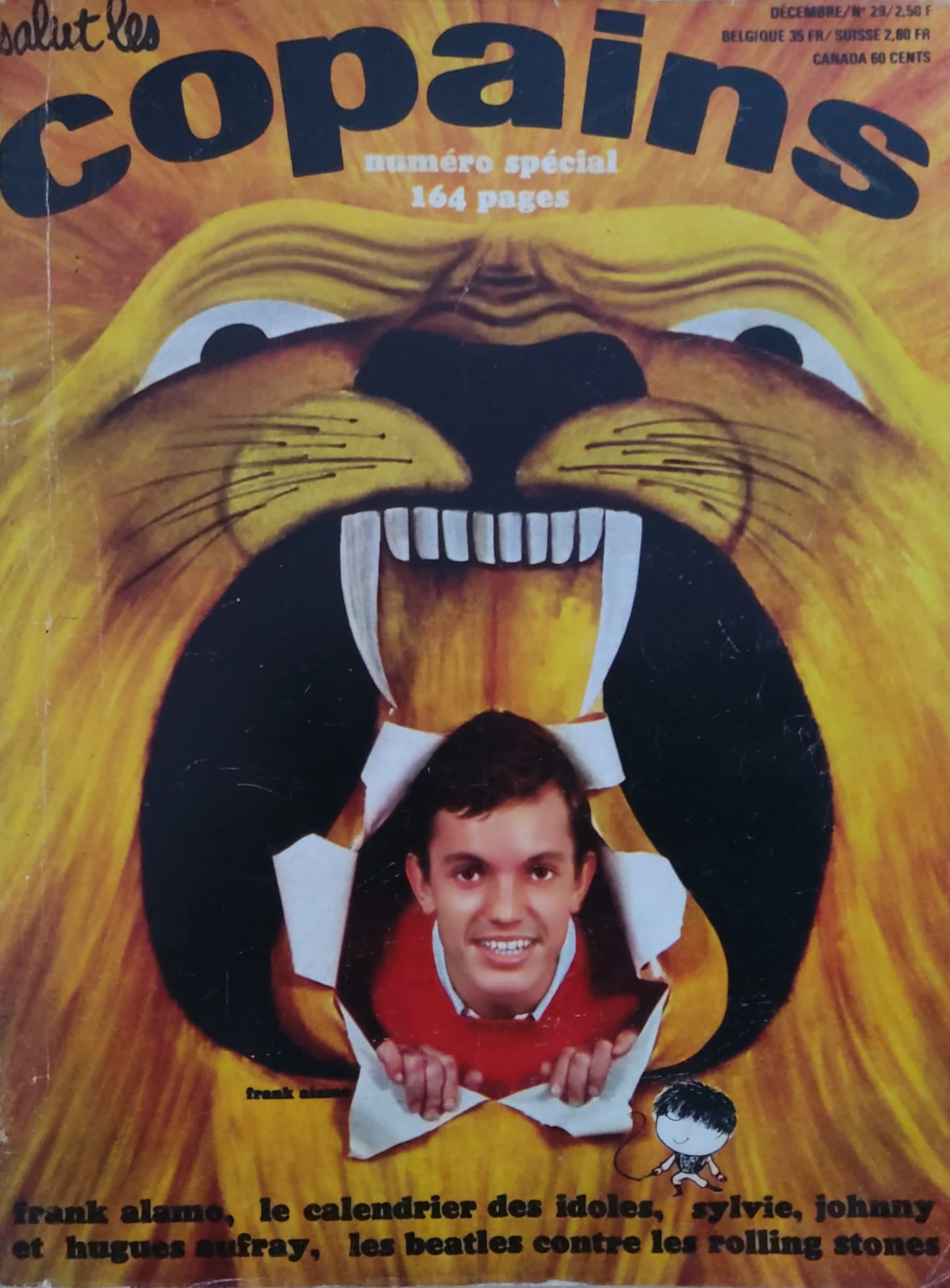

salut les
copains
DÉCEMBRE/N° 29/2,50 F
BELGIQUE 35 FR/SUISSE 2,80 FR
CANADA 60 CENTS
numéro spécial
164 pages
frank alamo
frank alamo, le calendrier des idoles, sylvie, johnny
et hugues aufray, les beatles contre les rolling stones



les chansons chouchous du mois

TOUJOURS PLUS LOIN

Musique de Thomas Brown
Paroles de Georges Aber et Eddie Francis
Interprétée par Johnny Hallyday

Qu'il est loin
Ce monde inconnu
Le chemin
Pour lui n'en finit plus
Il n'a rien
Il a tout perdu
Il a joué
L'argent au poker
Il a tué
Pour se tirer d'affaire
Il faut partir
Plus loin encore
Il faut partir
Quand on est le plus fort
Vite il tire
Et souvent il n'a pas tort
Woh oh oh oh
Toujours plus loin
En laissant ses amours
Toujours plus loin
Il s'en va chaque jour
Il tire trop bien
Y a toujours
Toujours quelqu'un
Qui le défie
Il n'y peut rien
Son cheval le conduit
Toujours plus loin
Pour lui c'est son seul ami
Woh oh oh oh
Toujours plus loin
En laissant ses amours
Toujours plus loin
Il s'en va chaque jour
Toujours plus loin
Sans retour

Par autorisation des Editions Labrador.

ÇA N'EST JAMAIS ASSEZ

Musique de Gérard Hugé
Paroles de Jacques Chaumelles
Interprétée par Noël Deschamps

A chaque instant je dois te répéter
Combien je t'aime
C'est insensé
Plus de cent fois par jour crier mon [amour
Puis à nouveau tout recommencer
Ça n'est jamais assez
Si par hasard je suis sans te parler
Juste le temps de respirer
Tu me regardes
Et tu te mets à soupirer
Quand c'est fini il faut continuer
Ça n'est jamais assez
Vingt fois tu téléphones
Pour entendre ma voix
Voilà pourquoi quand le timbre sonne
Je dis : Mais oui je t'aime pour la vie
Même si ce n'est pas toi
Jusqu'au fond de mes rêves
Je te parle d'amour
Au petit jour lorsque je me lève
Je suis toujours aussi fatigué
Que la veille au coucher
Mais il arrive qu'à force
Je sois à court
De mon amour
J'ai beau chercher mes mots
Ou les inventer
Quand c'est fini il faut continuer
Ça n'est jamais assez
Le grand amour je vais te le prouver
Fallait simplement y penser
C'est un long baiser
Et là je suis prêt
Tant que tu veux à recommencer
Ça n'est jamais assez
Et je suis prêt à recommencer
Ça n'est jamais assez

Par autorisation des Editions Labrador.

TOUJOURS UN COIN QUI ME RAPPELLE

Paroles originales et musique de Hal David et Burt F. Bacharach.
Paroles françaises de Ralph Bernet.
Interprétée par Eddy Mitchell.

Je marche seul le long des rues où [nous allions tous deux avant
A chaque pas je me souviens comme [on s'aimait auparavant
Comment pouvoir t'oublier ?
Il y a toujours un coin qui me rap- [pelle
Toujours un coin qui me rappelle
Je suis né pour t'aimer
Et je serai toujours ainsi
Tu restes la vie de ma vie
Quand l'ombre vient mon pas m'en- [traîne où l'on allait danser le soir
Je me revois là t'embrassant et ser- [rant fort tous mes espoirs
Comment pouvoir t'oublier ?
Il y a toujours un coin qui me rap- [pelle
Toujours un coin qui me rappelle
Je suis né pour t'aimer
Et je serai toujours ainsi
Tu restes la vie de ma vie
Mais si ton cœur regrette un jour ce [grand amour que l'on vivait
Reviens alors dans cet endroit où [l'on allait et j'y serai
Comment pouvoir t'oublier ?
Il y a toujours un coin qui me rap- [pelle
Toujours un coin qui me rappelle
Je suis né pour t'aimer
Et je serai toujours ainsi
Tu restes la vie de ma vie
Je n'aimerai personne d'autre
Je ne t'oublierai pas pour une autre
Oh tu restes la vie de ma vie

Par autorisation des Editions Salvet Pigalle.

LE SOMMAIRE DU JOURNAL SE TROUVE PAGE 37.



C'est fantastique !
je suis animé, je joue,
je danse avec yéyé, je chante



Comment ?
Mais
en Cinefoto !
C'est un gadget
terrible !
1 F, 1,50 F, 2 F
seulement...



Moi aussi
comme
Chouchou !
en gommes,
en boîtes, en
mascottes
personnalisées
en taille-crayon,
sur des cartes en
Chouchou
rama !



Du tonnerre ! J'y cours avec
Ouah-ouah !
En vente partout à
Paris, Lyon, Nice, Nantes, Montpellier.
Et chez tous les papetiers.

Moi, ce que j'ai le plus aimé dans le numéro 2 de "Mademoiselle Age tendre", ce sont les cinq coiffures marrantes de Françoise Hardy. Ça, c'est un sujet formidable ! Et puis le récit de Neile Mc Queen sur son cow-boy de mari, Steve, m'a passionné. D'ailleurs, tout est passionnant dans ce magazine. Les nouvelles sont terribles !



Et la mode, tu l'oublies ? Elle est très jolie, et pas chère... En lisant ce numéro, j'ai appris tout ce qu'il faut savoir pour bien se maquiller; j'ai découvert neuf manières amusantes et pratiques de porter le tee-shirt, et plein d'idées pour me faire des mises en plis. Et je me suis amusée comme une folle à habiller et déshabiller Johnny ! Le numéro 2 de "Mademoiselle Age tendre" ? C'est vraiment le magazine pour les filles dans le vent.



Liste des chansons publiées en 1964

18 Janvier

Rien n'a changé
File file file
Ce merveilleux garçon
Pas si simple que ça
Te voici
C'est bien joli d'être copain
Dum dum dee dum
Attention ! Accident sur l'autoroute de l'Ouest.

19 février

Tu n'iras pas bien loin
A plein cœur
Fini de pleurer
Le premier bonheur du jour
Entre nous, il est fou
J'en suis fou
Elle est trop loin
Ne sois pas si bête
Les copains
C'est grâce à toi
La la la

20 mars

Biche
Excuse-moi partenaire
Et je m'en vais
Le mal de leurs vingt ans
J'embrasse les filles
Ça pourrait changer
Quand je l'ai vu vue devant moi
Count Basie
Sugar Shack

21 avril

Douh ouh dou dou
N'y pense plus
Emporte avec toi
Qui a su
Le temps est long
Rien que toi
Ma maîtresse d'école
Toi l'ami
Je te veux toute à moi
J'abandonne mes amours
Je danse... donc je suis
Ecoute dans le vent
Oui, je m'en vais
Brille brille
Ton au revoir est un adieu
Même si je suis fou

22 mai

Laisse-moi tenir ta main
Je veux prendre ta main
Je te pardonne
Les garçons m'aiment
Dans la nuit
Tu n'as rien de tout ça
Catch a falling star
Toi devant moi
Je sais que tu triches
De quoi sont faits les garçons ?
Tu me regretteras

23 juin

Oublie de pleurer
Un air de fête
N'écoute pas les idoles
La plus belle pour aller danser
Car tu t'en vas
Chaque jour c'est la même chose

Les guitares jouent
Change ta vie
A toi de choisir
Ma souris danse

24 juillet

Pourtant tu m'aimes
Prends garde à toi
Je t'écris souvent
Fâchée
La fille qui me plaît
Tu vas partir
C'est arrivé comme ça
Jaloux
Pas de chance

25 août

Les rubans et la fleur
Ne la fais pas souffrir
Si tu vois Christine
Doucement mais sûrement
Beau garçon
Dans mes bras oublie ta peine
Ce n'est pas vrai

26 septembre

Allô ! MAI. 38-37 ?
Les mauvais garçons
Mes premières vraies vacances
C'est toi mon idole
Ceux qui ont un cœur
Hello, Dolly
Dis-lui que j'en rêve
Oh ! mon cœur
La vie sans toi
Joyeux anniversaire
Je n'peux l'acheter
She loves you
La cloche

27 octobre

Non, ne dis pas adieu
Pour moi tu es la seule
Pas comme les autres
Sha la la
Juliet
Ça fait mal
C'est le passé

28 novembre

Can't buy me love
I should have know better
Zorro est arrivé
A bientôt nous deux
Ce monde
J'y pense et puis j'oublie
Chaque instant de chaque jour
Viens sur la montagne
Une larme sur ton visage
On me dit un peu fou
Et même
Oh ! now wow wee
Il n'a rien trouvé
Ça reste entre nous

les chansons chouchous du mois

LAISSE TOMBER LES FILLES

Paroles et musique de Serge Gainsbourg.
Interprétée par France Gall.

Laisse tomber les filles
Un jour c'est toi qu'on laissera
Laisse tomber les filles
Un jour c'est toi qui pleureras
Oui j'ai pleuré mais ce jour-là
Non je ne pleurerai pas
Je dirai c'est bien fait pour toi
Je dirai ça t'apprendra
Laisse tomber les filles
Ça te jouera un mauvais tour
Laisse tomber les filles
Tu le paieras un de ces jours
On ne joue pas impunément
Avec un cœur innocent
Tu verras ce que je ressens
Avant qu'il ne soit longtemps
La chance abandonne
Celui qui ne sait
Que laisser les cœurs blessés
Tu n'auras personne
Pour te consoler
Tu ne l'auras pas volé
Laisse tomber les filles
Un jour c'est toi qu'on laissera
Laisse tomber les filles
Un jour c'est toi qui pleureras
Non pour te plaindre il n'y aura
Personne d'autre que toi
Alors tu te rappelleras
Tout ce que je dis là
Alors tu te rappelleras
Tout ce que je dis là

Par autorisation des Editions Bagatelle.

NOUS AVONS BEAUCOUP DANSE

Paroles de Hugues Aufray et Pierre Delanoé.
Musique de Guy Magenta.
Interprétée par Hugues Aufray.

Nous avons beaucoup dansé
Tu sembles fatiguée
Pour la dernière soirée
Je voudrais te parler
Le temps passe le temps court
Voici la fin des beaux jours
Mon amour mon amour
Nous avons beaucoup dansé
Tout le long de l'été
Les amis sont repartis
Et la fête est finie
Nous avons eu notre tour
On se lasse des beaux jours
Mon amour mon amour
Nous avons beaucoup dansé
Il faut nous séparer
On pourra se retrouver
Peut-être l'autre été
Et n'aie pas le cœur trop lourd
On se reverra un jour
Mon amour mon amour

Par autorisation des Editions Bagatelle.

Et voici les bonnes réponses au JEU du GANT DE PEAU

qui vous a été proposé dans cette revue les mois derniers. Il présentait six vedettes ; en octobre, trois garçons : Jean-Jacques Debout, Dick Rivers, Monty ; en novembre, trois filles : Marjorie Noël, Gillian Hills, Jocelyne, dont vous deviez reconnaître les mains et découvrir les goûts.











© HAVAS CONSEIL

LES 1000 PREMIERS d'entre vous qui ont envoyé les bonnes réponses vont recevoir une superbe paire de gants de peau offerte par l'Association Confédérale Interprofessionnelle du Gant (A.C.I.G.), qui a tenu à appeler votre attention sur le gant de peau, complément indispensable de votre élégance et de votre confort quotidien.

A.C.I.G.
Association Confédérale Interprofessionnelle du Gant

les chansons chouchous du mois

OH OUI

Paroles de J. Monty.
Musique de M. Shuman.
Interprétée par Monty.

Oh oui
Là-bas
Cette fille
Pour moi
C'est dit
Cette fois
Mais oui
Je crois
Que je l'aime déjà
Oui c'est plus fort que moi
Je suis pris maintenant
Je croyais avoir le temps
De penser à ça
Mais je la vois
Mais oui
Cette fille
Là-bas
C'est dit
Elle est
Trop belle
Je crois
Pour moi
Mais je l'aime déjà
Oui c'est plus fort que moi
Je suis pris maintenant
Je croyais avoir le temps
Mais elle a gagné
Je suis prisonnier
Car elle a pris ma vie
Je sais... (tu le sais)
Mais après tout tant pis
C'est vrai (c'est bien vrai)
Hé oui (hé oui)
Cette fille (cette fille)
Fini (fini)
Pour moi (pour toi)
C'est dit (c'est dit)
Pour elle (pour elle)
Je crois (tu crois)
Cette fois
Je suis bien décidé
Puisque je l'ai trouvée
A ne plus la quitter
Car je sais qu'elle va m'aimer
Oh oui elle va m'aimer

Par autorisation des Editions Salvet Pigalle.

NE DEMANDE PLUS

Paroles originales de Léo Chiosso.
Musique d'Achille Ovale.
Paroles françaises de Michèle Vendôme.
Interprétée par Gérard Brent.

Ne demande plus
A mon cœur blessé
De recommencer
A battre pour toi
Ne demande plus
A l'amour lassé
De te pardonner
Encore une fois
Entre nous c'est fini
J'ai compris enfin
Que vivre avec toi
Ne menait à rien
Qu'à pleurer pour toi pour toi
Ne demande plus
A mes yeux ouverts
De se refermer
Comme au temps passé
Peut-être bien qu'hier
Voyant ton chagrin
J'aurais pardonné
Mais tu pleures pour rien
C'est trop tard pour moi pour moi
Ne demande plus
Plus rien à mon cœur
Je ne t'entends plus
Ne demande plus
Plus rien à mon cœur
Je ne t'entends plus

Par autorisation des Editions Pathé Marconi.

CHRISTIANSEN

Paroles de Maurice Vidalin
Musique de Jacques Datin
Interprétée par France Gall

Il était venu de son pays de neige
Tout droit vers le sud sans presque s'arrêter
Mon Dieu que c'est loin c'est loin de la Norvège
La Méditerranée
C'était ses yeux verts et c'était sa guitare
Qui avaient payé ce voyage de fou
Quand il en jouait on lui offrait à boire
On lui donnait des sous
Christiansen
Il savait quelques mots de mauvais français
Christiansen
Il savait quelques mots de mauvais anglais
Et pourtant
Je comprenais bien
Même quand il ne disait rien
Christiansen
Le jour où j'irai le rejoindre en Norvège
Je reconnaîtrai cette maison d'Oslo
Et ce vieux traineau qu'il lançait sur la neige
Comme on lance un bateau
Je reconnaîtrai la fameuse Christine
Dont il me parlait pour me faire enrager
Je ne l'aime pas cette jolie cousine
Elle l'a trop aimé
Christiansen
Il dormait sur la plage entre deux rochers
Christiansen
S'il mangeait quelquefois, c'est que j'y pensais
Et pourtant
Il était heureux
Oui vraiment
Il était heureux
Christiansen
Il est reparti vers son pays de neige
Et la place d'or où l'on s'est tant baignés
A le sable gris des plages de Norvège
Il a tout emporté
Pour me le redonner
Quand je le reverrai

Par autorisation des Editions Bagatelle.

les chansons chouchous du mois

A LA FIN DE LA SOIREE

Paroles originales et musique de A. Fisher et T. Powers.
Paroles françaises de Claude Carrère et André Salvet.
Interprétée par Sheila.

Oui tu étais au début de la soirée
Le garçon que j'aimais
Celui qui me plaisait
Oh oh
Tu me disais que moi seule existais
Pendant que tu dansais
Tout contre moi serré
Oh oh mais tu n'es plus à la fin de la soirée
Le garçon que j'aimais
Car elle est arrivée
Oh oh
Je regardais vos yeux qui se cherchaient
Alors que je sentais
Notre amour s'effacer
Oh oui je veux bien essayer d'oublier
Ce qui s'est passé
Mais nous ne pourrons jamais tous deux recommencer
Tu aurais dû savoir ce que tu voulais...
Non tu n'es plus à la fin de la soirée
Le garçon que j'aimais
Celui qui me plaisait
Oh oh
Et maintenant tu peux bien t'en aller
Inutile de pleurer
Car pour moi c'est terminé
Oh oui pour moi c'est terminé

Par autorisation des Editions Salvet Pigalle.

ONE MORE TIME ENCORE UNE FOIS

Musique de Eddie Vartan et Johnny Hallyday.
Paroles de Manou Roblin
Interprétée par Johnny Hallyday.

One more time encore une fois
Chérie viens dans mes bras
One more time encore une fois
Chérie embrasse-moi
Je te tiens bien fort dans mes bras
Et j'entends ton cœur qui bat pour moi
Comme je voudrais retenir le temps
Le temps de nos vingt ans
One more time encore une fois
Chérie viens dans mes bras
One more time encore une fois
Chérie embrasse-moi
Pour un rien l'on s'était fâchés
Pourtant ça ne pouvait pas durer
Partout je croyais te retrouver
Longtemps je t'ai cherchée
One more time encore une fois
Chérie viens dans mes bras
One more time encore une fois
Chérie embrasse-moi
Il est bien tard tu dois rentrer
Chez toi je vais te raccompagner
Oui mais alors avant de partir
Tu vas me redire
One more time encore une fois
Que tu n'aimes que moi

Par autorisation des Editions Labrador.

OUI J'AI PEUR

Paroles et musique de J. Bulostin, Carter, Lewis.
Interprétée par Frank Alamo.

Oui j'ai peur
De croire tout ce qu'on me dit
Oui j'ai peur
De savoir ce qu'est sa vie
Tout au fond de mon cœur d'elle je
[rêvais
Oui j'ai peur j'ai peur oh oh
Ne me dites rien
C'est elle que j'aime
Ne me dites rien
J'aurais trop de peine
Ne détruisez pas ce que j'imaginais
Oui j'ai peur j'ai peur oh oh
La plus belle des légendes ce soir
[m'appartient
Et je tremble oui je tremble qu'il n'en
[reste rien
Oui j'ai peur
De croire tout ce qu'on me dit
Oui j'ai peur
De savoir ce qu'est sa vie
Oui au fond de moi tout pourrait se
[briser
Oui j'ai peur j'ai peur oh oh
Ne détruisez pas ce que j'imaginais
Oui j'ai peur j'ai peur oh oh
Mais un jour oui un jour je prouve-
[rai
Que ce que vous pensez d'elle n'est
[pas vrai
Oui j'ai peur
De croire tout ce qu'on me dit
Oui j'ai peur
De savoir ce qu'est sa vie
Oui au fond de moi tout pourrait se
[briser
Oui j'ai peur j'ai peur oh oh

Par autorisation des Editions S.E.M.I.

DETECTIVE PRIVE

Paroles originales et musique de Chuck Berry.
Paroles françaises de Claude Moine.
Interprétée par Eddy Mitchell.

Je la suivais depuis longtemps
J'étais tout essoufflé
Soudain je l'ai vue s'arrêter
Près d'un homme brun et musclé
Un homme brun grand très musclé
Gentiment elle lui a souri
Ensemble ils sont partis
Elle n'arrêtait pas de parler
A l'homme brun grand très musclé
A l'homme brun grand très musclé
Très longtemps ils ont marché
Sans jamais se retourner
Doucement je me suis approché
De l'homme brun grand très musclé
De l'homme brun grand très musclé
Je lui ai dit que le mari
De la dame qui est ici
M'a payé pour l'observer
Car je suis détective privé
Oui oui car je suis détective privé
Vous êtes vraiment mal tombé
C'est mon frère que vous accusez
J'ai envie de vous corriger
Monsieur le détective privé
Oui oui Monsieur le détective privé
On pourrait peut-être s'arranger
Voulez-vous me pardonner
Je suis prêt à vous supplier
Dans la vie on peut se tromper
Monsieur l'homme brun grand et
[musclé

Par autorisation des Editions Tropicales.

JOHNNY REVIENS

Paroles et musique originale de Chuck Berry.
Paroles françaises de Manou Roblin.
Interprétée par Johnny Hallyday

J'étais avec une fille qui me plaisait [bien
Mais j'ai dû la quitter sans attendre [demain
Malgré son amour elle ne comprenait [pas
Car elle était bien trop différente de [moi
Elle n'a pas su comprendre pourquoi [je l'ai quittée
Sitôt que je la vois elle ne sait que [répéter
Reviens Johnny reviens viens Johnny [reviens
Viens Johnny reviens viens Johnny [reviens
Viens reviens vers moi
Et quand j'aurais voulu l'avoir seule [avec moi
Elle amenait des copains qui trou- [blaient ma joie
Quand je voulais sortir avec elle elle [ne le voulait pas
Si je ne cédais pas elle pleurait dans [mes bras
Elle n'a pas su comprendre pourquoi [je l'ai quittée
Sitôt que je la vois elle ne fait que [répéter
Reviens Johnny reviens viens Johnny [reviens
Viens Johnny reviens viens Johnny [reviens
Viens reviens vers moi
Je l'ai retrouvée hier au soir avec [mes copains
Elle me semblait changée elle n'avait [plus de chagrin
Je croyais bien qu'elle m'avait enfin [oublié
Mais il n'en était rien j'ai pu le cons- [tater
Elle n'a pas su comprendre pourquoi [je l'ai quittée
Toujours elle ne fait que répéter
Reviens Johnny reviens reviens John- [ny reviens
Viens reviens vers moi

Par autorisation des Editions Tropicales.

THE HOUSE OF THE RISING SUN

Paroles originales et musique de Alan Price.
Interprétée par Les Animals.

There is a house in New Orleans, [they call the Rising Sun
It's been the ruin of many poor boys [and God I'm the one
My mother was a tailor, she saw my [new Bluejans
My father was a gamblingman, down [in New Orleans
And the only thing a gambler needs, [it's a suitcase and a trunk
And the only time it's satisfied, it's [when he's on the drunk
Oh mothers, tell your children not to [do like I have done
Spend your life since here in misery
In the House of the Rising Sun
There is a house in New Orleans, [they call the Rising Sun
It's been the ruin of many poor boys [and God I'm the one

Copyright by Keltis Prowse music.

Par autorisation des Editions Peter Maurice.

LE PENITENCIER

Paroles originales et musique de Alan Price.

Paroles françaises de Vline Buggy et Hugues Aufray.

Interprétée par Johnny Hallyday.

Les portes du pénitencier
Bientôt vont se refermer
Et c'est là que je finirai ma vie
Comme d'autres gars l'ont finie
Pour moi ma mère a donné
Sa robe de mariée
Peux-tu jamais me pardonner
Je t'ai trop fait pleurer
Le soleil n'est pas fait pour nous
C'est la nuit qu'on peut tricher
Toi qui ce soir as tout perdu
Demain tu peux gagner
Oh mères écoutez-moi
Ne laissez jamais vos garçons
Seuls la nuit trainer dans les rues
Ils iront tout droit en prison
Toi la fille qui m'a aimé
Je t'ai trop fait pleurer
Les larmes de honte que tu as versées
Il faut les oublier
Les portes du pénitencier
Bientôt vont se refermer
Et c'est là que je finirai ma vie
Comme d'autres gars l'ont finie.

Par autorisation des Editions Peter Maurice.

EVERYTHING'S ALL RIGHT

Paroles originales et musique de Stavely, Stuart, Karlson, Grouch et Konrad.

Paroles françaises de Claude Moine.

Interprétée par Eddy Mitchell.

O baby
Quand je t'ai rencontrée
O baby
Tu ne parlais qu'anglais
Et tu me répétais
Everything's all right
Quoi ?
Everything's all right
Je ne comprends pas ce que tu me [dis là

O baby
Quand je t'ai embrassée
Hum... Hey baby
J'étais embarrassé
Car tu me répétais
Everything's all right
Encore oh !
Everything's all right
Elle y tient hein ?
Everything's all right
Je ne comprends pas ce que tu me [dis là

Non, non non non
Sois belle et tais-toi...
Non, non non non
Je ne comprends pas
Oui tout va très bien
Oh moi je préfère alors !
Oui tout va très bien
Ah c'était ça ?
Oui tout va très bien
C'est mieux ainsi, tout va très bien
C'est mieux ainsi, oui tout va très [bien

Par autorisation des Editions Salvet Pigalle.

■ YOU NEVER CAN TELL

Paroles et musique de Chuck Berry.
Interprétée par Chuck Berry.

It was a teenage wedding and the old
[folks wished'em well
You could see that Pierre did truly
[love the mademoiselle
And now the young monsieur and
[Madame have rung the chapel bell
C'est la vie say the old folks
It goes to show you never can tell
They furnished off an apartment
[with a two room Roe buck sale
The coolerator was crammed with
[with T.V dinmers and ginger le
But when Pierre found work
The little money comin' worked out
[well
C'est la vie. Say the old folks
It goes to show you never can tell
They had a Hifi phono
Boy did they let it blast
Seven hundred little records all
[rocking' rhythm and jazz
But when the sun went down
They rapid tempo of the music fell
C'est la vie. Say the old folks
It Goes to show you never can tell
They bought a souped up jitney
It was a Cherryred Fifty three
They drove it down to New Orléans
[to celebrate their anniversary
It was there where Pierre was wed-
[ded to the lovely mademoiselle
C'est la vie. Say the old folks
It goes to show you never can tell
They had a teenage wedding and the
[old folks wished 'em well
You could see that Pierre did truly
[love the Mademoiselle
And now the young Monsieur and
[Madame have rung the chapel bell
C'est la vie. Say the old folks
It goes to show you never can tell.

Copyright by ARC MUSIC Corp.

■ USA

Paroles et musique de G. Aber et Paul Anka.
Interprétée par Sylvie Vartan.

USA
Well everybody's singin'it
Come on and dance it with me
Everybody come and gather round
I gotta new dance that gotta new
[sound
I went from the east right to the
[west
And this is the dance they say is the
[best
It's the USA
Everybody's swingin'it
Come on and dance it with me
I went from Chicago to old St Lou
Down to Pittsburgh and Watterlou
Up to Frisco and then L.A
And this is what they say
Oh the USA
Well everybody's singin'it
The USA
Every body's swingin'it
The USA
Comme on and dance it with me
Every body come and clap your hands
Let's move and let's feel so grand
More gour feet a little here and
[there
And everybody gonna from here and
[there
Oh the USA
Well everybody's singin'it
Comme on and dance it with me

Par autorisation des Editions Spankafrance.

LES CORRESPONDANTS



Marie-Rose Ng-Bich Mai, 74 bis, rue Ng-Phi-Khanh, Saigon (Sud Viet-nam). On cite souvent en exemple la beauté asiatique et une telle réputation semble se confirmer tant est mignonne Marie-Rose, une jeune Vietnamienne de 17 ans. Ce qu'elle aime et ce qui la passionne : la douceur de Françoise Hardy, la mer, le rythme de Cliff Richard, l'équitation, Paris et la peinture. Préfère pour le cinéma Alain Delon et Sandre Dee. Le métier qu'elle espère faire plus tard : médecin. Dernière précision : elle apprécie avant tout l'intelligence et l'élégance chez un garçon.

Yves Rimbault, 73 rue des Vignes, Paris (16e), dix-sept ans, espère devenir photographe, collectionne les timbres, aime les animaux et les films policiers. Acteur favori : Steve Mac Queen. Chanteuse : Sylvie Vartan.

Catherine Vegh, Gyongyosi V4, Budapest XIII (Hongrie), dix-sept ans, aime la musique classique (Liszt, Chopin), le jazz (Jimmy Smith), le rock ant roll (Jerry Lee Lewis), la littérature (Balzac et Hugo).

Ahmed Otmanetelbd, 3, rue Feuillet, Nelson-Alger (Algérie), étudiant, dix-sept ans, pratique la natation, connaît trois langues (anglais, français, arabe) et désire recevoir des nouvelles de fans de Françoise Hardy.



Richard Paulisevitch, B. P. 5.298, Beyrouth (Liban).
La chanson de rythme a parfois des ennuis au Liban mais pourtant nombreux sont nos amis libanais qui nous écrivent. Richard est de ceux-là. Il considère que Cliff Richard et Richard Anthony sont les meilleurs chanteurs. Les correspondantes dont il aimerait recevoir des lettres : jolies et aimant les sports, les timbres et la musique sous toutes ses formes. Si vous vous sentez des affinités avec lui, prenez un stylo et écrivez-lui.

Peter Sutter, Les Prises, 1920, Martigny, Valais (Suisse), dix-neuf ans, s'intéresse au football, à la photographie. Pense que Sylvie Vartan pour la France, et Freddy and the Dreamers pour la Grande-Bretagne sont les meilleurs chanteurs.

Danielle Quilici, résidence Belle Ombre, bloc 1, Sainte-Marguerite, Marseille-9e, vingt ans, future infirmière, aime la littérature, Hugues Aufray, les collections de cartes postales, Johnny Hallyday, les timbres, Alain Barrière et Marie Laforêt.

Berti Brudo, Disli Halaskâr Gazi Cad no 216/8, Beyrouth (Liban), quinze ans, déteste la conformité de goût mais adore Claude François, les Beatles Sheila, Brigitte Bardot, Steve Mac Queen. Espère des correspondantes de tous pays.



Martine Brenot, 20, rue de Metz, Monceau-les-Mines (Saône-et-Loire). Parmi les centaines de lettres que reçoit cette rubrique, celle de Martine, 15 ans, a eu la chance d'être tirée au sort. Elle ne cache pas ses goûts pour Françoise Hardy, Leny Escudero et Adamo. Elle éprouve aussi beaucoup d'intérêt pour les compositions de Bach et de Liszt. Adore voyager et pratiquer la natation. Martine désire avant tout des correspondants suédois et espagnols âgés de 18 ans.

LES CORRESPONDANTS

Nom ____________ Prénoms ____________
Adresse ____________
Age ____________ Futur métier ____________
Les goûts qui vous différencient des autres ____________
____
____
Vos vedettes préférées ____________
Découpez et envoyez ce bon à « Salut les Copains », Service Correspondants, 8, rue Marbeuf, Paris (8e).



salut les bouquins

La Gloire de mon père

Marcel Pagnol.
Livre de Poche.

Marcel Pagnol se livre tout entier au lecteur. Cette fois, il écrit à la première personne. Ce n'est plus Raimu qui parle, c'est lui. Il raconte son enfance. Né à Aubagne dans une famille typiquement méridionale, Marcel Pagnol reste dans cette ville jusqu'à l'âge de trois ans, avant d'aller habiter Saint-Loup. Là, il ne demeure pas très longtemps non plus, son père, instituteur, ne tardant pas à être nommé à Marseille dans la plus grande école communale. L'auteur évoque une époque disparue, celle de sa jeunesse : sa vie d'écolier et ses aventures à travers le pays du soleil et de l'accent chantant. Vous aimerez le style amusant, délassant et plein de poésie de ce livre.

Les Voyages de Gulliver

Jonathan Swift.
Livre de Poche.

Ceux d'entre vous qui n'ont pas encore eu l'occasion de lire « Les Voyages de Gulliver » doivent acheter ce livre dans l'immédiat. Il serait impardonnable de laisser une telle œuvre se « lamenter » des jours entiers dans la vitrine du libraire. Dans son roman, Jonathan Swift a voulu donner une image saisissante de la dualité de l'homme. Cette œuvre de Swift reste l'un des meilleurs sujets d'amusement pour les jeunes qui aiment lire.

Les Compagnons d'Ulysse

Pierre Benoit.
Livre de Poche.

Un général qui ne peut résister à l'appel d'une sirène, voilà ce que l'on peut appeler un nouvel Ulysse. Les compagnons d'armes du général Manrique Ruiz désertent leur poste pour vivre à Tra Los Montes, mi-hôtel, mi-casino dirigé par dona Angelica. Ruiz est furieux, au début, car peu à peu, alors qu'intervient la reprise des hostilités entre la République d'Arequipa et ses puissants voisins, il est envoûté par la présence invisible de dona Angelica. Amusants, ironiques, pleins d'esprit, « Les Compagnons d'Ulysse » ne peuvent vous ennuyer.





Le Faussaire

Jean Blanzat. Gallimard, 11 F.

Le démon ramène à la vie quelques morts d'un cimetière de campagne. Chacun retrouve son existence, mais le diable, « le faussaire », les a trompés. Tous restent marqués par la mort et la vie. Toujours présente, la mort est mêlée à la vie quotidienne. Le livre devient un cri de désespoir. Un roman violent, cruel, se révoltant contre la condition humaine telle que veulent nous la faire admettre religions ou croyances diverses. Mais aussi une admirable soumission aux choses naturelles, à la base de tout.

Spartacus

Arthur Kœstler.
Livre de Poche, volume double.

Comme dans la plupart des œuvres de Kœstler, la liberté est le noyau de ce livre. Rome, les gladiateurs : un décor, une toile de fond, fort bien brossée d'ailleurs. La révolution, l'espoir, les déceptions, tout cela pourrait être décrit et analysé à n'importe quelle époque, même actuelle. Tout l'art de l'auteur est peut-être d'avoir rendu ce difficile problème accessible à tous. Ce livre vous passionnera.

America, America

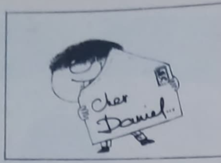
Elia Kazan.
Calmann-Lévy. 12,30 F.

A la fin du XIX[e] siècle, Stravos, un jeune Grec, veut fuir l'oppression que font peser les Turcs sur les minorités arméniennes et grecques d'Anatolie. Pour lui, un seul but : gagner l'Amérique. Son acharnement vous tiendra en haleine tout au long du roman.

Le Captain Cap, ses aventures, ses idées, ses breuvages

Alphonse Allais.
Collection 10/18. 2,55 F.

Alphonse Allais est incontestablement l'un des plus grands humoristes de ces dernières années. A cela s'ajoute une imagination inépuisable. Ces deux caractéristiques se retrouvent pleinement dans ce livre. Le captain Cap défend sérieusement dans ce recueil toute une série d'idées invraisemblables ; présente un programme électoral surprenant ; raconte des aventures fantastiques (ô combien !). De plus, le livre est parsemé de recettes de cocktails à essayer en surboum... à condition d'avoir le cœur solide. Enfin, pour savoir comment remettre à neuf des confetti usagés, où se trouvent des carrières de charcuterie et pourquoi les ours ne meurent qu'au pôle Nord, il faut lire ce livre.



Copains-Flashes

Il n'y a jamais, dans « Copains-Flashes » de grandes photos en couleur, mais la chronique d'André Arnaud est toujours excellente. Je n'ai jamais le courage de lire les faits politiques dans les quotidiens, mais avec lui, je m'intéresse à des questions comme le rapprochement franco-allemand ou le problème noir aux Etats-Unis. Et je ne dois pas être le seul. Qu'il conserve cette simplicité dans ses explications, et peut-être entendrons-nous moins cette réflexion : « La politique ? Ça ne m'intéresse pas. » Merci, André.

Jean-Pierre Gonzales, Narbonne.

Abusif

Ecrire, comme dans le dernier « Cinémascopains », que « Les Yeux cernés » est d'un suspense impressionnant, le qualifier de film plein de mystère, c'est plus qu'abusif. C'est un navet au sens plein du mot, bâti sur un scénario simpliste, dans la meilleure tradition d'un mauvais feuilleton. Pour moi, le seul film intéressant de Robert Hossein en tant que metteur en scène est « Les Grands Chemins ». Par contre, pour les trois autres critiques, je suis d'accord, surtout pour « Echappement libre ».

Dominique Neveu, Bourges.

Entre savants

C'est vrai, Chouchou, un phylactère est le nom scientifique de la bulle grâce à laquelle les héros des bandes dessinées bavardent. Et je connais l'origine de ce mot. Dans l'antiquité, on désignait par phylactère un petit morceau de parchemin portant un passage de l'Ecriture que les Hébreux s'attachaient au bras et sur le front. Au Moyen Age et pendant la Renaissance, ce terme désignait une banderole à inscription que l'on rencontrait sur certains monuments. C'est donc par généralisation et par extension, toute suite de signes écrits enserrés dans un cadre (parchemin, banderole, bulle).

Robert Dupé, Gap.

De Grande-Bretagne

Je suis étudiant à l'Université d'Oxford et j'ai été content en consultant le dernier classement des chansons de langue étrangère de constater que sur les quinze premiers on trouvait neuf titres interprétés par des Anglais, dont trois des Beatles, deux des Rolling Stones et deux des Animals. Ces derniers ont actuellement un succès fou en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. Ils ne seront pas les hommes d'un seul titre et je crois qu'on peut leur prédire une grande carrière internationale.

Cyril Stewart, Stradford-on-Avon.

Fou de joie

J'ai un grand frère qui est fou de joie. Il a enfin un magazine de bandes dessinées en couleur qui lui plaît entièrement. C'est « Chouchou ». Et je te jure qu'il protège son bien. J'ai un mal fou à le lui piquer. Devant lui, je fais semblant de ne pas m'y intéresser, mais je le lis quand je suis tout seul.

Bruno Dory, Paris (15e).

C'est autre chose

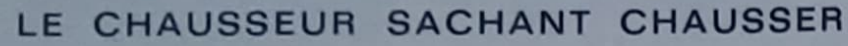
Ils me font bien rire, ceux qui doutent des possibilités des très jeunes chanteurs. D'accord « Le Petit Prince », ce n'était pas terrible, mais Jocelyne, c'est autre chose. Sa voix est aussi belle que celle de Brenda Lee. Et puis comme elle a le même âge que moi, je la considère un peu comme ma sœur. Je ne pense pas en dire autant pour France Gall ou Sylvie. Elles sont un peu trop vieilles pour moi.

Barbara Lurety, Lille.

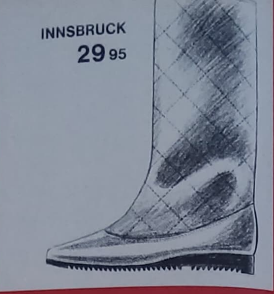
Les enfants prodiges

M. Filipacchi, j'ai deux enfants de treize ans qui écoutent régulièrement votre émission et qui lisent chaque mois votre magazine. Je vois qu'ils sont équilibrés et normaux. Par contre, j'avoue que je serais inquiet si j'étais le père de Jocelyne. Sa conception du monde est déjà adulte, ses réactions trop réfléchies et calculées pour mon goût, sa voix même semble avoir définitivement mué. Bien sûr, il est évident que les jeunes d'aujourd'hui raisonnent beaucoup plus tôt que ceux de ma génération, mais les enfants prodiges m'ont toujours inquiété.

M. Gérard, Lyon (3e).











Jean-Paul et Steve

Excellente idée d'avoir opposé en un match (amical heureusement) ces deux grands acteurs que sont Jean-Paul et Steve. Au moins, avec eux, pas de problèmes. Ce sont des hommes et des vrais, des garçons aux réactions franches et vives, qui bouffent la vie à pleines dents. Et ils ont un succès fou auprès des filles. Je crois que Bebel a plus de cordes à son arc, mais les supporters de Steve deviennent de plus en plus nombreux.

Jocelyne Stevens, Montreux.

Un personnage "excessif"

Enfin, dans un magazine français, un reportage inédit sur l'un des plus grands rockers que je connaisse : Chuck Berry. Au moins lui, il a une forte personnalité et compose lui-même paroles et musique de ses chansons. C'est un personnage « excessif » avec tout ce que ce terme implique de compliments cachés. Il ne s'est jamais écarté de son chemin, n'a jamais sacrifié au commercial. C'est une politique qui paie. La preuve : il est en passe de redevenir le grand chanteur qu'il était il y a cinq ans.

Georges Vautrin, Limoux.

Un énorme sandwich

Je ne comprends pas ! Claude Nougaro, photographié derrière une vitre sur laquelle est marqué « Monsieur Gruyère ». Je ne saisis pas bien l'allusion. A moins qu'il ne s'agisse que d'un hasard. Plus j'y pense et plus je suis persuadé que Jean-Marie a coupé l'inscription globale qui devait être par exemple : « Spécialité de croque-monsieur au gruyère ». Mais, à le voir en plus avec un énorme sandwich à la main, je pense qu'on a oublié de lui poser une question : « La nourriture tient-elle une place importante dans ta vie ? »

Philippe Maison, Saintes.

Les graphologues

Drôlement gonflée, Sylvie, de livrer son écriture à une graphologue. Ça m'est arrivé une fois, par jeu, et je me suis bien juré de ne jamais recommencer. Bien se connaître, c'était pour Socrate un idéal, mais quand une personne étrangère met à nu votre personnalité, il y a de quoi se sentir gênée. Surtout lorsque, comme moi, on met un point d'honneur à s'entourer de mystère pour intriguer les garçons.

Cécile Liberois, Douarnenez.





copains flashes

PAR ANDRE ARNAUD

LA MECANIQUE DES JEUX OLYMPIQUES

Il y a eu une injustice à Tokyo. Et nous avons assez de recul aujourd'hui pour en prendre les mesures. Une médaille manquait : la supermédaille d'or, la récompense suprême. Et il eut fallu la donner à l'électronique. A ces robots minutieusement construits qui permettent de couper en quatre un cheveu de Christine Caron, ou la longueur de l'ongle d'un orteil d'un coureur à pied. Ce qui est insaisissable par l'œil humain, la machine perfectionnée à l'extrême le détermine. C'est elle qui décide que Untel montera le premier sur le podium et sera médaillé.

LES ROBOTS DE TOKYO

Il n'en est pas ainsi dans toutes les épreuves, certes, et heureusement ! Il en est où l'homme, pour juger, n'a pas besoin de démissionner devant la machine. Mais nous ne pouvons pas oublier que tel athlète pouvait paraître, à l'œil nu, l'égal de tel autre, et que c'est la machine de précision — et elle seule — qui a désigné le vainqueur. Or, cela devrait être tenu comme un péché mortel par ceux qui tiennent le sport pour une religion. Si une victoire sportive n'est plus tout à fait une victoire humaine, l'athlète n'est plus un jeune qui a développé les possibilités de son corps par l'effort physique : il est devenu un robot. A Tokyo, trop de victoires ont été des victoires de robot. L'esprit des jeux antiques est trahi.

QU'EST-CE QU'UN CENTIEME DE SECONDE ?

Au cours des Olympiades de la Grèce antique, on ignorait même le chronomètre ! Pour juger de la valeur d'un athlète, il y avait des personnes qui savaient apprécier le style, l'élégance (la rapidité aussi, certes), mais qui ne se fiaient qu'à elles pour décider que celui-ci serait statufié plutôt que celui-là. Aujourd'hui, le couperet qui tranche le classement est invisible. Il s'appelle même parfois centième de seconde. Qu'est-ce qu'un centième de seconde ? Qui peut le définir ? Nous voulons bien que le vainqueur soit désigné ainsi, mais il faut cesser d'appeler cela des Olympiades et d'aller chercher la flamme sur les lieux où naquirent les premiers jeux. Il y a comme un sacrilège à le faire.

Certes, j'entends d'ici que l'on va s'étonner : « Il devrait se féliciter, au contraire, que le fil invisible d'une fraction de seconde désigne le vainqueur. Et qu'une machine de précision soit l'arbitre, puisque l'homme a pu créer cette machine. » Eh bien, non ! Si l'on demande à des jeunes d'obéir à un robot, comment ne deviendraient-ils pas robots eux-mêmes ? Et d'ailleurs, l'entraînement qu'ils doivent suivre avant la compétition est la preuve la plus formelle qu'ils sont déjà prisonniers d'une mécanique rigoureuse. Le sport est détourné de son véritable but. Il doit contribuer à l'épanouisse-



ment d'un être humain. Et certes l'esprit de compétition peut avoir son utilité. Mais certains de ceux qui demandent davantage de sport à l'école, davantage de stades... ne pensent qu'aux robots qui pourraient naître ainsi pour les Olympiades futures. Faut-il s'étonner que des jeunes se tiennent dès lors sur la réserve ? Ils n'ont pas tort. D'autant que si le sport contribue à l'épanouissement de l'être humain... il ne fait qu'y contribuer.

ON NE PEUT PAS TOUT FAIRE A LA FOIS...

Nous savons bien que, si les programmes scolaires étaient moins chargés, davantage de jeunes pourraient faire du sport. Il serait bon qu'il puisse en être ainsi, pourvu que ce ne soit pas au préjudice des études. Il aurait bonne mine, celui qui aurait trop sacrifié à la course à pied ou à la natation, le jour où il lui faudrait choisir un métier ! Pour un champion... combien de ratés ? Et le champion... pour combien de temps ?

Des stades, des gymnases ? Oui. Mais pas au préjudice des classes d'étude ou des centres d'apprentissage ! Ce qu'il faut d'abord construire, ce sont des écoles pour que les jeunes ne soient pas entassés les uns sur les autres. Ne mettons pas la charrue avant les bœufs. Si fortifier son corps est nécessaire, meubler son esprit l'est bien davantage. Et il est également nécessaire à l'équilibre d'un être humain jeune de lui réserver le temps suffisant pour ses distractions favorites.

LES PRECEDENTS FACHEUX

Mais le sport est une distraction, me dira-t-on, un passe-temps qui fortifie ! Et celui qui préfère la danse ou le cinéma ? Il est libre, non ?... A une certaine époque, des jeunes n'ont pas été libres de choisir. Hitler les a jetés de force sur les stades. Ils ont défilé dans un ordre parfait... sauté, grimpé, avec un bel ensemble. Ils sont devenus des robots superbes. Beaucoup de force... et pas beaucoup de tête. Quand on leur a demandé de tuer, ils ont franchi les frontières de la cruauté. Car ils ne savaient même pas ce que c'était, la cruauté. Le culte de la force avait permis d'anéantir leur sensibilité.

Alors, du sport ? Oui !... Pour acquérir une certaine résistance physique. Pour que la part de l'épanouissement physique ne soit pas étroitement mesurée. Et si les médailles olympiques viennent par-dessus le marché, tant mieux. Mais pas de course à la médaille à n'importe quel prix. **A. A.**

CINÉMASCOPAINS



ALLEZ FRANCE... UN SACRE MATCH. Film en couleurs de Robert Dhéry, interprété par Robert Dhéry, Diana Dors, Jean Lefèvre, etc. Parce qu'il a voulu assister à la rencontre France-Angleterre à Twickenham et qu'un spectateur trop enthousiaste lui a cassé deux dents, un jeune fiancé nommé Robert se retrouve, par un étrange concours de circonstances, policeman malgré lui et crée, à travers Londres, de spectaculaires embouteillages cependant que les dirigeants de la police s'arrachent les cheveux et sont dépassés par les événements. Construit sur un scénario sommaire, ce nouveau film de Robert Dhéry est surtout un festival de gags qui se succèdent à un rythme accéléré. Outre cela, il y a une douzaine de bons acteurs qui dispensent le comique avec habileté... et puis une satire de l'Angleterre qui ne manque pas de saveur. Si vous avez aimé « La Belle Américaine », vous aimerez « Allez France ».



ALLEZ FRANCE

LES SEPT VOLEURS DE CHICAGO... LES MEFAITS D'UNE MAFFIA. Film en couleurs de Gordon Douglas, interprété par Frank Sinatra, Dean Martin, Sammy Davis Jr, Bing Grosby, etc. Chicago 1928. Tandis que Big Jim, le truand numéro 1 de la ville est assassiné le jour de son anniversaire, un gangster notoire du clan adverse en profite pour se proclamer nouveau maître de Chicago ; il comptait sur Robbo et Will, deux truands de bonne qualité qui n'entendent pas se laisser supplanter. Une riche bourgeoise qui a de l'argent à placer et beaucoup d'ambitions échouera elle aussi dans sa tentative de prise de pouvoir, tandis que Robbo et son clan se fraient leur chemin à coup de mitraillettes et de donations aux œuvres pieuses... Sorte de western sans espaces verts, ce film de gangsters d'une autre époque est un parfait festival de situations burlesques où l'humour et les gags ne font pas défaut. Dans le genre « sinatresque », c'est du cousu main. On ne risque pas de s'y ennuyer !



LES SEPT VOLEURS DE CHICAGO

LE TRAIN... HISTOIRE D'UN SABOTAGE. Film de John Frankenheimer, interprété par Burt Lancaster, Michel Simon, Jeanne Moreau, etc. Alors que la retraite allemande est sur le point de s'effectuer, en 1944, un officier allemand névrosé décide de ramener dans son pays, par train spécial, quelques-uns des chefs-d'œuvre historiques de la peinture française. Mais la résistance, par l'entremise d'un cheminot audacieux, Labiche, lui fera échec à plusieurs reprises, par des sabotages répétés et au prix de représailles meurtrières jusqu'à l'arrivée des alliés... L'histoire de ce train, qui emporte d'inestimables tableaux, est tirée d'un événement authentique, mais le metteur en scène a voulu sacrifier l'histoire au bénéfice du spectaculaire. Suspense, action, rythme s'y mêlent et contribuent à mettre particulièrement en valeur Burt Lancaster. On se laisse captiver.



LE TRAIN

PATATE... UNE DROLE DE SYLVIE. Film de Robert Thomas, interprété par Jean Marais, Danielle Darrieux, Sylvie Vartan, etc. L'histoire d'un inventeur raté... ou malchanceux qui parvient à faire breveter ses inventions grâce au pur hasard : il découvre un beau jour que sa fille, jeune ingénue dynamique et excitée, a préféré aux avances de ses copains de classe celles d'un homme marié, parfaitement considéré qui se trouve être, en sus son pire ennemi. Après que chacun se soit trouvé en posture désagréable et quelque peu mélodramatique, tout finira pour le mieux... par un mariage. Tiré de la pièce de Marcel Achard, dont il n'a peut-être pas conservé la pure essence, ce film vaut cependant d'être vu. Les quiproquos, gags et situations burlesques qui s'y accumulent ne manquent pas de piquant... et Sylvie dévoile des talents certains de comédienne. Elle est à la hauteur des autres acteurs, qui ont tous un grand nom...



PATATE


BOBBY SOLO (page 92)


SYLVIE (page 52)


DIONNE WARWICK (page 48)

salut les copains

SOMMAIRE N°29 DÉCEMBRE 1964

Couverture : photo Jean-Marie Périer, dessin Jean Alessandrini. Photos Jean-Marie Périer : pages 52 à 63, 77, 78, 79, 81, 83, 86, 87 et 88, 92 à 95 ; pages 114 à 119, 128 et 129, 131. André Berg : pages 51, 90 et 91. Benjamin Auger : pages 38 et 39, 46 et 47, 72 et 73, 80, 85, 96 et 97. Tony Frank : page 84. Cyril Morange : pages 48, 49 et 50, 82. Globe : pages 42 et 43. Dessins Elia : pages 74-75. Pascalini : pages 104 à 112. Fix : page 124.

Rédaction, Administration
Publicité : 8, rue Marbeuf
Paris-8e. Tél. : ELY. 52-80



Service de vente :
51, rue Pierre-Charron
Paris-8e. Tél. : BAL. 07-62

Les manuscrits non insérés ne sont pas renvoyés à leurs auteurs.

MATCH: BEATLES CONTRE ROLLING STONES

• L'un de vous s'est fait une tache d'encre sur son pantalon. Il dispose d'un litre de lait, de deux tranches de jambon et d'un morceau de pain. Quelle doit être sa réaction première et dans quelle mesure peut-il limiter les dégâts ?

Ringo. J'avale d'un trait le litre de lait et je me fais un énorme sandwich pour me consoler. Ensuite je file chez un teinturier.

Keith. Je ne vois pas très bien l'utilité du pain et du jambon. Reste le lait, mais se le verser sur le pantalon, ce serait idiot.



BILL BRIAN MICK KEITH CHARLIE

L'hésitation de Keith lui est fatale. Il ignorait, et Ringo encore plus, que le lait a la propriété d'atténuer les taches d'encre. Si par hasard cette mésaventure vous arrivait, faites l'expérience. Le teinturier aura ainsi les meilleures chances de faire disparaître complètement la tache. Quant au pain et au jambon, ils n'étaient cités que pour troubler les concurrents. Personne ne marque.

● En supposant qu'on mette sur une même balance les quatre Beatles et les cinq Rolling Stones, quel poids total obtiendrait-on ?

George. Nous nous estimons autour de 280 kg, et mettons chaque Rolling Stone à 65 kg, et encore nous sommes généreux. Total possible : 605 kg.

Charlie. A nous cinq il faut compter 320 kg. Disons que les Beatles, s'ils ne trichent pas, pèsent 275 kg. Donc, nous obtiendrons : 594 kg.

Une pesée générale a donné 277 kg pour les Beatles (Ringo 71 kg, Paul 66 kg, John 72 kg, George 68 kg) et 315 kg pour les Rolling Stones (Mick 65 kg, Brian 64 kg, Charlie 63 kg, Keith 62 kg, Bill 61 kg), soit au total 592 kg. Donc 13 kg d'erreur pour George et 2 kg seulement pour Charlie, vainqueur. Les Rolling Stones ouvrent le score : un point.

● Quelle est la station du métro londonien située entre « Oxford Circus » et « Marble Arch » ?

Paul. Il y a tellement longtemps que nous n'avons pas pris le métro que nous ne nous souvenons même plus à quoi ressemble une rame. Encore moins le nom de cette station.

Brian. Je déteste les transports en commun mais j'ai eu une petite amie qui descendait à Bond Street, sur la ligne West Ruislip-Ongar. C'est la bonne réponse ?

Oui. C'est un hasard qui a permis à Brian de donner cette précision, mais le hasard fait parfois bien les choses. La preuve. Un deuxième point pour les Rolling Stones.

● Quel est le célèbre poète anglais qui a écrit ce vers : « A thing of beauty is a joy for ever » ?

Ringo. Ce n'est ni Mick Jagger, ni Winston Churchill. Je crois que c'est un poète du XIXe siècle, un romantique, mais nous ne savons plus lequel.

Bill. Il s'agit de John Keats, mon poète préféré (1795-1821). C'est un extrait d'un long poème, « Endymion », inspiré d'un mythe grec.

On doit s'incliner devant la précision dont a fait preuve Bill. Passionné de poésie romantique, il était manifestement avantagé par cette question. Ajoutons que le mythe d'Endymion prétend que Séléné, déesse de la Chasse, avait plongé dans un sommeil éternel un jeune berger qui refusait ses avances. Traduction littérale du vers cité : « Une créature de charme est une joie éternelle. » Les Rolling Stones marquent leur troisième point.

● Classer ces cinq mots par ordre d'importance : argent, célébrité, talent, beauté, intelligence.

Paul. John préfère la célébrité, Ringo l'argent, George le talent, et moi l'intelligence. Si nous ne voulons discuter sans fin comme à l'O.N.U., le mieux est de nous abstenir.

Charlie. Si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, c'est le talent qui devrait primer. Le reste, sauf la beauté, devrait découler automatiquement. Mais c'est à vérifier.

Si vous désirez attribuer un point pour cette question à l'une ou à l'autre des deux équipes, ne vous gênez pas : un grand avenir de psychologue vous attend.

● Quel fut le classement pour les trois premiers du 100 m nage libre des Jeux Olympiques de Tokyo ?

George. J'ai vu le film de la compétition à la T.V. C'est l'Américain Don Schallander qui a battu l'Ecossais Mac Gregor. A la troisième place, une surprise : l'Allemand Klein.

Keith. Sûrement un Américain, il paraît qu'ils ont tout raflé. Mais pour plus de précision, vous feriez mieux de consulter les journaux spécialisés. Lesquels ? Je l'ignore aussi.

C'est le représentant des Beatles, George, qui gagne grâce à une mémoire visuelle digne d'éloges. Un point.

● Donnez au moins deux longueurs d'ondes sur lesquelles il est possible de capter des émissions de la B. B. C. ?

John. Je suis le seul de la bande qui écoute parfois la radio, surtout lorsque je roule en voiture. Mais comme j'ai un poste à sélection automatique, je ne me suis jamais préoccupé de ce problème.

Mick. Difficile à dire. Lorsque je veux écouter le second programme, c'est légèrement sur la gauche en regardant l'appareil.

Zéro pour les deux car on ne peut tenir compte de la réponse approximative de Mick : la B. B. C. (British Broadcasting Corporation) émet sur 3 chaînes, savoir : 1. B.B.C. Metro (Home Service) : 330 m P. O. ; 2. B.B.C. Variétés 247 m P. O. et 1 500 m G. O. ; 3. B.B.C. Third : 194 m et 464 m P. O.

● Citez le plus possible de chanteuses et de chanteurs français que vous connaissez ?

Ringo. Brigitte Bardot, Françoise Hardy, Sylvie Vartan, Richard Anthony, Johnny Hallyday, Maurice Chevalier, Charles Trenet, Claude François, Gilbert Bécaud, Charles Aznavour.

Brian. Françoise Hardy et Sylvie Vartan pour les femmes. Richard Anthony, Johnny Hallyday pour les hommes. J'aurais bien cité Petula Clark, mais jusqu'à nouvel ordre elle n'est pas naturalisée.

Ringo vainqueur par 10 à 4 1/2. Le cas de Petula peut prêter à discussion : de nationalité anglaise, elle a connu son véritable succès en France. De plus elle est établie à Paris et mariée à un Français.

● Connaissez-vous la date de la bataille de Waterloo ?

John. Oui, c'est le genre de réponse qu'on vous demande mille fois lorsque vous êtes à la Grammar School en Angleterre. C'était le 18 juin 1815.

Charlie. Nous détestons tous apprendre mécaniquement des listes interminables d'événements et quand nous avions 15 ans nous faisions la grève des dates.

La date du 19 juin 1815 aurait pu aussi être considérée comme juste. Des combats se sont aussi déroulés ce jour lors du repli de la 2e Armée vers Paris. Un point aux Beatles.

● Traduire en français : « Do you know the man who talked to me yesterday ? He is Sylvie Vartan's impresario ».

George. Trop difficile pour nous. Nous pourrions donner la traduction en allemand. Langue au chat.

Brian. Beuh ! Je sais bien que man = homme, yesterday = hier, mais c'est tout, et je suis bien incapable de traduire la première partie. Pour la seconde : « C'est l'impresario de Sylvie Vartan ».

La traduction de Brian est incomplète mais sans discussion possible plus proche de la vérité que l'abstention de George. Une traduction exacte aurait donné : « Connais-tu l'homme qui m'a parlé hier ? C'est l'impresario de Sylvie Vartan ». Les Rolling Stones marquent.

● Combien Cliff Richard a-t-il tourné de films ?

Paul. Dans l'ordre exact : « Expresso bongo » où il était chanteur de rock, « The young ones » fils d'un milliardaire, « Summer Holyday » mécanicien et enfin « Wonderful life » que je n'ai pas vu. Soit en tout quatre.

Charlie. Le seul et le dernier que nous avons vu est « The young ones » ; c'était assez ridicule et nous ne prêtons aucun intérêt aux exploits cinématographiques de Cliff. Nous préférons le chanteur.

L'ordre chronologique indiqué par Paul est exact. Mais si d'aventure Cliff Richard lit ces lignes, qu'il soit rassuré en apprenant que les Rolling Stones le considèrent comme l'un de leurs chanteurs favoris. Avantage aux Beatles.

● Le président des Etats-Unis et le président du conseil de l'U.R.S.S. ont la possibilité, s'ils le désirent, de communiquer de façon directe et instantanée. Par quel moyen ?

John. Tous les quotidiens en ont parlé. Il s'agit d'une ligne téléphonique directe. La première communication eut lieu entre Kennedy et Khrouchtchev, en 1963, je crois...

Bill. Nous ne lisons jamais les journaux du jour. Nous dormons quand ils paraissent, et nous sommes souvent en train de chanter lorsque sortent les éditions du soir. Au hasard, un télétype ou une ligne téléphonique.

Avantage à John. Le fameux « téléphone rouge » permet aux dirigeants des deux nations d'entrer immédiatement en communication, en cas d'urgence. Et ce sont en effet John Kennedy et Nikita Khrouchtchev qui l'ont inauguré, en 1963. Un point pour les Beatles.

● A combien estimez-vous le nombre de places assises de l'Olympia ?

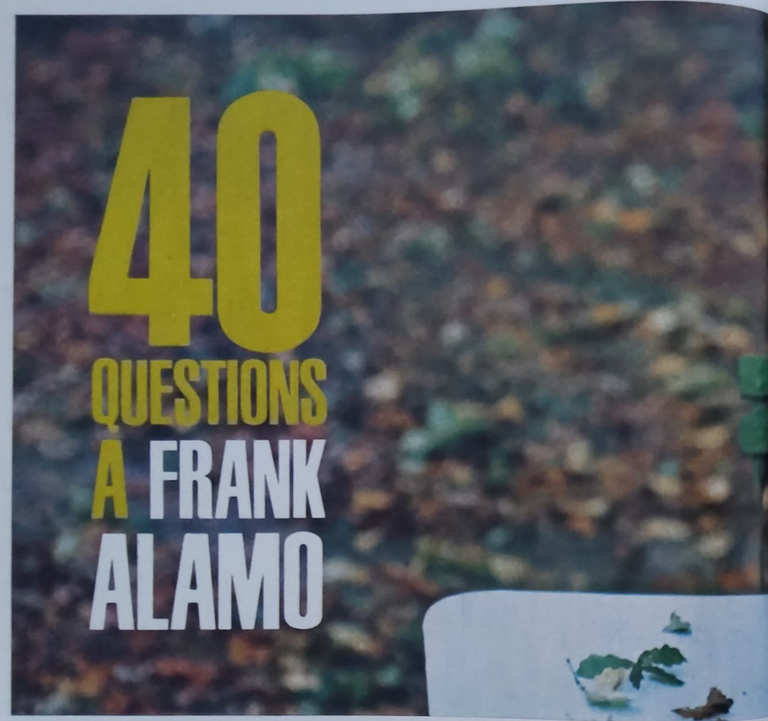
Ringo. En faisant la moyenne de nos réponses, cela donne 2.000 places assises. Nous sommes loin de la vérité ?

Mike. Le soir où nous avons chanté, j'ai eu l'impression d'avoir devant moi 10.000 spectateurs tant ils manifestaient leur enthousiasme. Mais disons 2.500.

Ce sont en effet 2.000 spectateurs environ qui peuvent trouver une place assise à l'Olympia. Bravo, Ringo. Encore un point pour ton équipe. (Suite page 141.)


copains
les beatles


copains
rolling stones



40 QUESTIONS À FRANK ALAMO



Si l'on te demandait de te définir en quelques mots, comment le ferais-tu ?
Un garçon de vingt et un ans dont la plus grande joie est de chanter.

S'il te fallait interpréter quatre chansons déjà enregistrées, quels en seraient les titres ?
« Les enfants s'ennuient le dimanche », « L'Hymne à l'amour », « Que c'est triste Venise » et « Le P'tit Clown de mon cœur ».

En dehors de la chanson, quel métier aimerais-tu exercer ?
En dehors de la chanson j'adore la photo. C'est plus qu'un hobby pour moi, c'est une véritable passion. Alors, je crois que si je n'avais pas été chanteur, je serais devenu photographe de presse.

Crois-tu possible l'amitié entre un garçon et une fille ?
C'est certainement possible, mais délicat. En tout cas, je n'ai pas vécu personnellement une telle amitié.

Lorsque tu rencontres une fille pour la première fois, qu'est-ce qui te séduit en premier chez elle ?
Avant même de détailler son physique, je cherche à savoir si elle est gentille, je trouve que c'est très important.

Quelles sont les qualités essentielles que tu exigeras de la future Mme Alamo ?
Il faudra qu'elle soit gentille, très jolie et très intelligente. Autrement dit, je ne suis pas encore marié !

Penses-tu quelquefois au mariage ?
J'y ai pensé, mais finalement ça m'a fait tellement peur que je crois bien que je n'y penserai plus avant bien longtemps.

Quelles étaient tes occupations avant de devenir chanteur ?
J'étais étudiant à l'Ecole des Cadres des Affaires économiques.

Dans l'intimité, tes amis t'appellent-ils Frank ?
Non, ils m'appellent généralement Jean-François, car — comme tu ne le sais peut-être pas — mon vrai nom est Jean-François Grandin.

Crois-tu en une divinité, un esprit supérieur ?
Beuh... oui, un petit peu quand même.

Quel est l'homme que tu admires le plus au monde ?
Indiscutablement, mon père.

Quelle est la voiture qui te paraît la plus belle ?
La Ferrari GTE. Mais je n'en achèterai jamais une, car elles tombent en panne beaucoup trop souvent.

Quelle est, à l'heure actuelle, le souci — ou la préoccupation — qui te tracasse le plus souvent ?
Que mes musiciens, qui viennent d'acheter une voiture, ne se cassent la figure avec. (Suite page 144.)

dionne warwick la belle americaine

Même si son caractère était aussi difficile qu'elle le prétend, sa voix et son charme suffiraient à nous ensorceler : Dionne, c'est une magicienne.



Vedette, idole, chanteuse de talent, tous ces mots semblent faibles. Alors, dans les milieux parisiens du spectacle, on s'est empressé d'appeler Dionne Warwick une « grande dame de la chanson », terme particulièrement incommode à porter. A vingt-trois ans elle a conquis non seulement les Etats-Unis, mais aussi l'Europe entière. Tous ceux qui aiment les belles voix ont été enthousiasmés par ses disques. Il n'a pourtant fallu que quelques mois à la jeune chanteuse noire pour devenir une vedette internationale.
La France a fait connaissance avec elle, il y a deux ans, lors de son premier passage à l'Olympia dans

Une promenade dans Paris, c'est une expérience de liberté. "Moi, j'aime être libre et je le suis", dit-elle.





le programme intitulé « Les Idoles des jeunes ». Et déjà elle causa une telle impression, surclassant ses compagnons de scène, qu'en peu de temps ses chansons furent sur toutes les lèvres. Ses disques se vendirent par milliers et les adaptations françaises de ses succès furent reprises notamment par Petula Clark, Sheila et Nancy Holloway. Son second séjour à Paris, le tour de chant qu'elle a présenté à l'Olympia du 24 septembre au 14 octobre dernier l'ont consacrée définitivement. C'est là que j'ai eu l'occasion de la rencontrer dans sa loge avant son entrée. Dionne est très jolie, c'est une évidence. Mais ce qui est moins évident, parce qu'il faut l'avoir approchée pour le constater, c'est à quel point la noblesse de son maintien, son élégance naturelle, sa classe font d'elle plus qu'une jolie fille. Elle possède au suprême degré ce mélange de dignité, de pudeur (Suite p. 156.)



Un visiteur du soir pour Sylvie

Johnny est arrivé! A la faveur d'une permission, il a rejoint la tournée de Sylvie. Pour elle, mais aussi pour Hugues Aufray et pour tous les artistes de la troupe, cette visite inattendue a été le grand événement du voyage. Reportage Jean-Marie Périer et Eric Vincent



Comme Hugues et Johnny avaient chacun plusieurs nouvelles chansons à se faire écouter, Sylvie a eu droit, séance tenante, à un concert pour elle seule.

Des villes grises, qui se ressemblent, aux maisons alignées, en brique rouge, aux ruelles de pavés mouillés qui font crisser les pneus... c'était le Nord. Je m'étais toujours dit que le Nord était une contrée triste, assoupie, sans appétit, pleine de fumée. A 150 kilomètres à l'heure, je rejoignais Saint-Quentin avec un enthousiasme, pourquoi ne pas le dire, fort modéré. Au détour d'un village parfois, des affiches noyées de brume et déjà noircies par la poussière : « Johnny Stark présente : Hugues Aufray, Pierre Vassiliu, Sylvie Vartan. » C'était bien ma seule consolation que ces photographies sympathiques, lacérées par le vent, et parfois recouvertes par de sombres arrêtés municipaux. Autant dire que lorsque je débarquai au Grand Hôtel de Saint-Quentin, je commençai par m'enquérir de la direction du bar, toutes choses cessantes, pour m'y « farcir » un réconfortant bien mérité.

La première personne sympathique que je rencontrai (je ne parle pas du personnel de l'hôtel, car rien ne ressemble plus au personnel d'un hôtel que le personnel d'un autre hôtel) fut Carlos — le secrétaire de Sylvie, un vieux pote — qui accepta sans ambages de trinquer avec moi.

— Eh bien ! mon vieux, tu as l'air gelé. Faut pas te laisser abattre ! Alors, tu viens « tourner » quelques jours avec nous ? C'est sympa, ça. Et Jean-Marie ? Il ne vient pas ?

— Si, il va nous rejoindre dans deux ou trois jours. Tu sais pourquoi je fais une sale gueule ? J'ai eu plein de pépins avec ma bagnole et il a fallu que je répare le câble de l'accélérateur avec un fil de fer.

— Pas grave, tout ça. Ça me rappelle une histoire que contait mon grand-père. C'était un pauvre gars qui...

— ... s'appelait Armand, l'avait pas de papa, l'avait pas de maman, tsoin, tsoin !

Intermède imprévu. C'est Pierre Vassiliu, qui vient, lui aussi, se réconforter (au cognac, d'ailleurs)



Sylvie les trouve déjà drôles séparément. Mais ensemble, ils se surpassent. A eux trois, ils ont d'ailleurs tout un “folklore” de gags et de numéros inouïs.





Hugues … et son skiffle group émus par la vieille locomotive promise à la ferraille. “Nous l'achète…rions bien volontiers, mais où la mettre?”





Ce soir, Johnny sera dans la salle : Thierry Vincent, Hugues et Sylvie “mettront le paquet”. Ce qui a enthousiasmé Johnny : l'enorme popularité de Hugues Aufray.



et dont je fais ainsi la connaissance.

— Salut, mon pote ! Alors, t'es de « Salut les Copains » ? Vous faites un truc sur Sylvie ?

— Sur Sylvie oui, mais sur toute la tournée en général, mon pote. Et si tu es sage, je marquerai même sur le journal les bons mots d'esprit que tu auras fait.

Eclats de rire. Carlos manque de s'étrangler, cependant que le barman (air digne, quarante ans, calvitie avancée) se pose des problèmes métaphysiques et s'interroge sur cette génération qui..., etc.

Deux heures plus tard, tandis que la nuit est tombée et que les taches de néon se multiplient sur les pavés humides, Carlos me présente à Hugues Aufray, que je ne connaissais pas auparavant. Nous devenons aussitôt les deux meilleurs copains du monde. Hugues me propose même de m'emmener à la salle des fêtes, tout à l'heure. Accepté. Quelques instants plus tard, après avoir fait comprendre (à grand-peine) au gérant de l'hôtel que nous ne mangerons rien avant le gala, nous nous infiltrons par la porte des artistes jusqu'à la salle d'où s'échappe déjà l'écho de riffs trépidants. Eddie Vartan s'exerce à la trompette, en compagnie de Jean Tosan, le saxophone de Johnny, qui joue maintenant avec Sylvie. Je n'ai pas encore aperçu Sylvie, mais ma patience ne sera pas longtemps à l'épreuve, car je sais que tout à l'heure, lorsqu'elle apparaîtra sur scène, ce sera « le pied » ! (voir dictionnaire des copains). Je me trouve nez à nez, en revanche, avec Thierry Vincent (un vieil ami) qui doit ouvrir le spectacle dans cinq minutes et qui paraît fort occupé, pour l'instant, à chercher sa chemise de scène égarée quelque part entre le car des musiciens, l'hôtel et les lavabos des coulisses. Ma bonne humeur est revenue. En moins de deux heures, j'ai oublié le ciel terne, les briques rouges et la brume, pour ne penser, dorénavant, qu'à ce climat de tournée, a priori détendu et chaud, dans lequel je viens de m'installer pour quelques jours. Ici, c'est un autre monde. Je sais déjà que, pendant quatre jours, je vivrai au sein d'un folklore excitant et neuf. Le rideau est levé et déjà les numéros se succèdent : Thierry Vincent, Pierre Alain (un jeune auteur-interprète, un peu rive gauche), les Britters (des acrobates cascadeurs), Hugues Aufray... l'entracte. Mais aujourd'hui, j'écouterai surtout Sylvie. Elle est vraiment ce soir « la plus belle pour aller danser ». Lorsqu'elle attaque son tour, j'ai comme (Suite page 158.)



Sylvie n'est pas triste : elle sait que quand Johnny repartira pour Offenburg, toute l'équipe de la tournée redoublera de gentillesse pour la consoler.

LE HIT PARADE DE SALUT LES COPAINS

Emission diffusée tous les jours à 17 h sur Europe 1 (1647 m G.O.) par Daniel Filipacchi.

Cette liste ne prétend pas être le reflet de la vente des disques en France. Elle est obtenue par l'addition de toutes les demandes de chansons adressées, soit à l'émission, soit au journal directement. (A cet effet nous insérons un bulletin de vote qui vous permettra de désigner votre chanson préférée du mois.) Le rond de couleur indique que la chanson est en hausse, le chiffre dans la colonne de droite indique la position de la chanson le mois précédent.

Classement des chansons françaises pour la période du 15 octobre au 15 novembre 1964

	Chanson / Interprète	Mois précédent
1	LE PENITENCIER — Johnny Hallyday	(1)
2	L'HOMME EN NOIR — Sylvie Vartan	(-)
3	DONA DONA — Claude François	(-)
4	FAUCHE — Eddie Mitchell	(5)
5	N'OUBLIE PAS QU'IL EST A MOI — Sylvie Vartan	(37)
6	VOUS LES COPAINS JE NE VOUS OUBLIERAI JAMAIS — Sheila	(9)
7	LA CORDE AU COU — Richard Anthony	(-)
8	J'Y PENSE ET PUIS J'OUBLIE — Claude François	(4)
9	TCHIK TCHANG — Monty	(16)
10	CHANTE AVEC MOI — Le Petit Prince - Frank Alamo	(-)
11	DU PAIN ET DU BEURRE — Claude François	(-)
12	QUATRE GARÇONS DANS LE VENT — Les Lionceaux	(44)
13	LES CLOCHES SONNAIENT — Claude François	(-)
14	LAISSE TOMBER LES FILLES — France Gall	(8)
15	PENDS-MOI — Hugues Aufray	(32)
16	ENTRE NOUS C'EST FINI — Dick Rivers	(-)
17	TOUJOURS UN COIN QUI ME RAPPELLE — Eddie Mitchell	(-)
18	TOUJOURS PLUS LOIN — Johnny Hallyday	(16)
19	CHRISTIANSEN — France Gall	(25)
20	EVERYTHING'S ALL RIGHT — Eddie Mitchell	(40)
21	S'IL M'AIME — Michèle Torr	(-)
22	LES GARÇONS — Jocelyne	(-)
23	JE ME BATS POUR GAGNER — Frank Alamo	(47)
24	SOUVIENS-TOI — Richard Anthony	(-)
25	A LA FIN DE LA SOIREE — Sheila	(-)
26	ET QUELQUE CHOSE ME DIT — Ria Bartok	(-)
27	QUE ME RESTE-T-IL ? — Monty	(-)
28	OUI J'AI PEUR — Jocelyne - Frank Alamo	(29)
29	TOBACCO ROAD — Dick Rivers	(-)
30	LA VIE SANS TOI — Sylvie Vartan	(2)
31	POURQUOI PAS — Danyel Gérard	(-)
32	ET MEME — Françoise Hardy	(14)
33	NADINE — Les Lionceaux	(34)
34	SI TU AS BESOIN D'UN AMI — Richard Anthony	(-)
35	AU NOM DE LA LOI — Les Keltons	(42)
36	NOUS AVONS BEAUCOUP DANSE — Hugues Aufray	(46)
37	LA TENDRESSE — Marie Laforet	(-)
38	SACRE JOSH — Les Surfs	(-)
39	JE NE SUIS PLUS RIEN SANS TOI — Dick Rivers	(-)
40	ELLE AIME TOUT SAUF MOI — Michel Paje	(-)
41	OH ! OUI — Monty	(41)
42	CAROLE — Johnny Hallyday	(13)
43	CA N'EST JAMAIS ASSEZ — Noël Deschamps	(33)
44	PREVIENS LES AMIS, PREVIENS LES COPAINS — Jean-Jacques Debout	(-)
45	L'AMI DES MAUVAIS JOURS — Sylvie Vartan	(-)
46	DEBOUT LES GARS — Hugues Aufray	(-)
47	JE TE REVERRAI — Johnny Hallyday	(-)
48	SI TU N'Y CROIS PAS — Guy Mardel	(-)
49	LA SEULE QUI ME TIENT — Dicks Rivers	(-)
50	ILS DISAIENT — Les Surfs	(-)

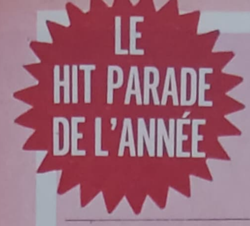
Classement des chansons de langue étrangère

	Chanson / Interprète	Mois précédent
1	OH PRETTY WOMAN — Roy Orbison	(5)
2	IT'S ALL OVER NOW — Les Rollingstones	(2)
3	SLOW DOWN — Les Beatles	(12)
4	YOU NEVER CAN TELL — Chuck Berry	(9)
5	I'M CRYING — Les Animals	(6)
6	CAROL — Les Rollingstones	(7)
7	AIN'T THAT LOVIN' YOU BABY — Elvis Presley	(3)
8	I SHOULD HAVE KNOWN BETTER — Les Beatles	(4)
9	WAT'D I SAY — Brenda Lee	(14)
10	BREAD AND BUTTER — Les Newbeats	(-)
11	A HARD DAY'S NIGHT — Les Beatles	(10)
12	BABY LOVE — Les Supremes	(-)
13	LITTLE MARY — Chuck Berry	(-)
14	TIME IS ON MY SIDE — Les Rollingstones	(-)
15	YOU REALLY GOT ME — Les Kinks	(-)

BULLETIN DE VOTE

La chanson du mois : ....

Nom .... Adresse ....



Liste des chansons les plus demandées pendant l'année 1964

1. SI JE CHANTE — Sylvie Vartan
2. J'Y PENSE ET PUIS J'OUBLIE — Claude François
3. LA PLUS BELLE POUR ALLER DANSER — Sylvie Vartan
4. LES MAUVAIS GARÇONS — Johnny Hallyday
5. A PRESENT TU PEUX T'EN ALLER — Richard Anthony
6. SI J'AVAIS UN MARTEAU — Claude François
7. MA BICHE — Frank Alamo
8. ET JE M'EN VAIS — Richard Anthony
9. EXCUSE-MOI PARTENAIRE — Johnny Hallyday
10. ALLO MAI. 38-37 — Frank Alamo
11. A TOI DE CHOISIR — Richard Anthony
12. DIS-LUI QUE J'EN REVE — Johnny Hallyday
13. LES GARÇONS PLEURENT — Richard Anthony
14. REPOSE BEETHOVEN — Eddy Mitchell
15. CE N'EST PAS VRAI — Monty
16. MA GUITARE — Johnny Hallyday
17. N'Y PENSE PLUS — Hugues Aufray
18. J'AURAIS VOULU — Françoise Hardy
19. CHAQUE INSTANT DE CHAQUE JOUR — Sheila
20. N'ECOUTE PAS LES IDOLES — France Gall
21. TCHIN TCHIN — Richard Anthony
22. RIEN QUE TOI — Dick Rivers
23. SUR TON VISAGE UNE LARME — Lucky Blondo
24. CHAQUE JOUR C'EST LA MEME CHOSE — Claude François
25. POUR MOI TU ES LA SEULE — Johnny Hallyday

Liste des numéros 1 de l'année 1964

CLAUDE FRANÇOIS
Janvier : Si j'avais un marteau

SYLVIE VARTAN
Février : Si je chante

JOHNNY HALLYDAY
Mars : Excuse-moi partenaire

JOHNNY HALLYDAY
Avril : Excuse-moi partenaire

SYLVIE VARTAN
Mai : La plus belle pour aller danser

JOHNNY HALLYDAY
Juin : Dis-lui que j'en rêve

JOHNNY HALLYDAY
Juillet : Dis-lui que j'en rêve

JOHNNY HALLYDAY
Août : Les Mauvais Garçons

CLAUDE FRANÇOIS
Septembre : J'y pense et puis j'oublie

RICHARD ANTHONY
Octobre : Les Garçons pleurent

LA LUNE ALLER ET... RETOUR

Cette fois-ci, deux astronautes portés par le « moustique de l'espace » vont atteindre le but de la plus fantastique expédition dont l'homme ait rêvé : ils vont se poser sur la Lune. Wim Dannau nous fait le récit de cette aventure telle que la conçoivent les ingénieurs qui l'ont rendue possible.





Minute historique : le « Moustique » alunit. Après une brève exploration ses deux passagers doivent rejoindre la cabine qui les attend sur orbite avec leur camarade à bord.

— Les centres spatiaux américains sont à l'heure Gemini, m'affirme John Webb, le tout-puissant administrateur du NASA qui téléguide toute la recherche astronautique américaine depuis un immeuble au style douteux de Washington.



La fusée Saturn, fille du savant Wernher von Braun qui en donna dès 1949 une description détaillée dans un grand magazine américain.

Je penserai souvent à cette remarque au cours de mes pérégrinations à travers les Etats-Unis. Le grand manitou du NASA avait d'ailleurs ajouté :

— Gemini, c'est le tremplin indispensable pour mener à bien le projet Apollo. Nous menons les deux programmes de pair, mais il est évident que le vol lunaire d'Apollo est impensable sans l'expérience que nous devons acquérir avec les capsules biplaces Gemini. Je pense particulièrement aux méthodes de rendez-vous dans l'espace. Il ne s'agit pas seulement d'envoyer des hommes (M. Webb dit : « american citizens »... des citoyens américains !) sur la Lune, il faut encore les ramener vivants.

C'est là une pensée qui obsède tous les savants et techniciens qui collaborent aux projets Gemini et Apollo de cap Kennedy à Seattle : pour la Lune il y a un aller... bien sûr, mais aussi un retour. Il est évident qu'à défaut de ce dernier ticket, les astronautes entraînés à grands frais à Houston déclineraient l'honneur de poser le premier pied américain sur le sol lunaire...

— Le projet Gemini est le trait d'union entre le projet Mercury terminé et le projet Apollo, m'explique l'administrateur du NASA.

De projet en projet, je ne sais plus très bien où j'en suis. Récapitulons... Les premiers astronautes U.S. ont été placés sur orbite autour de la Terre au cours du projet Mercury. Mercury, c'est le nom de la capsule habitée, le petit engin spatial monoplace emporté dans le nez d'une fusée Convair Atlas. A cap Kennedy, on prépare en ce moment le projet Gemini qui emprunte son nom à la capsule habitée Gemini dont douze exemplaires au moins seront placés sur une orbite terrestre par la fusée Martin Titan II.

Grissom et Young, les deux astronautes qui seront du premier vol, ont tenu à me montrer à Houston le premier exemplaire arrivé au centre pour l'entraînement des astronautes. Gemini est un véhicule spatial biplace, il emmènera donc deux astronautes dont la mission principale sera de réussir dans l'espace avec un engin de ravitaillement Agena lancé par une fusée Douglas Thor.

— Une autre mission, me confirme Grissom, est autrement spectaculaire : il est prévu que les astronautes quittent à un moment donné leur capsule dans le vide spatial.

Tout cela ne sert qu'à préparer le projet Apollo qui vise une expédition lunaire au moyen de la fusée Saturn V et de l'ensemble Apollo.

Je dis bien « ensemble » car la capsule Apollo se compose de trois éléments dont le rôle est bien précis : L.E.M. (Lunar Excursion Module) élément à bord duquel deux astronautes aluniront. C.M. (Command Module) la cabine de pilotage proprement dite où se tiendra en permanence un astronaute et qui les ramènera tous trois sur la Terre ; S.M. (Service Module), élément de transport pour le stockage des vivres, oxygène, etc., des astronautes.

— Le drugstore, quoi, fait Grissom, on y trouvera tout ce dont nous aurons besoin !

Nous ? Décidément Grissom veut absolument être du voyage. Et on le comprend, car si l'on sait déjà beaucoup de choses sur la Lune, il en reste encore plus à découvrir sur place. En octobre 1959, Lunik III a tourné autour de la Lune et a pris des photos à 70.000 km de distance de la face jusque-là inconnue... Ces images ont parcouru 470.000 km pour nous prouver que le côté pile égale le côté face. La Lune réserve aux astronautes qui débarqueront de leur frêle engin un petit climat bien équilibré... De jour, le



thermomètre monte à 120° C, mais, de nuit, il descend à moins 150° C. On le voit, vacanciers s'abstenir !

La Lune ne sait ni se protéger contre la chaleur torride des rayons solaires, ni contre le refroidissement intégral dès que le Soleil disparaît. Notre pauvre satellite est, en effet, dépourvu d'atmosphère et, par conséquent, incapable d'isoler sa surface comme le fait la Terre.

Les premiers astronautes vont suer et geler sur la Lune. Ils seront obligés de

Séparation ou jonction des différents éléments dans l'espace : des manœuvres délicates qu'il n'est pas permis de rater.

vivre dans des abris spéciaux ou dotés d'une tenue lunaire isotherme. Ils auront toujours le spectacle pour se consoler... Et encore... la beauté de la désolation, des paysages morts et figés, un désert de pierres, des couches millénaires de poussière, rien de bien exaltant !

Et pourtant, c'est pour se rendre là qu'on a mis en chantier la superfusée Saturn C-5 dont une première série est en construction à Michoud, près de La Nouvelle-Orléans, et dont un exemplaire a été lancé en septembre dernier.

Un jour de la présente décennie, trois hommes boucleront leurs ceintures de sécurité dans un espace étroit tout en haut de cette immense fusée Saturn C-5. Ces trois hommes seront-ils Grissom, White et Stafford ? Admettons ! Chacun a dans le cadre de son entraînement une spécialisation particulière. Le « voyage le plus long » leur permettra de mettre en valeur leurs connaissances. L'électronique est réservée à Stafford, en cas de panne à bord, c'est



Sur le nez de la capsule Apollo proprement dite, la fusée de secours capable de sauver les astronautes en cas d'incident de lancement.

lui qui interviendra. Le secteur moteurs-fusées est réservé à Grissom, il contrôlera toutes les manœuvres de lancement à partir de la Lune. Quant à la balistique, elle est réservée à White, seul responsable à bord pour la rentrée dans l'atmosphère.

Imaginons que ce soit le jour du grand départ. Que va-t-il arriver ? Monotone, le temps passe à Cap Kennedy, c'est depuis plusieurs heures le compte à rebours. Les chiffres tombent à chaque seconde comme un couperet : 15, 14, 13. Les nerfs se tendent, on entendrait une souris courir dans l'immense base. 10, 9, 6, 5. La fusée Saturn C-5, masse imposante de 3.000 tonnes, pointe sa charge vers le ciel. 4, 3, 2. Trois mille tonnes, trois millions de kilos, le poids de six mille petites voitures, plus que la tour Eiffel ! 1, zéro.

Au milieu d'un océan de feu, dans un vacarme effroyable, la fusée géante, véritable cathédrale spatiale, s'élève. Crispés sur leurs sièges, les astronautes subissent l'effroyable pression de l'accélération. Ils pèsent vingt fois leur poids et perdent connaissance, car l'organisme le mieux entraîné est incapable de résister à une telle augmentation rapide de vitesse. Le grand voyage a commencé.

L'aller vers la Lune durera trois jours au grand maximum. Après 2,5 minutes de vol, un cerveau électronique détache automatiquement l'étage inférieur avec ses cinq puissants moteurs F. 1. Cette masse de métal entrera en fusion, tracera une ligne brillante dans le ciel, puis plus rien... consumée !

Les astronautes ont repris conscience. On se félicite mutuellement, mais le moment est mal choisi pour les effusions. Il faut déjà détacher le second étage et c'est finalement l'unique moteur du troisième étage qui place Apollo sur une orbite terrestre.

C'est le « parking » provisoire pendant que l'ensemble entame une première orbite autour de la Terre, les astronautes Grissom, White, Stafford vérifient leur astronef.

— Hydraulique ?
— Check !
— Oxygène ?
— Check !
— Radar gauche ?
— Check !

Plus de 600 instruments et équipements sont vérifiés. Tout est en ordre ! Reste à attendre le signal du Centre de contrôle terrestre.

Top ! L'étage 3 est remis à feu, en quelques secondes, il pousse la capsule lunaire sur sa vitesse de libération : 27.500 km/h. L'attraction terrestre, une fois de plus, est vaincue par la puissance fulgurante que les hommes sont capables de déclencher. En quelques secondes, le moteur est épuisé.

Dans cette capsule conique qui vient de se détacher du dernier élément-fusée, les trois hommes dont la Terre attend le retour.





Grissom et White s'emparent sans tarder des leviers qui vont commander une série de manœuvres à laquelle ils se sont longuement entraînés sur orbite terrestre. Trois opérations délicates vont commencer : un... se détacher du troisième étage ; deux... inverser la capsule Apollo ; trois... accrocher le véhicule lunaire L.E.M. encastré dans le troisième étage.

L'ensemble Apollo-L.O.R. composé de ses trois éléments C.M., S.M. et L.E.M. continue seul le voyage vers la Lune, piloté par trois hommes intrépides, les premiers explorateurs de l'espace

L'attraction terrestre réduit la vitesse à 7.000 km/h à la fin de la première journée. Les astronautes se relèvent aux instruments. C'est au tour de Grissom, il observe la Terre. Ses deux collègues suivent à la TV un match de rugby que leur transmet Cap Kennedy. A la fin de la seconde journée, la vitesse est tombée à 2.000 km/h, celle d'un chasseur à réaction moderne. Mais bientôt, fini le relaxe... Il faut procéder à une mise à feu très précise qui placera Apollo-L.O.R. sur une orbite autour du satellite naturel de la Terre. C'est le second « parking ». A bord, la tension monte. Sur la Terre aussi : d'heure en heure, toutes les radios, toutes les stations de télévision suivent la progression d'Apollo qui se rapproche de plus en plus de l'objectif : la Lune.

Un message du véhicule spatial vient d'annoncer que Grissom et Stafford sont passés grâce au sas spécial de la section C.M. dans le L.E.M. (Lunar Excursion Module).

Grissom actionne le moteur : séparation ! Un signe amical de White, qui reste seul à bord d'Apollo. Grissom lève le pouce : tout va bien ! Et les voilà en route sur une orbite elliptique qui, doucement, se rapproche de la Lune... La capsule L.E.M. que les astronautes ont surnommée « le moustique de l'espace », presque immobile, gravite à 1.000 mètres du sol, 500, 300... ...50 mètres. C'est le grand moment. Alunissage ! Un léger choc... les quatre pieds télescopiques et hydrauliques ont parfaitement amorti le choc.

Les deux astronautes vérifient l'état de leur véhicule spatial. OK ! Prêt pour le retour. Alors seulement on sort l'échelle. La première botte à se poser sur la Lune sera celle de Stafford, bientôt suivie de celle de Grissom.

Mais peut-être y trouveront-ils déjà les astronautes soviétiques. Car, dans ce domaine, les Russes, évidemment, ne chôment pas.

Russes ou Américains, l'ordre du jour permanent pour les explorateurs de la Lune sera identique : rassembler des échantillons du sol lunaire ; contrôler et corriger les cartes géographiques ; photographier en couleurs et en ultraviolet ; mesurer les (Suite page 146.)



Le voyage s'achève en douceur grâce au triple parachute. Mais avant, la capsule aura dû franchir victorieusement le « mur de la chaleur ».



101 SECRETS DE DICK RIVERS

Il cherchait, depuis quatre ans, un fennec (petit renard des sables) : il vient d'en trouver un à Paris.

Il ne conçoit pas qu'on puisse s'endormir avant 3 heures du matin.

Il n'aime pas conduire, mais se faire conduire (d'ailleurs, il n'a pas encore son permis).

Pour lui, le dimanche idéal consisterait à rester enfermé chez lui, dans ses pantoufles, devant la télévision.

Il déteste les meubles modernes et fait collection de meubles de style Empire.

Il a racheté une maison d'éditions musicales.

Son rêve serait de découvrir de jeunes chanteurs et de les lancer.

Il estime que les classiques du rock chantés en français perdent 65 % de leur valeur.

Son plat favori : un steak provençal, à condition que ce soit au « Coupe-chou », où ils sont meilleurs que partout ailleurs.

S'il savait le jour et l'heure précise où Elvis doit donner un gala aux U.S.A., il sauterait dans le premier avion pour s'y rendre.

Son directeur artistique, Jean-Paul Guiter, a failli se faire expulser de sa maison de disques au moins vingt fois à cause de lui.

Il aimerait avoir un car avec une sonorisation complète, comme en possèdent les stations de radio.

Il déteste tous les imprésarios.

Il se fait toujours coiffer chez un coiffeur pour dames et jamais ailleurs qu'à Paris. Mais il ne s'est pas rendu chez lui pendant le mois d'octobre, en l'honneur du passage des Rolling Stones dans la capitale.

Il voudrait avoir un avion et ne désespère pas de pouvoir s'en payer un.

Quand il a deux jours de liberté complète, il descend systématiquement à Nice pour aller embrasser ses parents qui tiennent une boucherie.

Il considère qu'il doit son nom et sa carrière à une seule personne dans le métier, son directeur artistique.

Il déteste les grenouilles et les escargots.

Il possède une panoplie complète et authentique de cow-boy : il ne lui manque que le cheval.

(Suite page 149.)

L'HÔTE

Albert Camus (1913-1960) est un homme de lettres que les philosophes reconnaissent comme un des leurs. Apôtre de l'humanisme, il obtint le prix Nobel de littérature en 1957, et il est considéré aujourd'hui comme l'un des écrivains les plus importants du siècle. La nouvelle qui suit, extraite de « l'Exil et le royaume » est l'histoire d'un conflit intérieur entre le devoir légal et le devoir du cœur.

L'instituteur regardait les deux hommes monter vers lui. L'un était à cheval, l'autre à pied. Ils n'avaient pas encore entamé le raidillon abrupt qui menait à l'école, bâtie au flanc d'une colline. Ils peinaient, progressant lentement dans la neige, entre les pierres, sur l'immense étendue du haut plateau désert. De temps en temps, le cheval bronchait visiblement. On ne l'entendait pas encore, mais on voyait le jet de vapeur qui sortait alors de ses naseaux. L'un des hommes, au moins, connaissait le pays. Ils suivaient la piste qui avait pourtant disparu depuis plusieurs jours sous une couche blanche et sale. L'instituteur calcula qu'ils ne seraient pas sur la colline avant une demi-heure. Il faisait froid ; il rentra dans l'école pour chercher un chandail.

Il traversa la salle de classe vide et glacée. Sur le tableau noir les quatre fleuves de France, dessinés avec quatre craies de couleurs différentes, coulaient vers leur estuaire depuis trois jours. La neige était tombée brutalement à la mi-octobre, après huit mois de sécheresse, sans que la pluie eût apporté une transition et la vingtaine d'élèves qui habitaient dans les villages disséminés sur le plateau ne venaient plus. Il fallait attendre le beau temps. Daru ne chauffait plus que l'unique pièce qui constituait son logement, attenant à la classe, et ouvrant aussi sur le plateau à l'est. Une fenêtre donnait encore, comme celles de la classe, sur le midi. De ce côté, l'école se trouvait à quelques kilomètres de l'endroit où le plateau commençait à descendre vers le sud. Par temps clair, on pouvait apercevoir les masses violettes du contrefort montagneux où s'ouvrait la porte du désert.

Un peu réchauffé, Daru retourna à la fenêtre d'où il avait, pour la première fois, aperçu les deux hommes. On ne les voyait plus. Ils avaient donc attaqué le raidillon. Le ciel était moins foncé : dans la nuit, la neige avait cessé de tomber. Le matin s'était levé sur une lumière sale qui s'était à peine renforcée à mesure que le plafond de nuages remontait. A deux heures de l'après-midi, on eût dit que la journée commençait seulement. Mais cela valait mieux que ces trois jours où l'épaisse neige tombait au milieu des ténèbres incessantes, avec de petites sautes de vent qui venaient secouer la double porte de la classe. Daru patientait alors de longues heures dans sa chambre dont il ne sortait que pour aller sous l'appentis, soigner les poules et puiser dans la provision de charbon. Heureusement, la camionnette de Tadjid, le village le plus proche au nord, avait apporté le ravitaillement deux jours avant la tourmente. Elle reviendrait dans quarante-huit heures.

Il avait d'ailleurs de quoi soutenir un siège, avec les sacs de blé qui encombraient la petite chambre et que l'administration lui laissait en réserve pour distribuer à ceux de ses élèves dont les familles avaient été victimes de la sécheresse. En réalité, le malheur les avait tous atteints puisque tous étaient pauvres. Chaque jour, Daru distribuait une ration aux petits. Elle leur avait manqué, il le savait bien, pendant ces mauvais jours. Peut-être un des pères ou des grands frères viendrait ce soir et il pourrait les ravitailler en grains. Il fallait faire la soudure avec la prochaine récolte, voilà tout. Des navires de blé arrivaient maintenant de France, le plus dur était passé. Mais il serait difficile d'oublier cette misère, cette armée de fantômes haillonneux errant dans le soleil, les plateaux calcinés mois après mois, la terre recroquevillée peu à peu, littéralement torréfiée, chaque pierre éclatant en poussière sous le pied. Les moutons mouraient alors par milliers et quelques hommes, çà et là, sans qu'on puisse toujours le savoir.

Devant cette misère, lui qui vivait presque en moine dans cette école perdue, content d'ailleurs du peu qu'il avait, et de cette vie rude, s'était senti un seigneur, avec ses murs crépis, son divan étroit, ses étagères de bois blanc, son puits, et son ravitaillement hebdomadaire en eau et en nourriture. Et, tout d'un coup, cette neige, sans avertissement, sans la détente de la pluie. Le pays était ainsi, cruel à vivre, même sans les hommes, qui, pourtant, n'arrangeaient (suite p. 150)



CALENDRIER



S.L.C. 1965

Janvier avec les Surfs, février avec Lucky Blondo, mars avec les Beatles, avril avec Danyel Gérard, mai avec Michèle Torr, juin avec Rolling Stones, juillet avec France Gall, août avec Chouchou, septembre avec Michel Paje, octobre avec Monty, novembre avec Jocelyne et décembre avec Hugues Aufray, n'est-ce pas votre meilleure garantie de passer l'excellente année 1965 que S.L.C. vous souhaite ? Alors, ouvrez les agrafes qui relient ce magazine, retirez les trois feuilles centrales, repliez-les, perforez-les aux deux endroits marqués d'un O et attachez-les par deux fils passés dans ces trous. Vous obtiendrez ainsi votre calendrier 65 des copains.

D	L	M	M	J	V	S
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30
31						

O

O

salut les copains Janvier *les surfs*

salut les copains **Janvier** *les surfs*



D	L	M	M	J	V	S
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30
31						

salut les copains **Février** *lucky blondo*



D	L	M	M	J	V	S
	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28						

salut les copains **Mars** *les beatles*

D	L	M	M	J	V	S
	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30	31			



salut les copains Avril *danyel gérard*



D	L	M	M	J	V	S
				1	2	3
4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	

salut les copains **Mai** *michèle torr*

D	L	M	M	J	V	S
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29
30	31					



salut les copains **Juin** *les rolling stones*



D	L	M	M	J	V	S
		1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30			

salut les copains Août *chouchou*

D	L	M	M	J	V	S
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30	31				



salut les copains **Septembre** *michel paje*



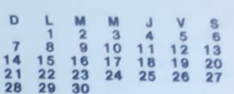
D	L	M	M	J	V	S
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30		

salut les copains **Octobre** *monty*

D	L	M	M	J	V	S
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30
31						



salut les copains # Novembre *jocelyne*



D	L	M	M	J	V	S
	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30				

salut les copains Décembre hugues aufray

D	L	M	M	J	V	S
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	



QUI ES-TU JACQUES BREL ? UN ARTISAN RIEN DE PLUS

Nom : Brel. Prénoms : Jacques, Romain, Georges. Date et lieu de naissance : 8 avril 1929 à Schaerbeek (province de Brabant). Situation de famille : marié, trois enfants. Couleur : rouge. Passion : vivre. Cigarettes : Celtiques. Voiture : DS 19. Opinions politiques : franchement à gauche. Religion : sans. Journaux : « Combat », « Libération », « le Monde », « le Figaro » (lit au moins un de ces quatre titres tous les jours). Sport : le tour de chant (700 g perdus à chaque passage sur scène). Distraction préférée : écouter de la musique classique. Boisson préférée : bière blonde. Plat préféré : râble de lièvre sauce poivrade. Lectures préférées : essais philosophiques ou scientifiques. Ecrivains préférés : Montherlant, Hemingway, Sartre. Chanson préférée : « la Marche nuptiale » (Georges Brassens). Chanteurs préférés : Trenet, Brassens, Aznavour. Musicien préféré : Ravel. Signe particulier : adore les roses (à ses yeux, le symbole de la beauté). (Suite p. 142.)


BOBBY SOLO
ELVIS A L'ITALIENNE
Ce jeune Italien qui chante « Una lacrima sul viso » est sans doute le plus grand fan mondial d'Elvis Presley dont il connait toutes les chansons... presque mieux que les siennes. Un autre fan d'Elvis, Rolland Gaillac, lui a rendu visite. Bien entendu, ils se sont raconté des histoires... de Presley.



Bobby rêveur, comme absent sous le soleil de Paris. Le projet qui occupe toutes ses pensées : un grand film qu'il va tourner en compagnie des Beatles.





« Le vatevi dai piedi, subito ! » (Fichez-moi le camp d'ici, et en vitesse encore !) Deux chasseurs d'autographes, scandalisés, sortent en courant de la chambre que Bobby Solo occupe actuellement à l'hôtel du Louvre, à Paris.

On m'avait dit : « Tu verras, il a un caractère impossible, il est pire que la Callas elle-même. » Je n'ai pas l'honneur de connaître la Callas, je ne l'ai même jamais rencontrée, mais si j'en crois les bruits qui ont couru sur son compte, je préférerais — plutôt que de rencontrer quelqu'un ayant encore plus mauvais caractère — trouver dans mon lit une paire de boas constrictors !

Lorsque le valet de chambre m'introduisit précautionneusement dans la pièce qu'occupait le chanteur, celui-ci était encore tout frémissant de colère contenue. Il me regarda entrer d'un œil soupçonneux et interrogateur, prêt à éclater de nouveau à la moindre sollicitation désagréable. Pourtant, dès que je me nommai, sa physionomie se transforma et un sourire apparut sur son visage :

— J'attendais « Salut les Copains ». Je vous attendais, M. Gaillac, mais j'avais peur que vous ne soyez en retard. En effet, j'ai une répétition très importante à l'Olympia, dans une heure et demie, et je n'ai pas pu la remettre. Aurons-nous assez de temps pour tout faire ?

Grand, brun, élégant et décontracté, Bobby, pour me parler, a employé un anglais impeccable. Vêtu « à l'anglaise » d'un veston cintré, de pantalons droits très épais, de chaussettes blanches et de mocassins rouges à bouts ronds, il a un physique d'Italien du Sud qui s'oppose étrangement à ses manières américanisées.

Très simple de nature et direct dans son langage, il se définit lui-même en ces termes : « Je dis toujours ce que je pense, quels que soient le lieu et les circonstances, même si cela doit me faire fâcher avec la moitié des personnes présentes. J'ai un caractère impossible. Je pique des colères noires à propos de tout et de rien, mais je ne suis pas (Suite page 161.)

Mieux qu'un sport, une danse : le patinage

— Le patinage est le sport qui me semble le mieux « coller » avec le goût de notre génération pour la vitesse. Il est donc normal que les jeunes s'adonnent de plus en plus à ce qui est devenu pour eux, l'hiver, une sorte de besoin.

Patrick est catégorique dans ses propos. Il a dix-huit ans, son regard ne quitte pas le mien. Il se tient en équilibre sur ses patins et semble vouloir me convaincre. Convaincu, je le suis, car, sur la piste, des dizaines de jeunes (je ne peux les compter tellement ils sont nombreux) patinent. Un certain brouhaha règne, d'ailleurs, dans l'établissement où je me trouve. A droite, à gauche, tout autour de moi, des filles et des garçons sensiblement habillés selon le même style, « tournent ».

Personne ne se préoccupe de ce que fait son voisin. Tous sont là pour s'amuser. Je remarque, d'ailleurs, qu'il y a là des jeunes originaires de toutes les classes sociales. Le patin, sport de riches, voilà une légende qui tombe.

— Je t'ai vu patiner tout à l'heure, tu me parais très fort. Comment en es-tu arrivé là ?

— J'ai commencé à pratiquer le patin dès l'âge de dix ans. C'est à cet âge-là qu'il faut démarrer pour devenir bon patineur. C'est un professeur qui, durant les six premiers jours, m'a enseigné la bonne méthode. Il m'a ainsi permis d'acquérir les quelques notions de base indispensables et grâce à lui j'ai pu rapidement voler de mes « propres ailes ». Je conseille, d'ailleurs, à ceux qui veulent pratiquer ce sport de prendre un professeur au début. Cela facilite pas mal de choses.

Je laisse parler Patrick, qui, incontestablement, est à présent un as du patinage. Il m'explique encore que le patin à glace est un sport très viril, quoi qu'on en dise ; que le fait pour un jeune d'avoir fait du patin à roulettes joue dans la manière de se tenir en équilibre, ou, encore, qu'il n'y a pas de limite d'âge pour entrer dans une patinoire. Il se lance dans un véritable discours et son enthousiasme fait plaisir à voir. Je profite de ce qu'il reprend sa respiration pour enchaîner :

— Parlons de l'équipement. Peux-tu me dire ce qu'il faut pour être à l'aise dans une patinoire ?

Patrick s'asseoit sur l'une des marches qui conduisent aux tribunes et me fait signe de suivre son exemple.

— L'équipement ? C'est simple. Les filles ou les garçons possèdent le même. Il suffit de se procurer un pantalon, genre sport d'hiver, ou un blue-jeans, un pull-over ou un sweater et une paire de patins. C'est encore ce qui revient le plus cher. Cela varie entre 70 F et 150 F. Evidemment, les Calmat ou autres champions s'offrent des patins beaucoup plus chers. Mais on peut aussi les louer à raison de 2,50 F la séance.

— J'ai entendu dire qu'il fallait se munir de deux ou trois paires de chaussettes de laine : est-ce vrai ?

— C'est faux, tu ne verras jamais un champion s'exercer avec plusieurs paires de chaussettes. Ils patinent tous en socquettes de soie. C'est ce que ne comprennent pas les débutants.

Je regarde Patrick, qui suit attentivement les évolutions de ses amis. Peut-être voudrait-il retourner sur la piste et faire comme eux. Soudain, il me secoue le bras et me montre un patineur :

— Vois-tu, celui-là, il ferait un bon hockeyeur.

— A quoi le vois-tu ?

— Eh bien ! c'est simple : compare sa silhouette à la mienne (effectivement, il ne ressemble pas encore à l'Ange Blanc; mais, dans quelques années, on pourra s'y tromper). Il est grand, bien bâti, c'est ce qui compte pour le hockey sur glace. Il faut être costaud, quoi ! Cette branche du patinage est assez violente, c'est un peu le rugby sur glace. Il est nécessaire de savoir très bien patiner et d'avoir du souffle. Les patins ne sont pas les même que pour nous : ils sont plus courts. Il existe quatre-vingt-dix-huit règles à savoir, au point de vue arbitrage. Inutile de te dire qu'il faut être maître de soi. C'est un sport très spectaculaire qui demande une grande virtuosité de la part des patineurs. Tout le monde ne peut pas le faire ! Il doit exister une vingtaine d'équipes de hockey en France, dont sept à Paris.

— Mais excepté le hockey, peux-tu me parler du patinage artistique et de celui appelé « de vitesse » ?

— Evidemment, le patinage artistique et la vitesse ne sont pas comparables à la précédente branche. C'est beaucoup moins difficile, je veux dire au point de vue sélection. Le premier demande une bonne maîtrise de soi-même, c'est-à-dire qu'il faut avoir commencé à patiner très tôt. Les patineurs peuvent choisir entre l'une des différentes disciplines. Premièrement, les figures imposées avec dessins bien définis sur la glace, ou patinage libre avec figures ; ensuite, la danse, qui est un sport bien réglementé avec musique : tango, valse, fox-trot et parfois twist. Cependant, les patineurs peuvent imposer leur danse et leur musique, s'ils le désirent.

— Comment se pratiquent ces danses ?

— En simple ou en couple.

— Les patins sont-ils les mêmes que ceux du hockey ou de l'amateurisme ?

— Non, ce sont des patins à lames sans tube.

— Et le patinage de vitesse ?

— On doit savoir très bien patiner aussi pour participer aux épreuves de vitesse. Ces dernières permettent parfois aux concurrents d'atteindre 30 kilomètres/heure ou plus. Il existe la vitesse pure, la vitesse contre la montre et la poursuite. Quelquefois, cela se pratique en ligne. La paire de patins est à tubes.

Je constate que Patrick regarde sa montre à la dérobée. Sur la glace, une fille, spécialement jolie et habile, fait des figures dignes d'un championnat. Coïncidence ou raison secrète, Patrick me dit :

— Pour compléter mes explications verbales, je vais maintenant te faire quelques démonstrations pratiques. Tu es d'accord ?

Comment aurais-je pu ne pas l'être, en une semblable circonstance... ?

R.M.



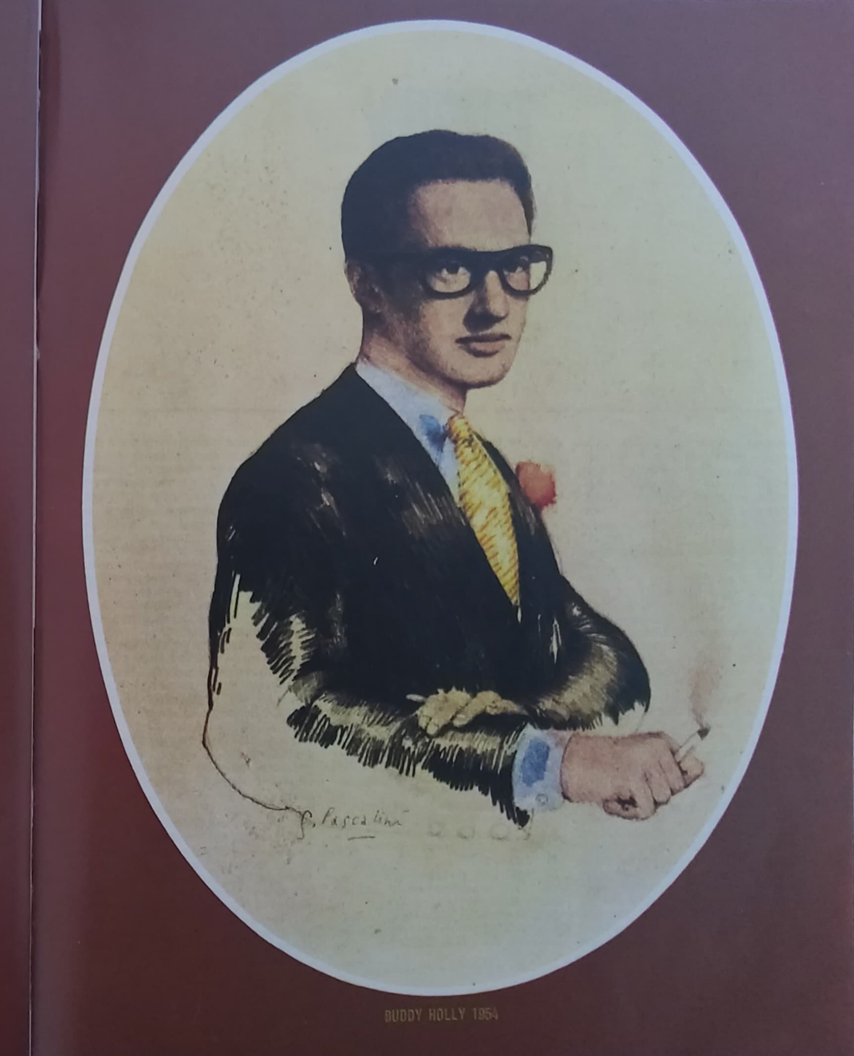
GALERIE DES PIONNIERS DU ROCK

1954-1964 : le rock, phénomène musical mondial, a dix ans

Buddy HOLLY	**Gene VINCENT**
Eddie COCHRAN	**Little RICHARD**
Bill HALEY	**Chuck BERRY**

Elvis PRESLEY

☆☆ ils ont concouru à donner son style à la chanson moderne et à susciter la vocation de presque tous nos chanteurs actuels. En leur hommage, voici la galerie historique que S.L.C. vous présente, peinte par Pascalini et annotée par Rolland Gaillac



BUDDY HOLLY 1954

BUDDY HOLLY

"peggy sue"

Inventeur du phrasé tex-mex (une nouvelle manière de chanter le rock, issue d'une synthèse des traditions vocales du Texas et de Mexico) Buddy Holly, le grand Texan qui portait d'énormes lunettes à monture noire, est né le 7 septembre 1936 à Lublock, Texas.

Issu d'une famille plutôt bourgeoise, pour qui toute bonne éducation ne saurait être complète sans des études musicales assez poussées, Charles Hardin Holly apprit très jeune le violon et le piano. Très studieux et consciencieux de nature, Buddy (surnommé ainsi par ses camarades depuis sa plus tendre enfance) fut le garçon le plus sérieux de la terre jusqu'au jour... où il entendit pour la première fois un disque d'Elvis Presley. Dès lors, il en perdit le sommeil. Obsédé par l'idée de pouvoir imiter celui qui était devenu son idole, il fit des pieds et des mains pour obtenir une guitare. Ses parents refusant de la lui acheter, il partit un jour vendre l'objet auquel il tenait le plus : son violon, qu'il échangea contre une vieille guitare d'occasion.

Cela provoqua une véritable révolution dans la famille. « Notre fils veut marcher sur les traces de ce voyou d'Elvis Presley », se lamentaient ses parents. C'est pourtant ce qui devait se produire sans tarder. A seize ans, Buddy était déjà l'idole de son quartier. Il se produisait dans les clubs à la mode, et ses talents de guitariste faisaient parler de lui. Un jour, Elvis Presley fut annoncé dans la petite ville de Lublock. Buddy, fou de joie, fit tant et si bien qu'il réussit, pour pouvoir approcher Elvis, à se faire engager dans la première partie du spectacle. Là, il chanta avec tellement de conviction qu'un directeur artistique de la maison Decca qui suivait la tournée l'engagea sur-le-champ.

Buddy et son groupe, « The Three Tunes » enregistrèrent à Nashville plusieurs 45 tours simples qui n'obtinrent aucun succès. Ils furent profondément déçus, mais pas au point d'abandonner sur un tel échec. Ils répétèrent autant qu'ils le purent, et lorsqu'ils se sentirent prêts, ils partirent pour Clovis (dans le Nouveau-Mexique) afin de démontrer leur talent à Norman Petty, directeur d'un studio d'enregistrement. Celui-ci fut impressionné par les qualités du groupe ; tellement impressionné même, qu'il décida de devenir leur manager. Il les présenta à Bob Theile, des disques Coral et Brunswick (deux firmes liées à Decca) et ils obtinrent un nouveau contrat : Buddy avec Coral, et les « Crickets » (c'était le nouveau nom de ses accompagnateurs) avec Brunswick.

Un mois plus tard, leur premier disque : « That'll be the day » était premier au hit-parade. Très vite, les hits succèdent aux hits. Avec « Peggy Sue », une composition du batteur Jerry Allison (Peggy Sue était sa fiancée), le groupe passe dès 1958 en tête des ventes de disques américains. Et soudain, coup de théâtre. Au moment où tout, pour eux, semblait marcher à merveille, les Crickets se séparent. Buddy Holly se marie avec une jeune Portoricaine, Maria-Helena Santiago, et va s'installer à Greenwich Village, New York. De leur côté, Joe Muadin (guitariste basse), Jerry Allison et sa fiancée Peggy Sue décident de retourner en Californie. Quant à Nicky Sullivan (guitare d'accompagnement), il retourne poursuivre ses études. Buddy, pourtant, continue sur sa lancée. Il enregistre, avec un grand orchestre à cordes « It doesn't matter anymore », chanson composée par Paul Anka. Le succès obtenu lui montre qu'il peut continuer seul : personne ne doute plus de la valeur de ce grand chanteur.

Le 2 février 1959, l'avion, un Beechcraft Bonanza, qui transportait J.P. Richardson (the Big Bopper), Ritchie Valens et Buddy Holly s'écrasa sur le chemin qui les menait à Moorhead Amaury. Buddy Holly avait vingt-deux ans : la musique de rythme venait de perdre un de ses meilleurs pionniers.

Sur le marché français, les disques de Buddy Holly actuellement disponibles sont, chez Polydor, quatre 30 cm : « Buddy Holly for ever », « My greatest song », « Reminiscing », et « Remember Buddy Holly » ; trois 45 t. : « Peggy Sue », « Rock-a-bye, baby », « Ready Teddy ».

EDDIE COCHRAN

"c'mon everybody"

— Je vais mourir, je sens que je vais mourir, j'en suis sûr !, hurlait-il au milieu de la nuit dans un hôtel de Manchester, quelques jours avant le terrible accident.

A cette époque, Eddie Cochran pressentait-il que sa chanson « Three steps to heaven », qui signifie — cruelle ironie des mots — « Trois pas vers le ciel », serait son dernier succès ? En tout cas, une telle manifestation de la part d'un garçon aussi équilibré que lui, toujours joyeux et insouciant, n'avait pas manqué de surprendre ses proches. De même que sa façon de chanter toute la journée « What am I livin' for ? » (« Pourquoi suis-je en vie ? ») et de répéter cette phrase à la manière d'un leitmotiv obsédant, n'avait échappé à personne. Ce sont ces faits qui, bien qu'ils ne soient certainement qu'une série de coïncidences, ont fait dire à ses amis qu'Eddie avait eu la prémonition de sa propre mort.

Né le 3 octobre 1938, à Oklahoma City, Eddie Cochran est certainement le seul chanteur dont la popularité ait réussi à faire trembler le grand Elvis lui-même. Alors que celui-ci désavantagé par le service militaire — pendant lequel, on le sait, il ne fit aucun enregistrement — voyait quelque peu baisser sa popularité, Eddie, au contraire, s'imposait davantage de jour en jour dans le cœur des teenagers du monde entier. Ses disques ne s'étaient jamais aussi bien vendus et des succès comme « Summertime blue », « C'mon everybody », « Something else », « My way », etc., atteignaient tous le top des hit-parades. Grand, blond, très beau et très séduisant, ce garçon adoré des filles faisait en scène tournoyer sa guitare au-dessus de sa tête ou se peignait avec ses lunettes de soleil. Toujours vêtu d'un complet jeans, de bottes à hauts talons et de chemises à raies de couleur, il était la gentillesse et la décontraction mêmes. Adorant la plaisanterie, il avait réussi, entre autres exploits, à faire éclater de rire même les gardes de Buckingham Palace ! Aimé de tout le monde, il comptait de nombreux amis dans le show-business, et l'on sait pourtant combien la chose est difficile. Collectionneur de pistolets et de pull-overs, il possédait une série de « colts » impressionnante et pouvait tirer de son armoire plus de soixante-dix pull-overs. De plus, sa passion pour la vitesse faisait trembler tous ses amis. D'ailleurs sa brève carrière n'est-elle pas, à l'instar de celle de James Dean, placée sous le signe de la vitesse ?

C'est au South Gate Auditorium, où il répétait souvent avec une petite formation de jazz, qu'il entendit du rock and roll pour la première fois. Quelques jours plus tard, il passait une audition pour les disques Liberty et obtenait immédiatement un contrat d'exclusivité. Un mois plus tard, il était millionnaire du disque avec « Sittin' in the balcony », et « Twenty flight rock ». Il avait trouvé sa voie. Dès 1958, grâce au procédé de re-recording, on pouvait, dans « Summertime blue » (une chanson de sa composition) l'entendre jouer à la fois du piano, de la guitare basse, de la guitare solo, de la guitare d'accompagnement et de la batterie ! En 1959, avec « C'mon everybody », il était classé en Angleterre et en Amérique deuxième chanteur mondial, immédiatement derrière Elvis. De plus, deux films : « Untamed Youth » et « La Blonde et moi » le consacraient vedette de cinéma. C'est en 1960, alors qu'il venait de battre tous les records de vente en catégorie 45 tours simples, que se produisit le terrible accident où il perdit la vie. Le taxi qui le conduisait, avec sa fiancée Sharon Sheeley et son ami Gene Vincent, à l'aéroport de Londres, voulut éviter un véhicule qui arrivait en trombe en sens inverse. Pris de panique, le chauffeur braqua son volant dans l'autre sens, et la voiture partit s'écraser contre un arbre. Eddie Cochran disparut ainsi une semaine avant le jour prévu de son mariage et sans avoir revu son pays natal.

Sur le marché français, les disques d'Eddie Cochran actuellement disponibles chez Liberty sont : trois 30 cm : « Remember me », « C'mon everybody », « Eddie Cochran inédit » et trois 45 t. : « Twenty flight rock », « Completly sweet », « Something else ».

EDDIE COCHRAN 1957

BILL HALEY 1952

BILL HALEY

“

rock around the clock



Bill Haley est certainement le seul chanteur américain que l'on puisse appeler avec le plus de raison « le pape du rock ». Issu d'une famille très musicienne, Bill Haley est né en 1927 à Highland Park (Michigan) dans les faubourg de Detroit. Sa mère, Maude, d'origine anglaise, jouait à merveille du piano et de l'orgue. Quant à son père, qui aurait eu, dit-on, du sang indien dans les veines, c'était un joueur de banjo réputé. Quoi de surprenant, dès lors, à ce que le petit Bill, âgé de huit ans à peine, fabrique lui-même, avec du carton, sa première guitare ? Etonnés (et ravis) de découvrir chez leur fils des aptitudes musicales aussi définies, ses parents lui achètent bien vite sa première vraie guitare.

— Ma première chance, dit-il, se présenta alors que je n'avais pas treize ans. Pas loin de notre maison se trouvait une grande salle de vente appelée « Both Corners », et j'avais pris l'habitude d'aller y travailler tous les vendredis soir, pour gagner quelques dollars supplémentaires. Un jour, le patron, à qui ma renommée de musicien était parvenue, me demanda de venir jouer quelque chose dans son bureau. Il fut tellement enthousiasmé qu'il me proposa de revenir la semaine suivante, puis la semaine d'après. Finalement il me demanda si je voudrais bien jouer sur le podium du plus proche marché. Très timide, je refusai, mais cela ne m'empêcha pas de continuer à chanter dans son bureau, pour quelques-uns de ses amis. Un jour, il fit installer à mon insu un micro dans son bureau, et tandis que je croyais jouer de la guitare pour quelques personnes seulement, un haut-parleur diffusait à grande puissance ma musique dans le marché. C'est un ami qui me fit découvrir la supercherie, et j'acceptai enfin de jouer « en direct ». Pour ma première soirée, je touchai un dollar ! Je décidai alors de devenir musicien professionnel. Quinze jours plus tard, j'avais constitué mon propre orchestre, « The Dawn homers », et je décidai de quitter la ville pour tenter la grande aventure.

Cette aventure dura plusieurs années. Elle amena Bill et les Dawn Homers dans quarante-deux pays différents, et elle les fit participer à trente-huit émissions de radio. Finalement, la grande chance se présenta sous l'aspect du directeur d'une petite firme de disques indépendante. Leur premier disque, qui s'intitulait tout simplement « Dawn Homers », publié en 1950, passa complètement inaperçu. Le second, « Rocket 88 », enregistré en 1951 sous le nom des « Saddlemen », se vendit à 10 000 exemplaires. Encouragée par ce premier succès, la formation se présenta au grand complet chez Decca, et obtint un contrat. Un an plus tard sortait, sous le nom de Bill Haley and the Comets, « Crazy man, crazy » qui devait dépasser le million d'exemplaires. Bientôt, suivait « Rock around the clock », qui devait pulvériser, en 1954, les records de vente du disque. Aujourd'hui, il a atteint les 15 millions.

Evidemment, Bill fut immédiatement sollicité par le cinéma. Il tourna, en 1954, « The blackboard jungle » (« Graine de violence ») puis un film intitulé tout simplement « Rock around the clock » (sorti en France sous le titre « Rock'n roll »), « Don't knock the rock », etc. Les succès de disques se suivaient à une cadence non moins vertigineuse. Il y eut : « Shake, rattle and roll », « Dum, dum the light », « See you later alligator », « Skinnie Minnie », etc.

Bill Haley fut certainement la plus grosse vedette américaine du genre jusqu'en 1957. Puis on vit peu à peu son étoile pâlir. Son nom, sur les affiches, était remplacé par celui d'un grand garçon très brun, qui roulait des hanches : Elvis Presley.

Sur le marché français, les disques de Bill Haley actuellement disponibles sont, chez Polydor, un 30 cm : « Les Pionniers du rock n° 5 », quatre 45 t. : « Les Pionniers du rock n° 1 (Rock around the clock) », « Les Pionniers du rock n° 2 (Mambo rock) », « Les Pionniers du rock n° 3 (When the saints go rock'n roll) », « Les Pionniers du rock n° 4 (Rip it up) » ; chez Vogue, un 45 t. : « Bill Haley twist » (avec « Let the good time roll », « Creole Stagger Lee », etc.).

LITTLE RICHARD

“

tutti frutti



Richard Penniman est né le jour de Noël de l'année 1935 à Macon, en Georgie. Dernier-né d'une famille de quatorze enfants, il était si petit que ses frères et ses sœurs le surnommèrent Little Richard. Habitué très tôt à se débrouiller seul, on le retrouve, âgé de sept ans à peine, en train de chanter et de danser dans les rues de Macon, pour gagner quelque argent. Au lieu de dépenser ses premiers sous en sucreries et en gâteaux, le petit Richard les utilise pour prendre des leçons de piano. Bientôt, on le voit régulièrement chanter et jouer du piano au temple de Macon. Le pasteur le surnomme « War Hawk » (faucon de guerre) tant il transpose violemment sa ferveur religieuse dans sa musique. A l'âge de quatorze ans, il trouve du travail. Il part avec un marchand forain à travers toute la Georgie, pour vendre des potions médicinales.

Il fait ce métier pendant deux ans, jusqu'au jour où, passant devant un théâtre d'Atlanta, il voit à l'affiche un radio-crochet dont la récompense est un contrat avec la maison de disques R.C.A. Il enregistre quelques blues pour cette maison, mais il n'a que seize ans, et sa voix n'est pas encore placée : il n'obtient qu'un succès médiocre. Il ne se décourage pourtant pas, et continue à travailler, composant lui-même quelques-unes de ses chansons. Et un jour du début 1956, il envoie aux disques Speciality (qui recherchaient un autre Ray Charles) quatre morceaux composés et enregistrés avec l'aide de son quartette. Sur cette bande, il y a notamment « Tutti frutti », que Little Richard a composé du temps où il vendait des potions miraculeuses. Quelques mois plus tard, cette chanson faisait un hit, révélant ainsi la personnalité et la voix extraordinaires d'un jeune chanteur qui avait pris pour pseudonyme le surnom reçu par ses parents. Dès la sortie de son premier disque, on assiste à un phénomène totalement inattendu : les quatre titres (« Tutti frutti », « Rip it up », « Kansas city » et « Good golly miss Molly ») font tous des succès.

Il tourne plusieurs films, notamment : « La Blonde et moi », (avec Gene Vincent et Eddie Cochran) et « Don't knock the rock » (avec Bill Haley).

La carrière de ce grand chanteur n'a jamais aussi bien marché, mais sa popularité, paradoxalement, lui déplaît. Un jour d'automne 1957, alors qu'il participait en Australie à une tournée dont il était la vedette, il croit voir un présage lui enjoignant d'abandonner le rock'n roll. Pour signifier son renoncement, il jette sa bague et tous ses objets de valeur dans les eaux du port de Sydney. La tournée est interrompue. Certains disent qu'il est en prison, d'autres qu'il est devenu fou. Quelques-uns même pensent qu'il s'est fait prêtre. En réalité, il est à l'Oakwood College d'Huntsville, en Alabama, où il tente de parfaire son éducation. On peut le voir régulièrement jouer de l'orgue à l' « Eglise adventiste du 7e jour », et il se marie. En septembre 1961, il fait connaître sa décision d'enregistrer à nouveau. Il signe un contrat avec la firme Mercury, qui sort son premier 30 cm enregistré depuis quatre ans. Il est intitulé : « The king of the gospel singers, Little Richard ». Tous ses autres succès : « Joy, joy, joy », « Crying in the chapel », « Travelin' shoes », sont des chants d'église.

Trois années s'écoulent ainsi, et ses anciens fans ne le considèrent plus que comme un souvenir. « Il est perdu pour le rock ! » disent-ils. Et soudain, sans que rien ne l'ait laissé prévoir, Little Richard, un beau jour de mai 1964, revient à la chanson de rythme. Il enregistre deux morceaux de sa composition : « Bama lama bama loo » et « Annie's back » deux des meilleurs rocks qu'il ait jamais faits. Il a gagné en voix, chante mieux que jamais, et part faire une tournée en Europe où, comme au bon vieux temps, il déchire sa chemise et jette ses boutons de manchettes au public en délire. Le « grand » Little Richard est revenu !

Sur le marché français, les disques de Little Richard actuellement disponibles sont, chez Atlantic, un 30 cm : « Little Richard sings gospel » et un 45 t : « Crying in the chapel » ; chez Philips, un 30 cm : « The king of the gospel singers » ; chez Decca, un 45 t : « Bama lama bama loo ».

LITTLE RICHARD 1954

GENE VINCENT 1953

GENE VINCENT

” be-bop a lula “

Né à Norfolk, en Virginie, le 17 février 1935, Gene Vincent est certainement le seul chanteur américain dont le personnage, à la fois original et mystérieux, ait fait naître autant de légendes et de rumeurs étranges.
Elevé dans une famille modeste de travailleurs, Gene se voit offrir sa première guitare à l'âge de douze ans. Déjà fervent admirateur de la musique country-and-western, il achète une méthode et commence à travailler sur son instrument des airs du folklore américain. Un jour, alors qu'il est âgé de quinze ans à peine, il a comme une révélation en entendant, dans un magasin, un blues syncopé chanté par un Noir. Il se précipite chez lui, prend sa guitare et compose « Be bop a Lula », devenu aujourd'hui sa chanson porte-bonheur.
A l'âge de seize ans, pris de l'envie de voyager, il s'engage dans la marine américaine. Pendant cinq ans, il fera le tour du monde comme matelot sur un ravitailleur de l'U.S. Navy. C'est d'ailleurs au cours d'une escale au Japon qu'il perdra, dans un accident de moto, l'usage de sa jambe gauche.
A sa démobilisation, Gene fonde son premier groupe avec des copains, tous amateurs comme lui. Lorsque l'émission régionale « Country Showtime » fait savoir qu'elle recherche des amateurs pour participer à une émission publique, ses copains le supplient d'aller se présenter. Bien que très intimidé, Gene va tout de même passer l'audition et est immédiatement sélectionné. Mort de peur, il part en courant, rentre chez lui et refuse d'en sortir. La station de radio W.C.M.S. de Norfolk met plusieurs jours à le retrouver, puis à le persuader que tout se passera très bien. Finalement, bien qu'à contrecœur, Gene accepte de participer à l'émission. Un mois plus tard, il est la vedette principale du show et l'émission est prolongée d'un mois. Sollicité de toutes parts pour des enregistrements, il signe avec Capitol un contrat d'exclusivité.
La suite, il n'est pas besoin de la raconter. « Be bop a Lula » fit un tube et se vendit à cinq millions d'exemplaires. Le cinéma fit appel au groupe, et on le vit apparaître dans plusieurs émissions de télévision. « Blue-jeans bop », « Important words », « Who slapped John », « Race with the devil », « Baby Blue » dépassèrent le million d'exemplaires vendus. Sa voix si particulière que certains docteurs américains ont attribuée à son palais étroit et très haut, le fit surnommer par ses fans « the Screaming Kid ».
Mais le succès est capricieux. Brusquement, sans raison, on vit la popularité de Gene s'estomper, puis disparaître complètement. Découragé, il n'eut plus qu'une solution : s'expatrier et recommencer à zéro dans un autre pays. Il réussit assez bien puisque pendant trois ans il fut, avec Tommy Steele, la vedette anglaise n° 1. La chance lui sourit à nouveau et il s'acheta une maison à Kent.
Mais le rock'n roll évolue et les chansons deviennent plus calmes. Gene Vincent est trop pur, il ne sait pas s'adapter, il ne veut pas changer avec la mode. « Le rock'n roll est pour moi plus qu'une musique, c'est une passion, déclarait-il souvent, et même si plus personne ne venait m'écouter, je continuerais quand même à chanter cette musique ! ». Aussi, le public anglais le délaisse peu à peu pour se vouer à des chanteurs plus « sucrés » comme Cliff Richard. Aujourd'hui, Gene n'est pas une vedette déchue, car ses disques se vendent encore dans le monde entier. Il a encore un noyau d'admirateurs fidèles qui ne l'abandonnent pas et qui continuent de le considérer comme le meilleur chanteur du monde.
Sur le marché français, les disques de Gene Vincent actuellement disponibles sont, chez Capitol, trois 30 cm : « Twist crazy time », « The crazy beat of Gene Vincent », « Rocking date with Gene Vincent »; dix-sept 45 t. : « Blue-jeans bop », « Red Blue-jeans and a pony tail », « Frankie and Johnny », « Flea brain », « You belong to me », « Five feets of lovin », « She she little Sheila », « Big fat saturday night », « Right here on hearth », « Be bop a Lula », « Hot dollar », « Dance to the bop », « Race with the devil », « Be bop a Lula 62 », « Pistol packin' mama ».

CHUCK BERRY

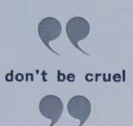
“ maybellene ”

Chuck Berry, qui se définit lui-même comme un « chanteur de rhythm-and-blues », est né à Saint-Louis, dans le Missouri, en 1931. D'une nature timide et réservée, avec des cheveux longs d'un noir profond et un éternel sourire découvrant des dents éclatantes de blancheur, il est l'homme que bien des gens du show-business tiennent pour le meilleur auteur-compositeur de rythme de ces dix dernières années.
Etant jeune, Chuck poursuivit ses études à l'école Simmons Grade, puis à la grande école de Summer, à Saint-Louis. C'est là, au cours d'une fête de fin d'année, qu'il se produisit pour la première fois en public, accompagné à la guitare par un de ses camarades de classe, Tom Stevens. D'ailleurs, il fut ce jour-là tellement satisfait de l'accompagnement du jeune garçon qu'il décida — pour pouvoir s'accompagner lui-même — d'apprendre à son tour la guitare. Pour cinq dollars, il achète une vieille guitare espagnole et la méthode Nick Maniloff. Il travaille dur pendant plusieurs années et en 1952 il se trouve suffisamment sûr de lui pour fonder son propre groupe : le « Chuck Berry Combo », composé de Ebby Hardy, Jasper Thomas et Johnny Johnson. La formation se produit à Huff' Gardens, dans des clubs comme le « Moonlight Bar », le « Crank » ou le « Cosmopolitan ». Profitant d'une journée de relâche, Chuck part pour Chicago, et découvre, dans un des célèbre clubs de la ville, le fameux « docteur du blues », Muddy Waters. Il lui demande quelques conseils, lui confiant que son plus cher désir serait d'enregistrer avec lui. Touché, Muddy lui dit de s'adresser à un de ses amis, Phil Chess, directeur des disques Chess. Deux semaines plus tard, en mai 1955, sortait le premier disque de Chuck Berry : « Together », « Wee wee hours », « Thirty days » et « Maybellene ». Sur quatre titres, trois furent classés au Cash-box. « Maybellene » se vendit à 2.500.000 exemplaires et tint pendant trois mois la première place de tous les hit-parades d'Amérique. Cette chanson obtint d'ailleurs, à la fin de l'année, un prix spécial, délivré par le Cash-box.
Dans la course aux best-sellers, Chuck Berry est toujours bien classé. Il écrit lui-même toutes ses chansons, mais comme il n'a jamais appris la musique, il est obligé de faire appel à un copiste professionnel et ils travaillent tous les deux les mélodies que Chuck compose sur sa guitare. Malgré cela tous ses disques font des tubes. Il y a notamment : « School days », « Rolling stones », « Johnny B. Good », « Brown eyed handsome man », « Sweet little sixteen », « Nadine », « Carol », etc.
La télévision fait appel à lui. On peut le voir régulièrement dans les shows de Dick Clark et de Guy Mitchell, puis c'est le cinéma qui le sollicite. On le voit notamment apparaître dans « Rock, rock, rock » (il chante : « You can't me catch me »), puis aux côtés de Lavern Baker dans le film « Mr. rock'n roll ». Il tourne, aussi, avec le regretté Ritchie Valens « Go, Johnny, go », dans lequel il interprète trois de ses plus grands succès : « Johnny be good », « Little Queenie » et « Memphis Tennessee ». Une séquence du film « Jazz on a summer's day » (documentaire sur le festival de Newport 1958) lui est consacrée. Il part en tournée avec les plus grandes vedettes du moment : Elvis Presley, Little Richard, Gene Vincent, Eddie Cochran, Ray Charles, Bo Diddley.
Les années 1958, 1959 et 1960 voient s'affirmer sa popularité. Et puis, c'est le trou : un trou de quatre ans pendant lequel il ne fera plus aucun gala, pendant lequel il ne sortira plus aucun disque. Pendant quatre ans, on n'entend plus parler de lui, et ses fans oublient presque jusqu'à son nom. Quand, en 1964 avec « Memphis Tennessee », il fait à nouveau son apparition dans les hit-parades, c'est la surprise générale. Chuck Berry est revenu, réussissant la magnifique performance de voir classée deux fois première — à quatre ans d'intervalle — la même chanson de lui.
Sur le marché français, les disques de Chuck Berry actuellement disponibles sont, chez Barclay, un 30 cm : « Eddy Mitchell présente Chuck Berry » et un 45 t. : « Nadine ».

CHUCK BERRY 1956

ELVIS PRESLEY 1955

ELVIS PRESLEY



don't be cruel

Grand, très brun, d'énormes favoris descendant bien au-dessous des oreilles, le fils de Gladys et de Vernon Presley est né le 8 janvier 1935 à Tupelo, Mississippi. Alors qu'il est âgé de huit ans à peine, toute la famille part s'installer dans le Tennessee, car Vernon a plus de chance de trouver du travail dans une grande ville. C'est là qu'Elvis obtient son premier emploi. Dans la journée, il va en classe, et le soir il travaille comme portier au Loew Theatre de Memphis.

Mais un tel régime est trop dur pour un gosse de seize ans, et bientôt il doit abandonner les cours pour remplacer son père qui ne peut plus travailler. Il trouve une place de camionneur à la Crown Electric Company.

La chance de sa vie, Elvis la doit — indirectement — à sa mère, qu'il adorait. « Je lui dois tout, avait-il coutume de dire, car c'est la seule personne qui ait jamais cru en moi ! » C'était son anniversaire, et Elvis n'avait pas suffisamment d'argent pour lui faire un cadeau digne d'elle. Désespéré, le jeune garçon ne savait comment tourner la difficulté, lorsqu'en passant devant un studio d'enregistrement, il eut une idée qui lui sembla merveilleuse : il allait composer une chanson, en faire un disque souple et offrir celui-ci à sa mère ! Quelques jours plus tard (ceci se passait en avril 1953) le jeune garçon sortait en courant de la « Sun Record Company », son enregistrement sous le bras. Ce disque, que ses parents ont écouté des centaines de fois, a décidé de son sort.

Un an plus tard, « That's all right, mama », nouvelle version de son premier disque, sortait sur le marché. Le succès commercial en fut assez moyen, mais il suffit cependant pour décider le colonel Tom Parker à s'occuper du jeune chanteur. Il lui attribua un guitariste, Scotty Moore (aujourd'hui un des meilleurs solistes de Nashville) et un bassiste, Bill Black (plus connu à l'heure actuelle comme étant le chef du petit orchestre « The Bill Black' Combo »). Il donna à Elvis un nom de guerre (« the Hillbilly Cat ») et le trio partit pour une tournée en province. C'est là qu'il devait être remarqué quelques mois plus tard par Steve Sholes, un des responsables des disques R.C.A. Celui-ci, littéralement enthousiasmé par la voix d'Elvis, le rachetait à la « Sun Record » pour la somme (fabuleuse à l'époque) de dix-huit millions d'anciens francs. Elvis, qui avait demandé une avance pour ses premiers frais reçut, éberlué, la somme de deux millions et demi. Cinq de ses disques furent simultanément lancés sur le marché.

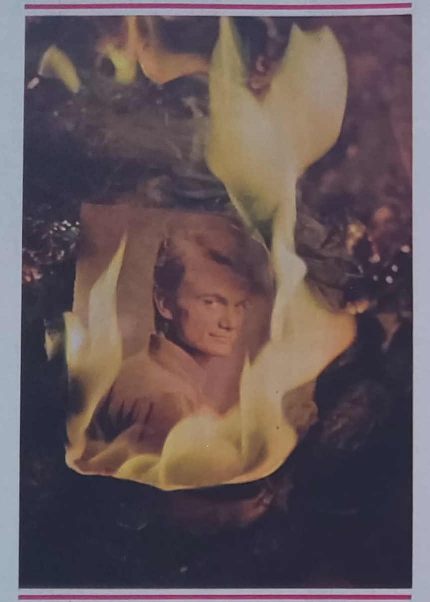
Quelques jours plus tard, le 28 janvier 1956, il participait au « Stage show » de Jackie Gleason, sa première émission de télévision. Le 29 janvier, toute l'Amérique chantait « Heartbreak hotel ». Devant un tel succès, le cinéma fait immédiatement appel à lui. Son premier film : « Love me tender », sort avant la fin de l'année 1956. Sa projection provoque des émeutes, des embouteillages monstres. On est obligé de faire installer des cordons de police devant les cinémas où passe ce film. L'Europe elle-même, la vieille Europe attachée à ses traditions, est ébranlée par le raz de marée Presley. Dans certains pays, ses disques sont interdits.

Néanmoins dans les surprises-parties du monde entier, on danse sur « Don't be cruel », « Blue Suede shoes », etc...

On donne six mois, puis un an à Elvis pour « couler ». Deux ans plus tard, ses disques sont premiers dans tous les hit-parades d'Amérique et d'Europe. D'autres chanteurs de rythme ont fait leur apparition : Little Richard avec « Tutti frutti », Chuck Berry avec « Maybellene », Gene Vincent avec « Be-bop a Lula ». Eux aussi sont blâmés, décriés, mais quelle importance ? Popularisé par Elvis, le rock and roll est devenu un phénomène mondial.

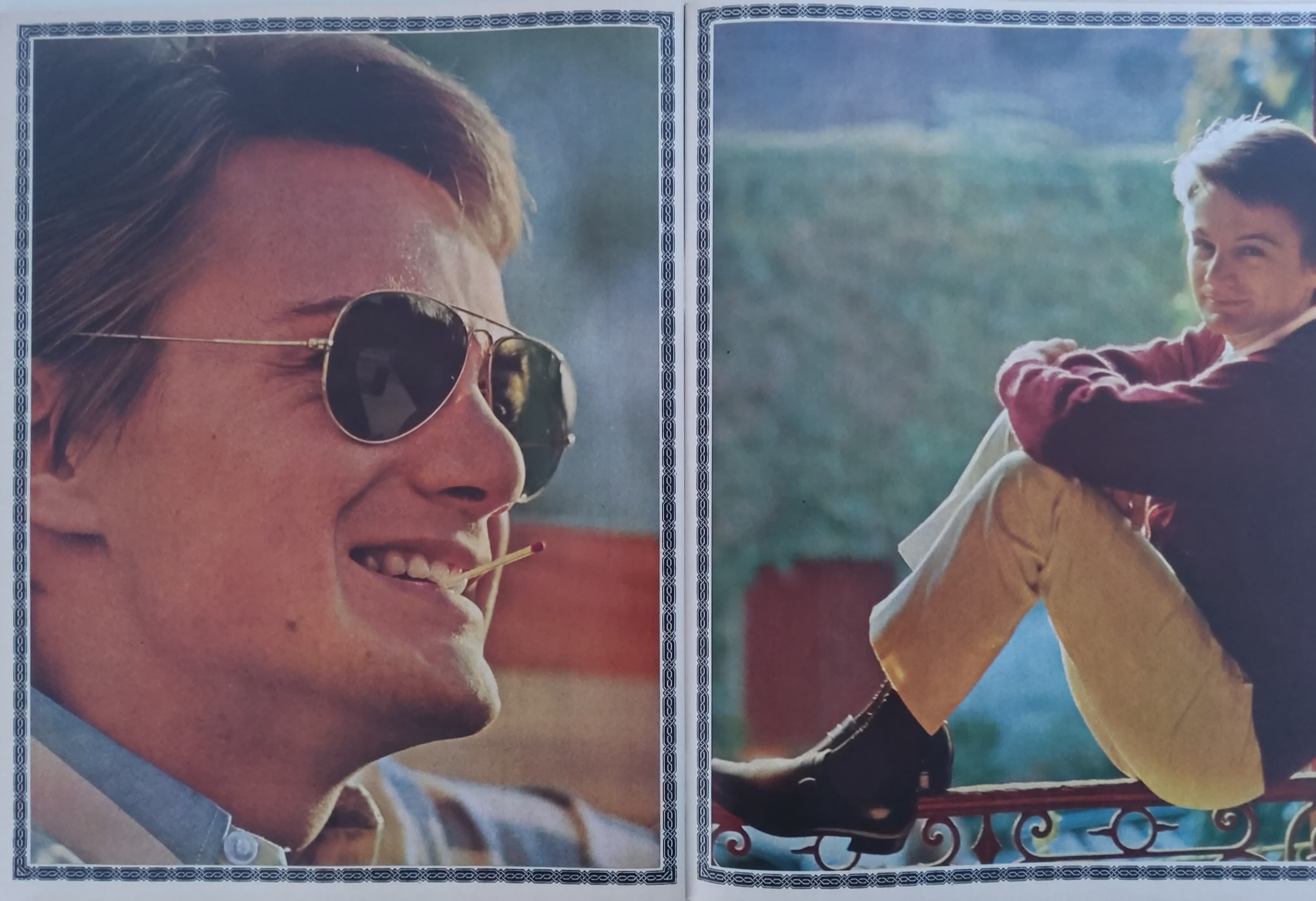
Sur le marché français les disques d'Elvis actuellement disponibles chez R.C.A. sont : dix-huit 30 cm, dont les principaux sont : « Le Retour d'Elvis », « King Creole », « Loving you », « Elvis », « Good Rockin' tonight », « I need your love tonight », et trente 45 t dont les principaux sont : « One night », « Jailhouse rock », « Don't be cruel », « Heartbreak Hotel », « I got a woman », « Money Honey », « Shake, Rattle and Roll », « Love me tender », « Noël avec Elvis ».

7 FOIS CLAUDE FRANCOIS



HABITEZ-VOUS DANS UNE PIECE UNIQUE OU BIEN DANS UN IMMENSE APPARTEMENT ? SI VOUS ETES FAN DE CLO-CLO, PEU IMPORTE : CES SEPT IMAGES A AFFICHER DE VOTRE CHANTEUR FAVORI, REALISEES PAR JEAN-MARIE PERIER, EMBELLIRONT LES MURS DE VOTRE LOGIS





— Crois-moi, Chouchou, il faut que je te fasse la tête plus petite.

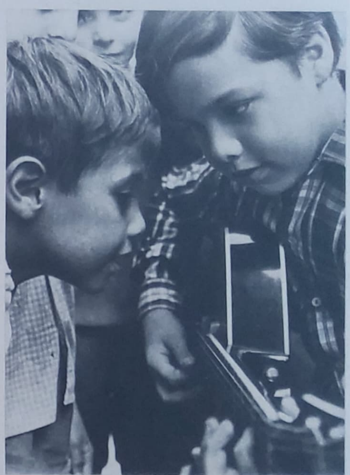
la petite chronique de

CHOUCHOU



L'orgue de Marc et la langue française

Voici le nouvel orgue électronique de Marc Hemmler. Réalisé par les ingénieurs Philips, cet engin offre un choix de sonorités et de registres incroyable : de nombreux boutons permettent d'obtenir des effets instrumentaux variés. Il y a aussi le vibrato électronique et la chambre de réverbération incorporée. Comme le mot « orgue » est masculin au singulier et féminin au pluriel, on peut dire que cet orgue est l'un des plus complètes et des mieux réussies. Mais je n'oserais pas écrire ça dans une rédaction, bien sûr.



Le cousin de Django Reinhardt

Boulou Ferré est le fils de « Matelot » Ferré, c'est-à-dire le cousin du grand guitariste de jazz Django Reinhardt. Il a douze ans et c'est déjà un virtuose. A l'âge de sept ans, il était déjà capable de chanter des tas d'airs de jazz très compliqués. Jazzman, il l'est lui-même et ses compositions ne manquent pas de swing. Boulou vient d'être engagé aux Etats-Unis dans deux shows télévisés fameux (Perry Como Show et Ed Sullivan Show), mais nous le verrons aussi sur nos écrans de TV à la fin du mois.

CHOUCHOU A RÉPONSE A TOUT

Tout le monde me dit que je ressemble à Sylvie. D'ailleurs, je suis blonde et j'ai la même coiffure qu'elle. Peux-tu me dire son poids et sa taille ?
(Annette MIRABAUD, Versailles.)

Taille : 1 m 68; poids : 50 kilos (le matin, à jeûn, bien sûr).

•

Une copine m'a dit que Brenda Lee s'était mariée. Naturellement, je n'ai pas voulu le croire. Pour finir, on a parié une poupée Chouchou. Brenda est-elle mariée, oui ou non ?
(Marie-Rose DUJARDIN, Cannes.)

Tu as perdu, mais ce n'est pas grave : tu vas aller acheter un Chouchou pour ta copine. Cette poupée est si belle (c'est-à-dire si ressemblante), que tu ne regretteras pas ta dépense. A propos de Brenda, elle a épousé Charles Shacklett, dix-neuf ans. Il est le fils d'une riche famille possédant plusieurs entreprises et marchés de denrées alimentaires aux environs de Nashville.

•

Moi, des Beatles, c'est Ringo que je trouve le plus beau, le plus séduisant. J'aimerais que tu me dises ce qu'il préfère en matière de voitures, de costumes et de plats.
(Josiane CORBIER, Roubaix.)

Il aime tout particulièrement les voitures de sport très rapides, les blazers noirs à boutons gris et la cuisine chinoise avec des sauces très épicées.

•

On dit que Sheila vendait des bonbons avant de chanter. Je sais que c'est de la vieille histoire, mais cette question me tracasse : n'a-t-elle vraiment fait aucune etude ?
(Jeanine LEFEBVRE, Juan-les-Pins.)

Après avoir obtenu son brevet élémentaire, elle a commencé à travailler avec ses parents, tout en continuant ses études. Elle faisait les marchés, de cinq heures du matin à midi; et de deux heures à cinq heures, elle suivait des cours commerciaux pour devenir aide-comptable.

•

L'autre jour, j'ai entendu à la radio une très jolie chanson (très triste aussi), « Les Boutons dorés », par Jean-Jacques Debout. Est-ce bien le même Jean-Jacques que nous connaissons ?
(Françoise LELOUCH, Brest.)

Mais oui, c'est la première chanson à succès de Jean-Jacques. Et il sait de quoi il parle, car, vers quatorze ans, il avait été placé dans une pension « pour enfants difficiles ».

•

J'étais à l'Olympia pour écouter les Rolling Stones. Je les trouve sensas, mais il y a un ennui : je ne sais pas comment les reconnaître.
(Roland VERTER, Mulhouse.)

Le plus blond et le plus chevelu, c'est Brian Jones; le plus élégant (il s'habille un peu comme moi), c'est Charlie Watt; le plus beau (pas le même genre que moi, mais bien quand même), c'est Mick Jagger; Bill Wayman a deux grandes rides qui vont du nez au menton; quant à Keith Richard, il a toujours l'air triste.

•

Certains disent que Claude François est français, d'autres qu'il est italien ou encore égyptien. Où est la vérité ?
(Gérard BERGER, Bruxelles.)

Il est né en Egypte. Son père était d'origine française (un grand-père lyonnais) et sa mère est italienne, calabraise plus exactement. Claude, lui, est français.

•

J'adore Cilla Black, j'écoute à longueur de journée « You are my world » et « Any one who has a heart ». Mais qui est-elle exactement ?
(Christiane VERMONT, Rouen.)

Elle a vingt et un ans et elle est née à Liverpool. Elle était dactylo et chantait avec des orchestres d'amateurs. Puis, elle est devenue un des « poulains » de Brian Epstein (l'imprésario des Beatles). Elle est actuellement la deuxième au Hit Parade, en Angleterre.

•

Jean-Marie et Françoise vont-ils vraiment se marier? Quelle est la date exacte de la cérémonie ?
(Claude LAVRIERE, Pau.)

Je n'en sais rien. Cela ne nous regarde ni toi, ni moi. Laissons-les tranquilles, ces petits...

Calendrier des tournées pour le mois de décembre

Galas des étoiles (Richard Anthony-France Gall). Tous les soirs, à 21 heures. 1er décembre : Limoges (Grand Théâtre); 2 : Châteauroux (Salle Jean-Racine); 3 : Périgueux (Théâtre Municipal); 4 : Toulouse (Gaumont); 5 : Rodez (Salle des Fêtes); 6 : Albi (Salle des Sports); (Richard Anthony seulement) 7 : Castres (Palace); 8 : Narbonne (Salle Municipale); 9 : Sète (Théâtre Municipal); 10 : Montpellier (Opéra); 11 : Aix-en-Provence (Cézanne); 12 (matinée, 15 heures ; soirée, 21 heures) : Toulon (Opéra) ; 13 : Alès (Grand Casino) ; 14 : Orange (Capitole) ; 15 : Valence (Palace); 16 : Chambéry (Théâtre Municipal) ; 17 : Annecy (Théâtre Municipal) ; 18 : Bourg-en-Bresse (Eden) ; 19 : Auxerre (Théâtre Municipal) ; 20 : Enghien (Le Français); 21 : Lille (Ritz) ; 22 : Beauvais (Variétés).

Claude François, Les Missiles, Michèle Torr. Tous les soirs, à 21 heures. 1er décembre : Lausanne; 2 : Genève ; 3 : Roanne ; 4 : Saint-Etienne ; 5 et 6 : Lyon ; 7 : Bourg-en-Bresse ; 8 : Dijon ; 9 : Epinal ; 10 : Strasbourg ; 11 : Nancy ; 18 : Saint-Quentin ; 19 : Amiens.

Dick Rivers. Tous les soirs, à 21 heures. 18 décembre : Mouscron (Belgique) ; du 23 au 27 : Lyon (Théâtre des Célestins, avec Jean-Jacques Debout et Célia).

DURS A CUIRE, LES HARICOTS ROUGES

Jean-François, Gilbert, Marc, Daniel, Alain, Claude, Pierre et Gérard : les Haricots rouges, orchestre de style Nouvelle-Orléans (avec washboard, banjos et tout le tremblement) très remarqué lors du Musicorama dont Dionne Warwick était la vedette. Ce sont tous des étudiants, et presque tous connaissent la musique à fond. Moi, je serais prêt à parier qu'on reparlera d'eux, parce que quelque chose me dit que nous assisterons, en 1965, à un regain de popularité pour la musique de vieux jazz... tout comme cela s'est produit en Angleterre.



Pendant la durée du service militaire de Johnny, son batteur Bobbie Clarke ne reste pas inactif : il vient de s'entourer de Ralph Danks (guitare solo); Alan Bugby (guitare basse) et Johnny Taylor (guitare d'accompagnement). Bobbie tient la batterie et chante. Il a baptisé (modestement) son orchestre le « Bobbie Clarke Noise », ce qui signifie à peu près « le bruit de Bobbie Clarke ».

★

Eddy Mitchell vient de fonder son premier fan club international. Les réunions auront lieu au Golf où il fit, on s'en souvient, ses débuts il y a quatre ans. A cette occasion, il a donné, le jour de l'ouverture, un gala spécial pour les membres du club. Le siège social du « Club international Eddy Mitchell » est 11, rue d'Artois, Paris-8e.

★

Billy Bridge, appelé sous les drapeaux depuis quelques semaines, a été affecté à Avignon dans le Génie. Pour ceux qui n'auraient pas l'esprit très vif et ne saisiraient pas l'amusante (et triple) coïncidence, rappelons que Bridge signifie « pont », qu'Avignon est célèbre par son pont, et que le rôle du Génie consiste souvent à construire... des ponts.

★

Depuis quelques semaines, Henri Leproux, animateur du Golf Drouot, reçoit dans son club un défilé de militaires en tenue qui viennent « pour enregistrer ». Henri s'est franchement amusé de cette blague que Johnny lui a faite en envoyant au Golf tous les copains qui voulaient chanter. « Allez trouver Henri au Golf, avait-il dit, il fera certainement pour vous ce qu'il a fait pour moi ! »

★

Le dernier cadeau offert à Johnny : un magnifique plat en céramique, créé par le célèbre peintre antibais Renato, que Johnny avait lui-même dédicacé avant la mise au four.

★

Vrai ou faux ? L'international Elvis Presley Fan Club annonce une nouvelle fois la venue en Europe du King pour 1965. Cette fois, cela paraît sérieux car Elvis aurait confirmé la nouvelle aux Beatles lors de leur passage aux U.S.A.

★

Des nouvelles du concours Europe n° 1 : En attendant que les 633.298 réponses (un record) soient dépouillées, voici, pour calmer votre impatience, le texte de la phrase prononcée par Maurice Biraud : « Vous écoutez Europe n° 1 tous les jours, à tout moment. » Cela devait donner, sur le bulletin-réponse : 1 - 5 - 9 - 11 - 13. Les gagnants seront avertis par lettre.

★

Sylvie est devenue une grande voyageuse : en octobre, elle s'est rendue en Belgique et en Suisse. Et après un nouveau voyage aux Etats-Unis, elle doit s'envoler pour le Maroc, avant de se rendre à Tokyo pour une émission de télévision.

★

Lors de leur passage à Paris, les Rolling Stones ont commandé en cinq exemplaires à un peintre de Saint - Germain - des - Prés un tableau les représentant en portraits, stylisés, un peu à la manière de Bernard Buffet.

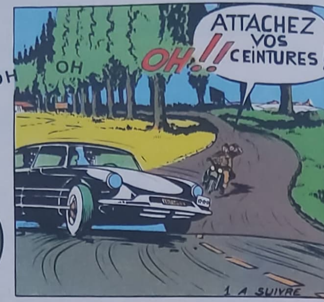
★

« Les Beatles ont maintenant acquis et de façon définitive, une popularité comparable à celle d'Elvis Presley », a déclaré leur manager, Brian Epstein. C'est peut-être la raison qui fait qu'actuellement, en Grande-Bretagne, ils se refusent à toute interview.

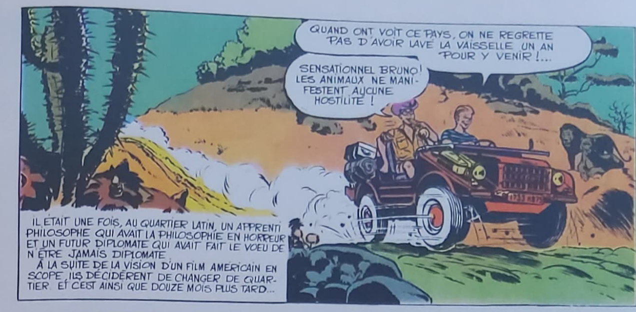
★

Il existe désormais un Rolling Stones fan club français. Pour tous renseignements, écrire avec une enveloppe timbrée à Mlle Josiane Acamas, 8 bis, rue Labie, Paris-17e.

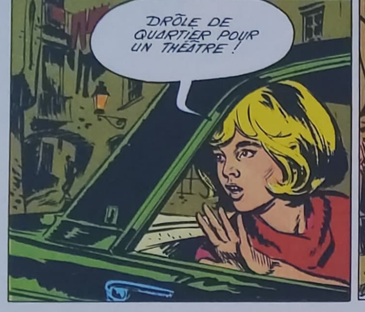




1



2





3



CHAQUE SEMAINE DANS CHOUCHOU :

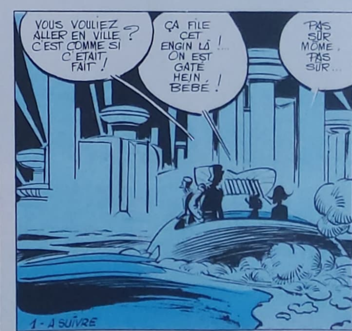
1. OUI, MON ADJUDANT ! Trois twisteurs sous les drapeaux.
2. KILIMANDJARO. Chasses et course au trésor en Afrique.
3. SYLVIE ET TINY. Les folles aventures de deux copines en tournée.
4. SAM COLT. La vie exemplaire de l'inventeur du « 6 coups ».
5. BÉBÉ CYANURE. Les blousons noirs du futur.
... Et DICK TRACY. Guerre au crime à New York. CHOUCHOU. L'enfant terrible de « Salut les Copains ». P'TIT GUS. Un détective amateur en plein cauchemar. LES COMPAGNONS DU SILENCE. La guerre secrète sous l'occupation. VIVA VIVERO. L'épopée des conquistadores. TÉNÉBRAX. Les mystères du métro parisien, etc.

APRÈS LA THÉORIE LA PRATIQUE. JE N'ALLAIS TOUT DE MÊME PAS MOISIR SUR UN CANASSON EN PEUPLIER.

4







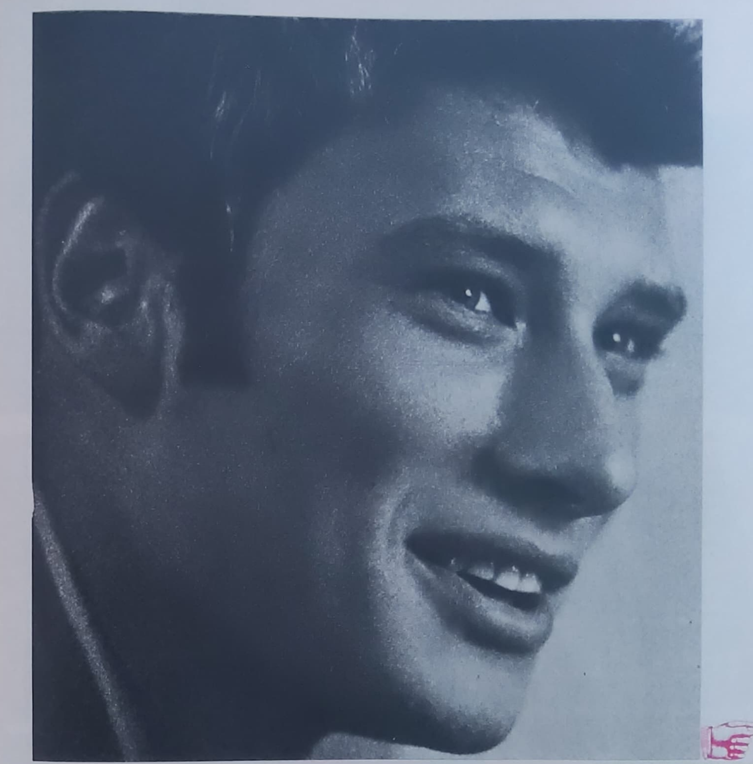
5



LA LOCOMOTIVE : OH! LE PIED

Les Parisiens ont bien de la chance. Pour eux, il existe depuis un an un immense club qui peut accueillir 1 800 jeunes : il s'appelle « La Locomotive ». Eddy était drôlement content l'autre dimanche à la Loco. Il a chanté dix-sept chansons ! Personne ne voulait le laisser partir, il n'avait plus envie de s'en aller non plus. A la fin, il se trouvait presque au milieu des spectateurs. Il a bissé plusieurs fois « Be bop a Lula ». A sa sortie de scène, on aurait cru qu'il venait d'un bain turc, la chemise et le pantalon à tordre. Nous sommes allés le voir dans sa loge avec Jean-Marie : « Chouchou, m'a-t-il dit, vois-tu je suis crevé, mais je ne m'en rends compte que maintenant, là-bas je me suis donné comme un fou sans arrière-pensées. Un public comme celui-là, je n'en avais encore rencontré qu'en Angleterre. Cette boîte est bien sympa. »

« De fait, a répliqué Jean-Marie, cela ressemble tout à fait au dancing de Cedars-Rapids où m'a emmené Chuck Berry. » J'aime bien la Locomotive ; c'est grand, joli, bien décoré, moderne, une sono du tonnerre. C'est rempli d'idées géniales : la scène qui peut recouvrir toute la piste est en carreaux de verre lumineux et colorés (54 combinaisons de couleurs possibles) ; on peut danser au même moment des rapides dans une partie de la salle et des slows dans l'autre, grâce à un double canal de sonorisation remarquablement étudié ; un lance-parfum automatique vient purifier l'air toutes les demi-heures et l'été prochain il y aura l'air conditionné. La boîte est réservée aux moins de vingt et un ans ; il y a un petit box où l'on parque les croulants qui osent s'y aventurer. Et justement depuis un an que c'est ouvert on n'a pas encore eu à déplorer la plus petite bagarre, le moindre incident.



le clan de johnny

Avant tout, il y a Sylvie, celle à qui il pense quand il chante : « Pour moi tu es la seule ». D'ailleurs, elle lui rend bien ses sentiments, et elle tient à ce qu'on sache que Johnny fait aussi partie de son clan. Et maintenant, tournez la page et entrez dans le clan du grand John.



1



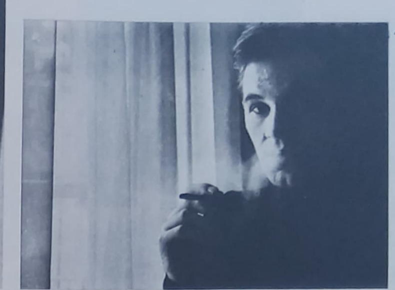
2



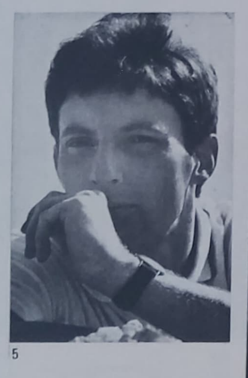
3



4



1. Christian Girard : décorateur de son état (il a « fait » notamment le Bilboquet et les deux appartements de Johnny). Il est sans doute le recordman des trajets Paris-Offenburg et Johnny apprécie ses visites.
2. Jean-Marie Périer et Raymond Mouly : respectivement premier photographe et rédacteur en chef de « Salut les Copains », membres du clan depuis janvier 1963. Bien que journalistes, ils considèrent qu'aller voir Johnny où qu'il se trouve ce n'est pas faire un reportage, mais prendre de vraies vacances.
3. Nadine : secrétaire de Johnny Stark. Quand on l'appelle au téléphone pour lui demander des nouvelles de Johnny, elle a un sens étonnant pour deviner s'il s'agit de Johnny... Hallyday ou de son patron. Johnny (le chanteur) lui fait des tours pendables, mais elle adore ça.
4. Bobbie Clarke : le batteur attitré de Johnny, qui fit ses premières armes en Angleterre avec Vince Taylor. Avec Johnny, il réalise un accord rythmique parfait.
5. Hugues : Johnny apprécie sa loyauté, sa simplicité, sa gentillesse, son talent de chanteur. Au fond, ils se ressemblent.
6. Long Chris : un vieux copain d'avant la gloire. Johnny l'appelle Cri-Cri. Ils étaient les piliers inséparables du Golf Drouot, et Johnny parle de Cri-Cri tous les jours.
7. Lee Hallyday : son cousin, un peu son grand frère. C'est lui qui l'a lancé dans le métier et qui, aujourd'hui, supervise ses enregistrements et règle ses shows.
8. Manou Roblin : parolière de la moitié des chansons qui composent le disque de Johnny rassemblant « les rocks les plus terribles » (« Rien que huit jours », « Johnny reviens », etc.). Ils se connaissent depuis « Avec une poignée de terre ».
9. Johnny Stark : son impresario, son conseiller financier, l'organisateur de ses spectacles. Comme il est très sensible à l'art de son poulain, il l'accompagne souvent en tournée, même quand il n'y est pas obligé par les exigences de son métier.
10. Jimmy : chien-loup allemand qui adore

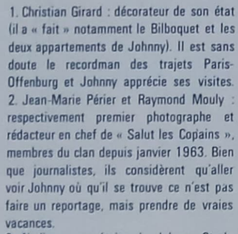


5



6

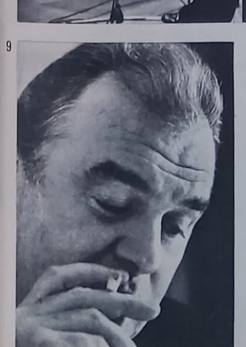
7





8

9





10

12

11



le gag et déteste que chiens ou gens tentent de le brimer. Entré dans le clan tout petit (été 1963), il a vite appris à mordre les mollets pour rire.

11. Eddie Vartan : peut-être son futur beau-frère; en tout cas un conseiller musical qu'il consulte volontiers et qui, à l'occasion, ne déteste pas jouer de la trompette dans l'orchestre de Johnny.

13



14

15

16

12. Gérard Christiné : sans aucun doute le plus ancien membre du clan; il a connu Johnny à l'âge du biberon. Il était le plus proche voisin des Hallyday et était dans tous les « coups » de la jeune bande du quartier de la Trinité.

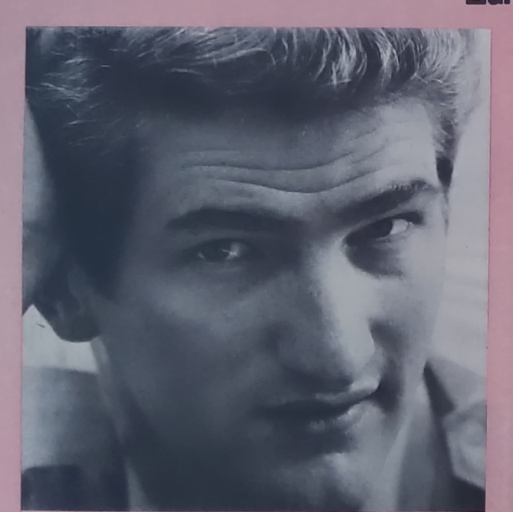
13. Mme Hélène Mar : tante de Johnny côté paternel. Mère de Desta. Elle a veillé sur les très jeunes années de Johnny, lui a appris à lire, à écrire et à compter.

14. Francis : directeur, en association avec Eddie et Johnny, des éditions musicales Labrador. « Il a beau être un peu homme d'affaires, il n'en est pas moins très marrant. »

15. Yvan Jullien : Johnny, dressant lui-même la liste de son clan, a précisé : « Il faut mettre Yvan Jullien en bonne place. Il est devenu mon chef d'orchestre exclusif, c'est lui qui fait tous mes arrangements pour le disque et pour la scène. »

16. Jean-Pierre Bloch : son secrétaire privé, son homme de confiance, son confident. Il est attaché à Johnny depuis un jour de 1962 où il avait fait un voyage à Londres, en simple fan, pour aller l'entendre.

CE QU'ON PEUT LIRE ENTRE LES LIGNES



...

D'EDDY MITCHELL

Si Eddy Mitchell n'était pas devenu un chanteur à succès, serait-il une « forte tête » ? Cette hypothèse — invérifiable — n'est en tout cas pas impossible quand on examine son écriture au tracé violent et lancé, à l'allure trépidante, aux formes audacieuses et indisciplinées.

Eddy apparait tout d'abord comme une sorte d'anarchiste. Il refuse les valeurs établies, il se révolte contre les principes, il déteste une certaine forme de bon sens qu'il interprète comme la sclérose de l'esprit. Il aime le style de vie « hors-la-loi », n'admettant ni les contraintes physiques ni les obligations sociales ou mondaines. Il ne subit pas volontiers les influences de son entourage, pas plus qu'il ne s'adapte aux situations dans lesquelles il se trouve, mais en revanche, il réagit aux situations, et souvent comme un garçon en colère. Il dispose, en effet, d'une bonne réserve d'agressivité qu'il a besoin d'extérioriser, sans qu'il y ait pour autant des motifs solides pour le faire. Ainsi, il a une façon directe et même brutale de dire à autrui ce qu'il pense, sans souci de diplomatie, cherchant plutôt à provoquer qu'à s'expliquer. Anticonformiste par vocation, il peut paraitre sans-gêne, bourru, et à la limite inhumain pour ceux qui ne le connaissent pas intimement.

En réalité, Eddy est un passionné qui vit avec intensité sur le plan affectif. C'est un être qui n'est jamais indifférent : il est pour ou contre avec son être tout entier, sans réserve et sans compromis. Ce n'est pas sa raison mais ce sont ses sentiments qui sont à l'origine de ses décisions et de ses actions, ainsi qu'un besoin d'originalité, de faire des excentricités, des « loufoqueries », de se distinguer des autres.

Tout en étant et en voulant rester « marginal », Eddy appartient quand même à un groupe. Lequel ? Celui des romantiques de l'époque actuelle, la famille des James Dean et des Jean-Paul Belmondo. Ce romantisme est caractéristique d'une adolescence nourrie par l'existentialisme, chez laquelle le but à atteindre est moins essentiel que le mouvement de réaction.

On observe également chez lui un certain goût du panache, un penchant pour le romanesque à la « mousquetaire » qui font partie de son personnage. L'imagination est une de ses fonctions dominantes. Celle-ci d'ailleurs est hypertrophiée en ce sens qu'il a tendance à vivre davantage dans l'imaginaire que dans la réalité.

La fierté est aussi un trait de caractère nettement développé en lui sous la forme de désir de puissance. Mais la puissance la plus évidente chez Eddy, c'est bien celle de sa vitalité physique qui est nettement au-dessus de la moyenne. Il a un tel tonus physique que, quelque que soit son talent, il est fait pour attirer, polariser à lui une foule par la force même de son rayonnement physique, par sa « présence ».

Si Eddy a réalisé une vie harmonieuse, c'est parce qu'il a su, malgré ses tendances anarchiques, utiliser et canaliser son énergie vitale vers une activité précise. Cela aurait pu être aussi bien la danse, le sport, un métier « remuant » que le chant.

Sa vitalité forte et explosive lui fait aimer la vitesse, le mouvement, les rythmes syncopés, les risques physiques, les performances hardies. Dans son art il reste un instinctif, capable de produire des effets spectaculaires, mais refusant d'affiner et de polir son style. Ce refus de changer de style s'explique par sa mentalité qui est assez rigide et intransigeante, par son fanatisme, son goût de l'excès et de l'exception. En refusant le conformisme, il finit par se créer une fidélité à un principe (on connait son attachement au rock tel que l'ont défini les vieux pionniers) et par vivre un peu trop isolé du monde présent et de ses contingences. Heureusement pour son avenir, Eddy n'est pas un « installé ». Il ressent une tension vers « quelque chose » qui pourra sans doute lui permettre de se transformer. Mais ce sera moins une évolution qu'une révolution.

Comment peut-on diagnostiquer (par exemple) la singulière vitalité physique dans le graphisme d'Eddy Mitchell ?

En observant le document graphique ci-dessus, on note que son écriture est grande, ses jambages sont développés, certaines lettres sont formées de larges boucles en forme de lasso, la pression de sa plume est forte, en relief, c'est-à-dire avec des pleins et des déliés contrastés, les traits sont parfois lancés et massués.

Toutes ces caractéristiques graphiques indiquent que le scripteur a un geste « sur-vital », qu'il possède un tempérament vigoureux, beaucoup d'endurance à la fatigue, un besoin d'extériorisation physique, une activité musculaire prédominante. France de PARAGAN.

Difficilement supporter la perspective
d'une mise à l'écart. Il avait absolument
besoin de retrouver la confiance de sa
natale et il n'était pas disposé
de nombreuses années.

LE DICTIONNAIRE DES COPAINS



Yé-yé. Étymologiquement, vient de l'affirmation anglaise yes (oui), transformée en yeah dans l'argot américain pour exprimer l'enthousiasme d'un auditoire pour un musicien de jazz ou de rock. En français, cette onomatopée a été reprise sous la forme *yé-yé* par les paroliers qui, adaptant les chansons américaines, ont préféré la conserver plutôt que de la traduire par « ouais-ouais ». D'autre part, en juillet 1963, le journal « Le Monde » a publié un long article très sérieux et très documenté du sociologue Edgar Morin, consacré aux teenagers, sous le titre « Le temps du yé-yé ». De cet article, qui dénotait chez son auteur une grande et humaine compréhension de la jeunesse française, les journalistes rétrogrades n'ont retenu qu'une partie du titre, et ont appliqué l'expression yé-yé à tout ce qui, chez les jeunes, leur était inaccessible par leur propre sottise. Devenu aujourd'hui terme de dérision et de mépris, yé-yé a presque pour les copains la force d'une insulte. Chouchou, pourtant, n'a pas hésité à se fiancer avec une fille portant ce nom. Et, de toute façon, tout le monde dit yeah ! yeah !... (Définition Johnny Hallyday parue dans S.L.C. n° 20.)

YONG *(Tiny)*. Chanteuse d'origine cambodgienne, née le 8 février 1944 à Pnom-Penh. Après des études scolaires au « Couvent des Oiseaux » de Dalat et au lycée de Saigon, s'installe en France en 1957 et est engagée par le célèbre restaurant parisien « la Table du Mandarin » pour chanter des airs folkloriques de son pays. Tiny est découverte peu après par Henri Salvador qui est séduit par son charme et sa voix. Prise sous contrat par Henri (disques Salvador, puis Rigolo) elle enregistre son premier disque « Tais-toi petite folle » qui est chouchou à S.L.C. et la révèle au public des teenagers français. Autres succès parus depuis cette date : « Le seul garçon sur la terre », « Mon chien et moi ».

YOU'LL NEVER WALK ALONE. Chanson américaine composée par Richard Rodgers et Oscar Hammerstein II, interprétée par Gene Vincent et « Gerry and the Pacemakers ». Adaptée en français sous le titre « Rien que toi », interprétée par Richard Anthony et Dick Rivers.

YOUR CHEATIN' HEART. Chanson américaine composée par Hank Williams et enregistrée par Hank Williams, Gene Vincent, Paul Anka, Ray Charles, etc.

YURO *(Timi)*. Chanteuse américaine d'origine italienne née le 4 août 1940 à Chicago. Son premier disque : « Hurt », publié en 1962 connut un succès immédiat. Autres succès : « I apologize », « I know », « Count everything », « Could be », « Call me », « Drown in the valley » etc. Enregistre chez Liberty, distribution Pathé-Marconi.



ZAZOU. Terme de dérision employé pour désigner les teenagers par les anti-jeunes au temps de la dernière guerre mondiale.

ZORRO. Personnage mythologique de western très prisé des jeunes et curieusement mis au premier plan de l'actualité en 1964 grâce à une chanson parodique d'Henri Salvador « Zorro est arrivé » qui fut un des best-sellers de l'été.

LE MATCH BEATLES - ROLLING STONES (suite de la page 41)

● Devant quoi préféreriez-vous vous trouver ? Une nuée de frelons ou un groupe de fans décidés à vous déshabiller ?

Paul. Sans hésiter, le groupe de fans. Et pourtant ça n'a rien d'agréable. J'en ai fait l'expérience à Liverpool et j'ai bien cru sur le moment que j'allais me faire lyncher.

Charlie. Il faudrait être un fou furieux pour choisir les frelons. Mais ils ont au moins l'excuse d'être poussés par leur instinct de défense. Pour nos fans, il s'agirait d'un fétichisme que nous réprouvons.

● Liverpool est arrosé par la Mersey, Paris par la Seine. Et New York ?

George. Nous n'avons pas une grande passion pour la géographie, mais, lors de notre premier séjour à New York, nous nous sommes baladés en vedette sur l'Hudson. Il y eut même quelques garçons qui se sont jetés à l'eau, poussés par la foule massée sur les rives.

Brian. Nous avons eu assez de mal à nous rappeler, lorsque nous étions à l'école primaire, que Nottingham est arrosée par le Trent et Worcester par la Severn. Mais sortir de nos frontières, c'est un autre problème.

Tout comme pour Brian lors de la deuxième question, c'est un événement passé et personnel qui fait marquer un point à George.

● Donnez la définition la plus exacte de la démocratie.

John. Forme de gouvernement, idéale mais difficile à réaliser, respectant les libertés individuelles (presse, pensée) et donnant au peuple le droit, par des représentants, de se gouverner.

Bill. Gouvernement dont l'objectif est de travailler au bonheur de l'humanité, sans brimade ni contrainte, et qui ne considère pas le fait de porter des cheveux longs comme un signe de dégénérescence.

Egalité pour les deux, l'un pour sa précision, l'autre pour son originalité.

● Quel est le metteur en scène qui a dirigé le tournage dans « Le Guépard » ?

George. Il ne s'agit pas d'Hitchcock car j'ai vu tous ses films. Paul, comme moi, pense qu'il s'agit d'un metteur en scène italien. Fellini ou Visconti.

Charlie. C'est Luchino Visconti, l'un de mes metteurs en scène préférés. J'ai vu la version italienne sous-titrée. C'est un chef-d'œuvre. Je suis resté à deux séances.

C'est en effet Luchino Visconti. Principaux acteurs : Burt Lancaster, Alain Delon, Claudia Cardinale. Sortie en France : juillet 1963. Les Rolling Stones marquent.

● Quels sont la date de naissance et le signe astrologique de Brigitte Bardot ?

Ringo. Je connais tout de Brigitte Bardot, qu'elle mesure 1 m 68, qu'elle est née le 28 septembre 1934, qu'elle est placée sous le signe de la Balance. Tout sauf son numéro de téléphone. Tu ne l'aurais pas ?

Mick. C'est vraiment une actrice très sexy et, en toute franchise, je me suis davantage préoccupé d'aller voir ses films que de chercher à connaître ces deux précisions. Au hasard : 17 août 1936. Signe : Lion.

Nous n'avons pas voulu donner à Ringo le renseignement qu'il désirait. Si d'aventure vous possédez ce secret, livrez-le lui. Il en sera très certainement ravi. De toute façon, nous lui décernons le doctorat ès-Brigitte Bardot. Un bon point aux Beatles.

● « One mint julep » est un grand succès instrumental de Ray Charles. Mais c'est aussi le nom d'une boisson très consommée aux Etats-Unis. De quoi se compose-t-elle ?

Ringo. Vous versez dans un verre une cuillerée de sirop de sucre, vous ajoutez trois ou quatre feuilles de menthe fraîche écrasées, 1/2 verre à madère d'eau gazeuse. Ensuite emplissez de glace et de champagne.

Mick. Aucune idée précise. Par le nom, c'est à base de menthe, mais c'est tout ce que je sais. Lorsqu'il nous arrive de consommer de l'alcool, c'est du whisky, et sec.

La science de Ringo en matière de cocktails est évidente, mais sa recette est celle du « champagne julep ». Le « One mint julep » est simplement une boisson rafraîchissante composée de sirop de sucre, de feuilles de menthe et d'eau pétillante. Personne ne marque.

● Quelles différences fondamentales voyez-vous entre un policeman anglais et un agent de police français ?

Ringo. D'abord, le képi pour les Français, la tenue aussi, et surtout le fait que les agents de police que nous avons vus à Paris portaient tous un revolver.

Charlie. L'habit ne fait pas le moine. Nous n'aimons pas beaucoup les « cops » (flics) mais il faut reconnaître que le service d'ordre en France est plus brutal qu'en Grande-Bretagne.

Et maintenant, si vous faites les totaux des points indiscutables, vous trouverez 8 à 5 en faveur des Beatles. Mais comme il y a des réponses laissées à votre appréciation personnelle, vous pouvez toujours — et c'est là le grand avantage de ce jeu — renverser le score dans l'autre sens et choisir vos vainqueurs.

JACQUES BREL (suite de la page 90)

L'Olympia, 16 heures, entrée des artistes ; aucune animation ; les loges sont vides, le bar des coulisses est fermé, des veilleuses brillent de loin en loin. Un théâtre qui dort. Soudain un éclat de trompette, précédant l'irruption de l'orchestre entier, vient troubler ce calme. « Ce soir, j'attends Madeleine », quelle voix ! Le silence l'amplifie encore, Jacques est donc arrivé. Je pousse une porte, entre dans la salle et... évite de faire grincer mon fauteuil.

« On entend les trompettes, là-bas, dans le fond ? » Jacques s'interrompt brusquement, descend, gagne les dernières travées. « Recommencez... Bon, ça va », puis retourne à sa place. Passant près de moi, il murmure : « La vie est vraiment merveilleuse », avec un sourire ironique : une de ses façons de dire bonjour. Les mains dans les poches de son gros duffle-coat, il tourne maintenant en rond sur la scène, en fixant la pointe de ses souliers. Tout d'un coup, il s'arrête sur un pied dans un demi-tour ; d'un signe des bras levés, paumes en avant, il s'adresse à l'orchestre : « Allez, on y va : « Amsterdam. » Il bondit vers le micro, se fige et chante le premier couplet, d'abord distinctement, puis se contente d'onomatopées coupées de bribes de phrases.

— Brel ! Brel ! le piano est complètement couvert. Viens voir un peu.

Contrôler le machin

Jacques redescend, va au fond de la salle, remonte sur scène. Ce manège durera tout au long de la répétition. « Quart d'heure de pause », dit quelqu'un ; les musiciens laissent leurs instruments et sortent. Brel vient s'asseoir à côté de moi. Ces dispositions syndicales nous permettront ainsi, toutes les heures et demie, de bavarder sans déranger son emploi du temps. Un des plus méthodiques que je connaisse. On rencontre rarement Jacques Brel dans les endroits à la mode ; il est pratiquement inapprochable, il ne voit que qui il veut, et seulement au moment où il le veut.

— J'ai une vie bien remplie, tu sais. Je suis pris tout le temps, mais par des choses que j'ai délibérément choisies. C'est cela la liberté. Ça m'est nécessaire aussi ; je me préserve un peu. Je suis arrivé à un maximum d'activités et, si j'en prends plus, je risque de m'effondrer. Je ne veux pas non plus me laisser enfermer dans ce métier. Je veux prendre le temps de m'intéresser à d'autres choses, de lire mes deux bouquins par semaine, d'écouter de la musique. Je tiens à rester au courant de tout ce qui sort, de tout ce qui se fait dans tous les domaines ; je regarde la presse chaque jour. Alors, pour cela, je m'organise, je contrôle un peu le machin, tu comprends ?

Beaucoup trop gentil

Ce ne peut pas être de la vanité ou du mépris hautain. Tous ceux qui connaissent bien Brel s'accordent sur sa simplicité, sa gentillesse, ses qualités de bon copain, son trop bon cœur. Il est victime d'un perpétuel chantage aux sentiments (« On va bien voir, Jacques, si vous agissez selon la morale de vos chansons »). Et, comme il en est ainsi, son imprésario et son secrétaire doivent veiller avec vigilance, sinon n'importe quel solliciteur qui réussirait à l'approcher serait sûr de ne pas repartir les mains vides. Tel ce petit chanteur rencontré dans une tournée, au début de sa carrière, qui viendra tout à l'heure nous interrompre pour lui demander d'intercéder en sa faveur auprès de Bruno Coquatrix.

— Oui, je me souviens très bien. Bon, comptez sur moi, je lui en parlerai ; il vous recevra. Et accrochez-vous, il ne faut pas lâcher. Moi, j'ai attendu douze ans. Il faut en forcer, des portes ! A la fin on oublie d'avoir honte. M..., bonne chance.

Tout cela, avec la plus grande cordialité, la chaleur qu'il manifeste pour tous ceux qui l'approchent, surtout pour les plus défavorisés. Il lui est arrivé souvent, dans un programme, d'accepter des conditions de travail désavantageuses pour arranger un débutant.

— Que veux-tu, ces gars-là, c'est une occasion unique pour eux ; ils en rêvent depuis des semaines. Ils auraient payé pour passer et je viendrais leur gâcher cela ? Je ne m'en reconnais pas le droit.

— Tu as souvent dit que tu n'admettais pas le culte de la vedette. Que tu jugeais ridicule l'admiration dont on vous entoure, vous, les artistes de music-hall et de cinéma, si on la compare à l'obscurité dans laquelle travaillent certains autres artistes ou certains savants. N'est-ce pas un peu de la fausse modestie, une forme d'orgueil, finalement ?

— On peut le considérer comme tel, si on veut. De l'extérieur, on peut tout interpréter de n'importe quelle façon. On peut dire qu'une mouche ça n'est qu'un cheval qui n'a pas eu de chance. Mais, personnellement, je te jure que non. Je pense sincèrement qu'actuellement il y a une énorme confusion des valeurs. Car, enfin, qu'est-ce que Brel, si on le compare à Einstein, Sartre ou Baudelaire ? Il faudrait rappeler aux gens la véritable échelle ; mais ça n'est pas de leur faute, c'est une question d'éducation. Vois-tu, c'est cet aspect qui me déplaît le plus dans mon métier : la vie publique à laquelle il nous oblige, la fausse notoriété qui est bâtie autour de nous. Je ne me prétends pas artiste, je veux être un bon artisan. La chanson, ça n'est quand même qu'une activité mineure.

— Tu exagères. La somme de travail qu'exige la formation d'un chanteur de talent est considérable. Il n'y a pas d'art mineur. Et surtout, tu réussis à toucher, à émouvoir de cette manière, un public bien plus large que d'autres créateurs. Cela compte aussi.

Affamé de soleil

Il allume une cigarette, tire quelques bouffées en silence. Et, couché sur son fauteuil, les jambes levées, la tête renversée, s'accorde quelques instants.

— Vois-tu, si je devais me définir moi-même, je dirais que je suis un gars qui fait ce qu'il peut, mais alors tout ce qu'il peut. Mes préoccupations majeures sont exprimées dans mes chansons : ma soif d'absolu, mon inquiétude devant la lâcheté de certains, ma hantise des renoncements, mon indignation devant les limites qui sont encore imposées aux hommes. Si je regarde ma vie, ce que j'en ai fait, je ne suis pas satisfait de tout, certainement pas ; mais je suis satisfait à cinquante pour cent. Dans le fond, ce n'est déjà pas si mal.

— Mais, si tu en avais eu la liberté absolue, qu'aurais-tu choisi de faire, alors ?

— Vivre dans une maison au Maroc : comme tous les Nordiques, j'ai terriblement faim de soleil ; écouter de la musique classique et écrire ; publier un bon roman tous les trois ans.

Un à un les musiciens sont revenus à leur pupitre. La répétition reprend, mon attente aussi ; mais c'est passionnant. On règle les éclairages, maintenant. C'est une opération importante. Un tour de chant se déroule selon un plan précis qui exige que tous les détails soient au point. Pour un rien, le miracle ne se produit plus. L'homme seul qui est là, face au public, redevient un être ordinaire au lieu du magicien qui retenait l'attention de tous. La scène se rallume, c'est fini. Jacques vient me rejoindre.

— As-tu l'impression d'avoir changé, depuis tes débuts ?

— Depuis mes débuts, pas tellement. Bien sûr, je ne suis plus l'homme que j'étais à vingt ans. Depuis, je me suis aperçu que j'étais issu d'un milieu bourgeois et que ce milieu n'était pas le seul qui existait sur terre ; qu'à côté il y avait un tas d'autres mondes dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Je me suis rendu compte que mon propre individu n'était pas le nombril de l'univers. J'ai appris aussi qu'il n'y avait pas de cadeaux à attendre de la vie, qu'il fallait se battre. Tout cela est venu plus tard. A vingt ans, je pensais tout le contraire. On ne nous l'apprend pas non plus à nous autres, les futures élites. On nous enseigne tout un tas de c... qui ne serviront jamais, mais on fait bien attention à limiter nos rêves. On nous modèle pour que nous ne sortions pas du droit chemin. Moi, j'en suis sorti, et je ne le regrette pas, j'y pense tout le temps, je m'en félicite chaque jour. Je suis fou de joie de m'être évadé.

— Tu aimes tellement ton métier ?

— J'y consacre toutes mes forces. C'est plus qu'un métier, c'est une façon de vivre, une aventure formidable. Quelque chose qui me permet, entouré de gens que j'aime, de me réaliser pleinement. Mon seul regret, c'est que cette vie aventureuse bouffe énormément de temps. Pas moyen de cultiver une amitié, de rencontrer des gens intéressants. Lorsque je m'arrête quelques jours, c'est pour dormir vingt-quatre heures d'affilée et essayer de prendre mes repas à des heures normales, parce qu'en temps ordinaire, c'est plutôt le régime « lance-pierres ».

Il a dit cela avec un sourire gouailleur de titi bruxellois. Car il y a deux Brel : celui du « plat pays » et celui des « bonbons », l'homme qui vit pour des idées généreuses et celui qui blague sans cesse, dont les sorties abruptes vous laissent pantois tant elles ont de verdeur et d'humour. Mais, au fond, n'est-ce pas le même garçon, pudeur et truculence mêlées, l'une masquant l'autre ?

Jean-Marc PASCAL.

FRANK ALAMO

(Suite de la page 47.)

Quelles sont tes lectures préférées ?
Je lis tout ce qui me tombe sous la main. Mais ce que je préfère, je crois que c'est encore la lecture du gros Larousse.

Lorsque tu allais en classe, quelle était ta matière préférée ?
Les sciences nat. et les mathématiques.

Est-ce qu'il t'est déjà arrivé de disputer des compétitions sportives ?
Oh, oui alors, très souvent. J'ai disputé des championnats d'athlétisme, un championnat de France de hockey sur glace (que j'ai d'ailleurs gagné) et un championnat de France de tir au pigeon, que j'ai gagné aussi.

Quelles sont tes distractions favorites ?
En dehors de la photo, dont je t'ai parlé tout à l'heure, il y a les films policiers et les voitures de sport.

Sais-tu jouer d'un instrument ?
Je joue de la guitare et de l'orgue.

As-tu appris la musique ?
Jamais. Mes parents avaient essayé de me faire apprendre le piano, mais ils ont dû bien vite y renoncer.

Laquelle de tes chansons actuelles te plaît le plus ?
« Oui j'ai peur », paroles de Monty. Jocelyne la chante aussi, d'ailleurs.

Te souviens-tu de tes sentiments lors de ta première apparition en public ?
Et comment ! Cela se passait à Reims il y a un an, presque jour pour jour. J'ai eu une trouille intense, certainement la plus grosse peur de ma vie.

Aimes-tu les fleurs ?
Bien sûr, mes fleurs préférées sont les roses et les marguerites.

Quel est ton principal défaut, ta principale qualité ?
Mon principal défaut est d'être trop faible. Ma principale qualité est, je crois, la droiture.

Est-ce qu'il t'est déjà arrivé de te battre pour une fille ?
Oui, pour en défendre une.

Lorsque tu étais plus jeune, quelle était la punition que tu redoutais le plus ?
Ce que je redoutais le plus, c'est que mon père me dise : « Ce week-end, tu viendras avec nous à la campagne ! » Aujourd'hui hélas, j'aimerais bien avoir le temps d'y aller.

Pour sauver ta vie, serais-tu capable de tuer quelqu'un qui te menace ?
S'il n'y avait pas d'autre solution, si c'était « lui ou moi », je crois que je le ferais. Mais j'espère que cela n'arrivera jamais.

Quel est ton animal préféré ?
Le chien.

Y a-t-il, à l'heure actuelle, un chanteur que tu ne puisses supporter ?
Oui, mais je ne dirai pas son nom car je ne veux blesser personne. D'ailleurs, comme c'est aussi un chanteur de rock — si l'on peut dire ! — on pourrait croire que je suis jaloux. N'insiste pas, je n'en dirai pas plus à ce sujet !

Quel est ton mot favori ?
Craignos ! Ça signifie : non favorisé par la nature. Exemple : cette fille est drôlement craignos (cette fille est drôlement moche).

Sais-tu danser la valse et le tango ?
Oui, très bien l'une et l'autre.

Si un jour tu devais dîner seul chez toi, quels plats serais-tu capable de cuisiner toi-même ?
Beaucoup de choses : un ragoût de mouton, une épaule d'agneau braisée, une entrecôte à la crème, bref tout ce que j'aime bien.

Demanderais-tu encore des autographes, et à qui ?
A des grands chanteurs, comme Elvis ou Ray Charles, par exemple.

Quel est le film qui t'a le plus impressionné ?
Fort Alamo. D'ailleurs, c'est de là que j'ai tiré mon nom.

As-tu déjà pensé à faire carrière dans le cinéma ?
Non ; j'y ai pensé comme à une expérience drôle. Mais pour l'instant, j'ai assez de mal à apprendre mon métier de chanteur.

Est-ce qu'il t'est déjà arrivé de déclarer, à propos d'un métier : « Je ne l'exercerais pas, même pour plusieurs millions ! » ?
Oui, pour le métier de mineur. Non pas que j'aie quelque chose contre les mineurs, mais je fais de la claustrophobie, alors...

Y a-t-il, dans la vie, un genre bien défini de gens que tu détestes ?
Les faux jetons, les parasites et les pique-assiettes.

As-tu un fétiche ou un objet auquel tu tiennes particulièrement ?
Mon fusil, un Merken superposé calibre 16, qui m'a été offert par mon père.

As-tu déjà appris à travailler ton jeu de scène, ou bien te laisses-tu guider par ta fantaisie du moment ?
Non, je n'ai jamais appris de jeux de scène, et je le regrette. C'est une des rares parties de mon métier que j'aie un peu négligée, mais j'ai l'intention de réparer très bientôt cette lacune.

Le comportement de ta famille a-t-il changé à ton égard depuis que tu chantes ?
Oui, beaucoup, car ils n'apprécient pas du tout mon métier. D'ailleurs, j'aime mieux ne pas en parler, car c'est encore un des rares sujets à propos desquels je pourrais me disputer avec mes parents.

Si tu devenais un très grand personnage et que tu aies à choisir, pour une tournée, la vedette américaine, sur qui fixerais-tu ton choix ?
Il me paraît prétentieux de désigner quelqu'un pour une américaine. Mais si j'avais une co-vedette à choisir, je crois bien que je demanderais à Sylvie Vartan si elle voudrait bien.



LA LUNE ALLER-RETOUR

(Suite de la p. 70.) diverses radiations solaires et cosmiques ; contrôler l'existence de séismes possibles ; effectuer une étude géologique enfin, installer un observatoire planétaire.

Ce sera tout pour la première expédition.

Les premières secondes, les astronautes, émus, se contenteront vraisemblablement de contempler, bouche bée, le paysage insolite de notre satellite. Devant eux se dresseront des montagnes gigantesques. La Lune compte, en effet, quelques pics magnifiques, face auxquels notre Himalaya est la seule pièce valable. Ces pics montent couramment à 10.000 mètres. Il y a aussi les cratères qui posent un grave problème d'orientation aux cosmonautes. Il y en a plus de 30.000 sur la seule face visible. Ils reconnaîtront facilement les plus connus : Platon, Copernic, Kepler ; ils mesurent de 80 à 100 kilomètres de diamètre. Les astronautes nous donneront peut-être le verdict final quant à l'origine de ces cratères qui font ressembler le sol lunaire à un costume dévoré par les mites.

Trous occasionnés par des météores, bulles solidifiées, lorsque la masse lunaire s'est refroidie, vestiges d'une vie volcanique antérieure. Qui sait ?

Si la désolation totale ne leur a pas entièrement enlevé toute envie de rire, la Lune réserve quelques surprises amusantes à nos astronautes. Ils pourront notamment se mouvoir comme des puces et bondir dix fois plus haut que leur propre taille ! Ils apprennent d'ailleurs, au Houston Manned Spacecraft Center, à retomber sur les pieds. Se casser une jambe sur la Lune, ce serait idiot, non ? La clé de ce mystère : le poids du corps y est le tiers de ce qu'il est sur la Terre. Les astronautes portent d'ailleurs des bottes aux semelles de plomb rétablissant leur poids original terrestre.

Ce qui sera le plus passionnant sur la Lune ? Les astronautes le découvriront rapidement : observer la Terre.

— Ce sera le plus grand spectacle du monde, assure le docteur Wernher von Braun, cette Terre suspendue dans le vide. Un immense cercle lumineux et coloré quatre fois plus grand que la Lune pour nous, et dont on pourra suivre à l'œil nu le mouvement rotatif.

De la Lune, Grissom et Stafford apercevront clairement le découpage des continents et des océans et la blancheur éclatante des calottes polaires. Au télescope, ils découvriront Tokyo, Hong-kong, Moscou, Berlin, suivant la face exposée par la Terre.

Mission terminée, nos deux astronautes ont repris leur poste de pilotage dans la partie supérieure du L.E.M.

La partie inférieure sera utilisée comme tour de lancement.

Grissom entame le compte à rebours :
— 25... 24... 23... 22...

Le moment le plus critique de toute l'expédition approche. Sûr de lui, Stafford tient les commandes.

— 6... 5... 4... 3... 2... 1... zéro.

Cette fois, c'est un départ sans heurts. L.E.M. décolle comme une plume. Sur la Lune, pas de frictions atmosphériques à craindre. Le contact radio-radar maintenu avec White, sur orbite à bord de la capsule « Apollo », permet un rapprochement rapide...

Les astronautes ont acquis une expérience solide du rendez-vous, et l'accrochage des deux éléments se fait avec dextérité. Les deux intrépides explorateurs passent dans la capsule où ils sont chaudement accueillis par White qui commence à trouver le temps long... Tous les romans policiers qu'il a emmenés sont d'ailleurs lus ! Un bouton enfoncé les débarrasse une fois pour toutes de la section L.E.M.

Dans un proche avenir, d'autres astronautes, à bord de capsules géantes, le récupéreront. L.E.M., ramené sur Terre, deviendra une pièce de musée exceptionnelle. Il ne reste plus qu'à effectuer le retour à la Terre, manœuvre critique, mais que les trois hommes connaissent à fond, pour une rentrée triomphale...

Tout cela est très joli ! Mais... les contribuables sont méfiants quand il s'agit de « jeter par la fenêtre », même en direction de la Lune, des milliards de dollars. Surtout les contribuables américains.

Une fusée « Saturn » coûte ce qu'elle coûte, et le programme entier dévorera (c'est le cas de le dire) des montagnes de dollars. A quoi cela sert-il ? Le Belge Karel Bossart, père de la fusée « Atlas », qui mit les astronautes du projet « Mercury » sur orbite, a bien défini le problème :

— Le but pratique de ces énormes dépenses est triple : s'assurer contre un vieillissement scientifique et technologique en cette époque de progrès retentissants ; s'assurer contre les risques d'une surprise militaire dans l'espace ; adapter l'homme à sa nouvelle frontière.

Le programme entier coûtera de 100 à 200 milliards de francs, a officiellement annoncé M. James-E. Webb, directeur du programme spatial américain et administrateur du N.A.S.A. **Wim DANNAU.**

(Photos : Nasa, U.S. Air Force et Wim Dannau).

(Suite de la page 72.)

Aux plats les plus recherchés, il préfère de beaucoup tout ce qui peut se manger entre deux tranches de pain.

Il cherche à vendre son break Chevrolet et il espère qu'un lecteur de S.L.C. sera intéressé.

Il n'aime ni les gens hypocrites ni les gens influençables.

Il est sujet à de fréquentes extinctions de voix, surtout lorsque la température change brusquement.

Il adore les publics chauds qui hurlent et tapent des mains car ça l'aide à bien chanter.

Il ne s'est encore jamais servi d'un rasoir électrique.

Il devrait se faire opérer des amygdales, mais son docteur lui a dit qu'il risquait d'y perdre la voix.

Il reste parfois plusieurs heures à lire dans sa baignoire.

Il se ronge les ongles depuis sa tendre enfance.

Quand il voit quelque chose dans une vitrine, il l'achète sur-le-champ et parfois il le regrette ensuite.

Il fume des Marlboro et déteste les cigarettes sans filtre.

Il compte parmi ses amis un compositeur : Jacques Arel; un parolier : Yves Stephane; et une parolière : Mya Simille.

S'il lui arrive de tomber malade, il se refuse à aller voir un médecin car il croit à la seule force de la nature.

Il possède actuellement (coïncidence ?) cent une chemises.

Quand il était jeune, il allait très souvent au poste de police à cause de ses mauvaises fréquentations.

Il va vendre son Alfa Romeo pour acheter une grosse Mercedes 300 SE.

Il aime bien travailler ses arrangements en compagnie de Paul Piot qu'il considère comme le meilleur arrangeur français.

Il adore téléphoner.

Il mange très salé.

Il hait les gens qui profitent d'un uniforme quelconque pour se faire respecter et brimer les autres.

Si on lui disait qu'il a un cancer et qu'il doit cesser de boire et de fumer, il préférerait mourir plus vite mais continuer à faire ce qui lui plait.

Chaque fois que son directeur artistique vient le voir à un gala, il lui arrive une « tuile », c'en est devenu un gag.

Pour lui, le meilleur baromètre de la chanson en France, c'est incontestablement « S.L.C. », magazine et émission.

Quand il était gosse, il tombait souvent et toujours sur la tête : il en a même gardé un petit trou.

Il adore les fleurs, les roses surtout.

Il considère sincèrement Johnny comme un de ses meilleurs copains, peut-être parce qu'ils ont débuté ensemble.

Il n'aime pas reconnaître qu'il a tort et, pourtant, il finit toujours par suivre les conseils qu'on lui donne.

Il n'entre jamais seul dans un grand magasin car il a toujours l'impression que les gens le dévisagent.

Il n'a jamais pris le métro.

Depuis qu'il a quitté les Chats, il a toujours eu des musiciens anglais, et il pense continuer comme ça.

Tous les soirs où il est à Paris, il se rend au Drugstore pour y acheter les derniers livres et les magazines.

Il dort toujours tout nu, été comme hiver.

Il déteste les sports en général et, en particulier, à la télévision.

Il a envoyé un télégramme à Kiki Caron, pour les jeux Olympiques, car il l'aime beaucoup.

Il adore les romans d'angoisse.

Il répète toujours en anglais.

Il possède, dans sa discothèque, tous les premiers enregistrements de rock and roll.

Dix minutes avant de monter sur scène, il se « tape » toujours un grand verre de bordeaux.

Il adore le soleil.

Il a déjà enregistré en anglais, en espagnol et en italien.

Son appartement possède une terrasse d'où il domine Paris.

Sa première voiture était une Buick achetée avec les Chats : elle a explosé au bout de 7 000 kilomètres !

Il est passionné de ski nautique.

Il a fait venir du Japon un appareil photographique ultra-perfectionné et, depuis qu'il s'en sert, il rate systématiquement ses photos car il oublie toujours un réglage.

Il mange très rarement à midi... car il se lève.

Son club groupe, à Haïti, une centaine de membres, et il a été le premier étonné en l'apprenant.

Il ne pratique pas les sports d'hiver car il n'aime ni la neige ni les snobs...

Il croit en la réincarnation.

Quand il était en pension, il a fait deux mois d'école buissonnière pour aller, avec des copains, voir les premiers films d'Elvis, et les curés ne se sont jamais aperçus de son absence.

Il faisait partie, dans sa jeunesse, d'une bande du vieux Nice. Comme il était le plus petit, c'est lui qui allait provoquer la bande adverse et ses copains venaient le venger immédiatement.

Il ne nage que dans l'eau de mer.

En classe, sa hantise était les maths. En revanche, il était toujours parmi les trois premiers en français et en anglais.

Il a horreur de la politique.

Au cinéma, ses films préférés sont ceux de James Bond.

Il n'a jamais été aussi triste que lorsque son chien Boudou a été écrasé par une voiture.

Bien qu'il soit niçois, c'est seulement l'été dernier qu'il s'est initié aux joies de la chasse sous-marine.

Il a fait sa première émission de radio à quatorze ans.

Il ne veut plus porter de chapeaux car ça lui rappelle de très mauvais souvenirs de sa vie privée.

Il est un excellent tireur aussi bien au pistolet qu'à la carabine.

Il adore regarder les émissions télévisées du jeudi.

La dernière fois qu'il est allé en Italie, il a entendu un douanier dire à Danyel Gérard (qui l'accompagnait) : « Vous, je vous connais, vous êtes Fernand Raynaud !... »

Il a horreur du football : il trouve ça parfaitement grotesque.

Au cinéma, ses metteurs en scène préférés sont Elia Kazan, Alfred Hitchcock et Robert Hossein.

Il ne quitte jamais ses bijoux (chevalière et gourmette), même pour se laver.

Son cauchemar le plus fréquent : il rêve qu'il tombe dans un trou.

Il aimerait avoir un petit garçon qui lui ressemble : il l'appellerait Dick.

Il adore les truffes.

S'il gagnait une immense fortune, il l'investirait dans la création d'une maison de production.

Il parle couramment le patois niçois.

Quand il était plus jeune, les filles l'appelaient « peau de pêche » parce qu'il n'avait pas de barbe.

Il préfère que les filles portent des robes plutôt que des pantalons.

Il ne joue plus au poker, car il perdait toujours.

Il pense que le service militaire est une véritable calamité.

Il porte toujours des souliers vernis.

Il n'a jamais revu ses copains d'enfance qui semblent l'éviter.

Il aimerait posséder une maison en plexiglas avec piscine et jardins intérieurs, comme en Amérique.

Il lui est arrivé de pousser des vieilles dames dans les escaliers (vers le haut) pour faire un gag.

Il adore se promener dans la rue avec plein de jolies filles.

Quand il est arrivé à Paris avec les Chats, ils avaient tout juste de quoi acheter un œuf et c'était le jour de Pâques.

Il adore se faire cuire des côtes de porc sur barbecue.

La ville qu'il préfère, après Nice : Londres.

Il a parcouru cet été plus de 10 000 km.

L'HOTE

(suite de la page 75) rien. Mais Daru y était né. Partout ailleurs, il se sentait exilé.

Il sortit et avança sur le terre-plein devant l'école. Les deux hommes étaient maintenant à mi-pente. Il reconnut dans le cavalier, Balducci, le vieux gendarme qu'il connaissait depuis longtemps. Balducci tenait au bout d'une corde un Arabe qui avançait derrière lui, les mains liées, le front baissé. Le gendarme fit un geste de salutation auquel Daru ne répondit pas, tout entier occupé à regarder l'Arabe vêtu d'une djellabah autrefois bleue, les pieds dans des sandales, mais couverts de chaussettes en grosse laine grège, la tête coiffée d'un chèche étroit et court. Ils approchaient. Balducci maintenait sa bête au pas pour ne pas blesser l'Arabe et le groupe avançait lentement.

A portée de voix, Balducci cria : « Une heure pour faire les trois kilomètres d'El Ameur ici ! » Daru ne répondit pas. Court et carré dans son chandail épais, il les regardait monter. Pas une seule fois, l'Arabe n'avait levé la tête. « Salut, dit Daru, quand ils débouchèrent sur le terre-plein. Entrez vous réchauffer. » Balducci descendit péniblement de sa bête, sans lâcher la corde. Il sourit à l'instituteur sous ses moustaches hérissées. Ses petits yeux sombres, très enfoncés sous le front basané, et la bouche entourée de rides, lui donnaient un air attentif et appliqué. Daru prit la bride, conduisit la bête vers l'appentis, et revint vers les deux hommes qui l'attendaient maintenant dans l'école. Il les fit pénétrer dans sa chambre. « Je vais chauffer la salle de classe, dit-il. Nous y serons plus à l'aise. » Quand il entra de nouveau dans la chambre, Balducci était sur le divan. Il avait dénoué la corde qui le liait à l'Arabe et celui-ci s'était accroupi près du poêle. Les mains toujours liées, le chèche maintenant poussé en arrière, il regardait vers la fenêtre. Daru ne vit d'abord que ses énormes lèvres, pleines, lisses, presque négroïdes ; le nez cependant était droit, les yeux sombres, pleins de fièvre. Le chèche découvrait un front buté et, sous la peau recuite mais un peu décolorée par le froid, tout le visage avait un air à la fois inquiet et rebelle qui frappa Daru quand l'Arabe, tournant son visage vers lui, le regarda droit dans les yeux. « Passez à côté, dit l'instituteur, je vais vous faire du thé à la menthe.

— Merci, dit Balducci. Quelle corvée ! Vivement la retraite. » Et s'adressant en arabe à son prisonnier : « Viens, toi. » L'Arabe se leva et, lentement, tenant ses poignets joints devant lui, passa dans l'école.

Avec le thé, Daru apporta une chaise. Mais Balducci trônait déjà sur la première table d'élève et l'Arabe s'était accroupi contre l'estrade du maître, face au poêle qui se trouvait entre le bureau et la fenêtre. Quand il tendit le verre de thé au prisonnier, Daru hésita devant ses mains liées. « On peut le délier, peut-être. — Sûr, dit Balducci. C'était pour le voyage. » Il fit mine de se lever. Mais Daru, posant le verre sur le sol, s'était agenouillé près de l'Arabe. Celui-ci, sans rien dire, le regardait faire de ses yeux fiévreux. Les mains libres, il frotta l'un contre l'autre ses poignets gonflés, prit le verre de thé et aspira le liquide brûlant, à petites gorgées rapides.

« Bon, dit Daru. Et comme ça, où allez-vous ? »

Balducci retira sa moustache du thé : « Ici, fils. »

— Drôles d'élèves ! Vous couchez ici ?

— Non. Je vais retourner à El Ameur. Et toi, tu livreras le camarade à Tinguit. On l'attend à la commune mixte. »

Balducci regardait Daru avec un petit sourire d'amitié.

— Qu'est-ce que tu racontes, dit l'instituteur. Tu te fous de moi ?

— Non, fils. Ce sont les ordres.

— Les ordres ? Je ne suis pas... »

Daru hésita ; il ne voulait pas peiner le vieux Corse. « Enfin, ce n'est pas mon métier.

— Eh ! Qu'est-ce que ça veut dire ? A la guerre, on fait tous les métiers.

— Alors, j'attendrai la déclaration de guerre ! »

Balducci approuva de la tête.

« Bon. Mais les ordres sont là et ils te concernent aussi. Ça bouge, paraît-il. On parle de révolte prochaine. Nous sommes mobilisés, dans un sens. »

Daru gardait son air buté.

« Ecoute, fils, dit Balducci. Je t'aime bien, il faut comprendre. Nous sommes une douzaine à El Ameur pour patrouiller dans le territoire d'un petit département et je dois rentrer. On m'a dit de te confier ce zèbre et de rentrer sans tarder. On ne pouvait pas le garder là-bas. Son village s'agitait, ils voulaient le reprendre. Tu dois le mener à Tinguit dans la journée de demain. Ce n'est pas une vingtaine de kilomètres qui font peur à un costaud comme toi. Après, ce sera fini. Tu retrouveras tes élèves et la bonne vie. »

Derrière le mur, on entendit le cheval s'ébrouer et frapper du sabot. Daru regardait par la fenêtre. Le temps se levait décidément, la lumière s'élargissait sur le plateau neigeux. Quand toute la neige serait fondue, le soleil régnerait de nouveau et brûlerait une fois de plus les champs de pierre. Pendant des jours, encore, le ciel inaltérable déverserait sa lumière sèche sur l'étendue solitaire où rien ne rappelait l'homme.

« Enfin, dit-il en se retournant vers Balducci, qu'est-ce qu'il a fait ? » Et il demanda, avant que le gendarme ait ouvert la bouche : « Il parle français ?

— Non, pas un mot. On le recherchait depuis un mois, mais ils le cachaient. Il a tué son cousin.

— Il est contre nous ?

— Je ne crois pas. Mais on ne peut jamais savoir.

— Pourquoi a-t-il tué ?

— Des affaires de famille, je crois. L'un devait du grain à l'autre, paraît-il. Ça n'est pas clair. Enfin, bref, il a tué le cousin d'un coup de serpe. Tu sais, comme au mouton, zic !... »

Balducci fit le geste de passer une lame sur sa gorge et l'Arabe, son attention attirée, le regardait avec une sorte d'inquiétude. Une colère subite vint à Daru contre cet homme, contre tous les hommes et leur sale méchanceté, leurs haines inlassables, leur folie du sang.

Mais la bouilloire chantait sur le poêle. Il resservit du thé à Balducci, hésita, puis servit à nouveau l'Arabe qui, une seconde fois, but avec avidité. Ses bras soulevés entrebâillaient maintenant la djellabah et l'instituteur aperçut sa poitrine maigre et musclée.

« Merci, petit, dit Balducci. Et maintenant, je file. »

Il se leva et se dirigea vers l'Arabe, en tirant une cordelette de sa poche.

« Qu'est-ce que tu fais ? » demanda sèchement Daru.

Balducci, interdit, lui montra la corde.

« Ce n'est pas la peine. »

Le vieux gendarme hésita :

« Comme tu voudras. Naturellement, tu es armé ?

— J'ai mon fusil de chasse.

— Où ?

— Dans la malle.

— Tu devrais l'avoir près de ton lit.

— Pourquoi ? Je n'ai rien à craindre.

— Tu es sonné, fils. S'ils se soulèvent, personne n'est à l'abri, nous sommes tous dans le même sac.

— Je me défendrai. J'ai le temps de les voir arriver. »

Balducci se mit à rire, puis la moustache vint soudain recouvrir les dents encore blanches.

« Tu as le temps ? Bon. C'est ce que je disais. Tu as toujours été un peu fêlé. C'est pour ça que je t'aime bien, mon fils était comme ça. »

Il tirait en même temps son revolver et le posait sur le bureau.

« Garde-le, je n'ai pas besoin de deux armes d'ici El Ameur. »

Le revolver brillait sur la peinture noire de la table. Quand le gendarme se retourna vers lui, l'instituteur sentit son odeur de cuir et de cheval.

« Ecoute, Balducci, dit Daru soudainement, tout ça me dégoûte, et ton gars le premier. Mais je ne le livrerai pas. Me battre, oui, s'il le faut. Mais pas ça. »

Le vieux gendarme se tenait devant lui et le regardait avec sévérité.

« Tu fais des bêtises, dit-il lentement. Moi non plus, je n'aime pas ça. Mettre une corde à un homme, malgré les années, on ne s'y habitue pas et même, oui, on a honte. Mais on ne peut pas les laisser faire.

— Je ne le livrerai pas, répéta Daru.

— C'est un ordre, fils. Je te le répète.

— C'est ça. Répète-leur ce que je t'ai dit : je ne le livrerai pas. »

Balducci faisait un visible effort de réflexion. Il regardait l'Arabe et Daru. Il se décida enfin.

« Non. Je ne leur dirai rien. Si tu veux nous lâcher, à ton aise, je ne te dénoncerai pas. J'ai l'ordre de livrer le prisonnier : je le fais. Tu vas maintenant me signer un papier.

— C'est inutile. Je ne nierai pas que tu me l'as laissé.

— Ne sois pas méchant avec moi. Je sais que tu diras la vérité. Tu es d'ici, tu es un homme. Mais tu dois signer, c'est la règle. »

Daru ouvrit son tiroir, tira une petite bouteille carrée d'encre violette, le porte-plume de bois rouge avec la plume sergent-major qui lui servait à tracer les modèles d'écriture et il signa. Le gendarme plia soigneusement le papier et le mit dans son portefeuille. Puis il se dirigea vers la porte.

« Je vais t'accompagner, dit Daru.

— Non, dit Balducci. Ce n'est pas la peine d'être poli. Tu m'as fait un affront. »

Il regarda l'Arabe, immobile, à la même place, renifla d'un air chagrin et se détourna vers la porte : « Adieu, fils », dit-il. La porte battit derrière lui. Balducci surgit devant la fenêtre puis disparut. Ses pas étaient étouffés par la neige. Le cheval s'agita derrière la cloison, des poules s'effarèrent. Un moment après, Balducci repassa devant la fenêtre tirant le cheval par la bride. Il avançait vers le raidillon sans se retourner, disparut le premier et le cheval le suivit. On entendit une grosse pierre rouler mollement. Daru revint vers le prisonnier qui n'avait pas bougé, mais ne le quittait pas des yeux. « Attends », dit l'instituteur en arabe, et il se dirigea vers la chambre. Au moment de passer le seuil, il se ravisa, alla au bureau, prit le revolver et le fourra dans sa poche. Puis, sans se retourner, il entra dans sa chambre.

Longtemps, il resta étendu sur son divan à regarder le ciel se fermer peu à peu, à écouter le silence. C'était ce silence qui lui avait paru pénible les premiers jours de son arrivée, après la guerre. Il avait demandé un poste dans la petite ville au pied des contreforts qui séparent du désert les hauts plateaux. Là, des murailles rocheuses, vertes et noires au nord, roses ou mauves au sud, marquaient la frontière de l'éternel été. On l'avait nommé à un poste plus au nord, sur le plateau même. Au début, la solitude et le silence lui avaient été durs sur ces terres ingrates, habitées seulement par des pierres. Parfois, des sillons faisaient croire à des cultures, mais ils avaient été creusés pour mettre au jour une certaine pierre, propice à la construction. On ne labourait ici que pour récolter des cailloux. D'autres fois, on grattait quelques copeaux de terre, accumulée dans des creux, dont on engraisserait les maigres jardins des villages. C'était ainsi, le caillou seul couvrait les trois quarts de ce pays. Les villes y naissaient, brillaient, puis disparaissaient ; les hommes y passaient, s'aimaient ou se mordaient à la gorge, puis mouraient. Dans ce désert, personne, ni lui ni son hôte, n'était rien. Et pourtant, hors de ce désert, ni l'un ni l'autre, Daru le savait, n'auraient pu vivre vraiment.

Quand il se leva, aucun bruit ne venait de la salle de classe. Il s'étonna de cette joie franche qui lui venait à la seule pensée que l'Arabe avait pu fuir et qu'il allait se retrouver seul sans avoir rien à décider. Mais le prisonnier était là. Il s'était seulement (suite p. 152)

L'HOTE

(suite de la p. 151) couché de tout son long entre le poêle et le bureau. Les yeux ouverts, il regardait le plafond. Dans cette position, on voyait surtout ses lèvres épaisses qui lui donnaient un air boudeur. « Viens », dit Daru. L'Arabe se leva et le suivit. Dans la chambre, l'instituteur lui montra une chaise près de la table, sous la fenêtre. L'Arabe prit place sans cesser de regarder Daru.

« Tu as faim ?

— Oui », dit le prisonnier.

Daru installa deux couverts. Il prit de la farine et de l'huile, pétrit dans un plat une galette et alluma le petit fourneau à butagaz. Pendant que la galette cuisait, il sortit pour ramener de l'appentis du fromage, des œufs, des dattes et du lait condensé. Quand la galette fut cuite, il la mit à refroidir sur le rebord de la fenêtre, fit chauffer du lait condensé étendu d'eau et, pour finir, battit les œufs en omelette. Dans un de ses mouvements, il heurta le revolver enfoncé dans sa poche droite. Il posa le bol, passa dans la salle de classe et mit le revolver dans le tiroir de son bureau. Quand il revint dans la chambre, la nuit tombait. Il donna de la lumière et servit l'Arabe : « Mange », dit-il. L'autre prit un morceau de galette, le porta vivement à sa bouche et s'arrêta.

« Et toi ? dit-il.

— Après toi. Je mangerai aussi. »

Les grosses lèvres s'ouvrirent un peu, l'Arabe hésita, puis il mordit résolument dans la galette.

Le repas fini, l'Arabe regardait l'instituteur.

« C'est toi le juge ?

— Non, je te garde jusqu'à demain.

— Pourquoi tu manges avec moi ?

— J'ai faim. »

L'autre se tut. Daru se leva et sortit. Il ramena un lit de camp de l'appentis, l'étendit entre la table et le poêle, perpendiculairement à son propre lit. D'une grande valise qui, debout dans un coin, servait d'étagère à dossiers, il tira deux couvertures qu'il disposa sur le lit de camp. Puis il s'arrêta, se sentit oisif, s'assit sur son lit. Il n'y avait plus rien à faire ni à préparer. Il fallait regarder cet homme. Il le regardait donc, essayant d'imaginer ce visage emporté de fureur. Il n'y parvenait pas. Il voyait seulement le regard à la fois sombre et brillant, et la bouche animale.

« Pourquoi tu l'as tué ? » dit-il d'une voix dont l'hostilité le surprit.

L'Arabe détourna son regard.

« Il s'est sauvé. J'ai couru derrière lui. »

Il releva les yeux sur Daru et ils étaient pleins d'une sorte d'interrogation malheureuse.

« Maintenant, qu'est-ce qu'on va me faire ?

— Tu as peur ? »

L'autre se raidit, en détournant les yeux.

« Tu regrettes ? »

L'Arabe le regarda, bouche ouverte. Visiblement, il ne comprenait pas. L'irritation gagnait Daru. En même temps, il se sentait gauche et emprunté dans son gros corps, coincé entre les deux lits.

« Couche-toi là, dit-il avec impatience. C'est ton lit. »

L'Arabe ne bougeait pas. Il appela Daru :

« Dis ! »

L'instituteur le regarda.

« Le gendarme revient demain ?

— Je ne sais pas.

— Tu viens avec nous ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ? »

Le prisonnier se leva et s'étendit à même les couvertures, les pieds vers la fenêtre. La lumière de l'ampoule électrique lui tombait droit dans les yeux qu'il ferma aussitôt.

« Pourquoi ? » répéta Daru, planté devant le lit.

L'Arabe ouvrit les yeux sous la lumière aveuglante et le regarda en s'efforçant de ne pas battre les paupières.

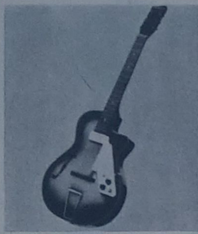
« Viens avec nous », dit-il.

Au milieu de la nuit, Daru ne dormait toujours pas. Il s'était mis au lit après s'être complètement déshabillé : il couchait nu habituellement. Mais quand il se trouva sans vêtements dans la chambre, il hésita. Il se sentait vulnérable, la tentation lui vint de se rhabiller. Puis il haussa les épaules ; il en avait vu d'autres et, s'il le fallait, il casserait en deux son adversaire. De son lit, il pouvait l'observer, étendu sur le dos, toujours immobile et les yeux fermés sous la lumière violente. Quand Daru éteignit, les ténèbres semblèrent se congeler d'un coup. Peu à peu, la nuit redevint vivante dans la fenêtre où le ciel sans étoiles remuait doucement. L'instituteur distingua bientôt le corps étendu devant lui. L'Arabe ne bougeait toujours pas, mais ses yeux semblaient ouverts. Un léger vent rôdait autour de l'école. Il chasserait peut-être les nuages et le soleil reviendrait.

Dans la nuit, le vent grandit. Les poules s'agitèrent un peu, puis se turent. L'Arabe se retourna sur le côté, présentant le dos à Daru et celui-ci crut l'entendre gémir. Il guetta ensuite sa respiration, devenue plus forte et plus régulière. Il écoutait ce souffle si proche et rêvait sans pouvoir s'endormir. Dans la chambre où, depuis un an, il dormait seul, cette présence le gênait. Mais elle le gênait aussi parce qu'elle lui imposait une sorte de fraternité qu'il refusait dans les circonstances présentes et qu'il connaissait bien : les hommes, qui partagent les mêmes chambres, soldats ou prisonniers, contractent un lien étrange comme si, leurs armures quittées avec les vêtements, ils se rejoignaient chaque soir, par-dessus leurs différences, dans la vieille communauté du songe et de la fatigue. Mais Daru se secouait, il n'aimait pas ces bêtises, il fallait dormir.

Un peu plus tard pourtant, quand l'Arabe bougea imperceptiblement, l'instituteur ne dormait toujours pas. Au deuxième mouvement du prisonnier, il se raidit, en alerte. L'Arabe se soulevait lentement sur les bras, d'un mouvement presque somnambulique. Assis sur le lit, il attendit, immobile, sans tourner la tête vers Daru, comme s'il écoutait de toute son attention. Daru ne bougea pas : il venait de penser que le revolver était resté dans le tiroir de son bureau. Il valait mieux agir tout de suite. Il continua cependant d'observer le prisonnier qui, du même mouvement huilé, posait ses pieds sur le sol, attendait encore, puis commençait à se dresser lentement. Daru allait l'interpeller quand l'Arabe se mit en marche, d'une allure naturelle cette fois, mais extraordinairement silencieuse. Il allait vers la porte du fond qui donnait sur l'appentis. Il fit jouer le loquet avec précaution et sortit en repoussant la porte derrière lui, sans la refermer. Daru n'avait pas bougé : « Il fuit, pensait-il seulement. Bon débarras ! » Il tendit pourtant l'oreille. Les poules ne bougeaient pas : l'autre était donc sur le plateau. Un faible bruit d'eau lui parvint alors dont il ne comprit ce qu'il était qu'au moment où l'Arabe s'encastra de nouveau dans la porte, la referma avec soin, et vint se recoucher sans un bruit. Alors Daru lui tourna le dos et s'endormit. Plus tard encore, il lui sembla entendre, du fond de son sommeil, des pas furtifs autour de l'école. « Je rêve, je rêve ! » se répétait-il. Et il dormit.

Quand il se réveilla, le ciel était découvert ; par la fenêtre mal jointe entrait un air (suite page 154)



Grand choix de guitares électriques et guitares sèches. Tous les modèles d'amplificateurs et de sonorisation. Catalogues gratuits à : PAUL BEUSCHER, 25 à 29, bd Beaumarchais, Paris-Bastille.



Lorsque les "copains" décident de se marier, ils vont chez "MARRIAGE", avec 2 "R"; comme 2 "airs" amoureux. Fabricant spécialiste robes de mariées. Merveilleuse collection modèles longs et courts, de 59 à 360 F. Egalement rayon costumes de cérémonie hommes. MARRIAGE, 86, bd Rochechouart, métro Anvers; et 123, av. de Clichy, métro Brochant. Envoi catal. c. 4 timbres à 0,25.

dans le vent avec...



Discotiroirs "45". Vous classerez vos disques 45 tours en réalisant votre discothèque. Tiroirs transparents superposables et coulissants en vente au prix de 10 F le coffret de deux discotiroirs. Distribués par : Société "3412" à Autry-le-Chatel (Loiret). Bureau à Argenteuil. Tél. 961-33-82.

CLAUDE CHABROL, F. Maistre, Ch. Bitsch vous proposent une nouvelle formule de formation d'acteurs. Studio Diable à Quatre. 18, rue Dauphine. ODE 53-14.



La bague "Serment d'Amour" est un ravissant bijou à secret qui, se déployant, découvre un cœur finement travaillé. Offert dans son écrin de porcelaine décorée, c'est un cadeau raffiné et tellement romantique ! en or fin 18 carats contrôlé. Marque et modèle déposés à partir de 148 F. En vente chez tous les bijoutiers. Distributeurs France : LESSON, 9, rue Charlot; Paris-Fabricant : SOCOMO, 10, bd Princesse-Charlotte - Monte-Carlo.



Vity pant de Vitos, c'est un panty formidable ! Si léger qu'on ne le sent pas, si moulant qu'on ne le voit pas (même sous la robe la plus ajustée). Ses jarretelles discètes tiennent les bas bien en place et Vity ne coupe pas la taille... c'est ça le vrai confort junior ! Toujours frais, toujours net, Vity pant se lave comme une paire de bas. Vite, essayez Vity de Vitos ! 24 F.

L'HÔTE

(suite de la page 153) froid et pur. L'Arabe dormait, recroquevillé maintenant sous les couvertures, la bouche ouverte, totalement abandonné. Mais quand Daru le secoua, il eut un sursaut terrible, regardant Daru sans le reconnaître avec des yeux fous et une expression si apeurée que l'instituteur fit un pas en arrière. « N'aie pas peur. C'est moi. Il faut manger. » L'Arabe secoua la tête et dit oui. Le calme était revenu sur son visage, mais son expression restait absente et distraite.

Le café était prêt. Ils le burent, assis tous deux sur le lit de camp, en mordant leurs morceaux de galette. Puis Daru mena l'Arabe sous l'appentis et lui montra le robinet où il faisait sa toilette. Il rentra dans la chambre, plia les couvertures et le lit de camp, fit son propre lit et mit la pièce en ordre. Il sortit alors sur le terre-plein en passant par l'école. Le soleil montait déjà dans le ciel bleu ; une lumière tendre et vive inondait le plateau désert. Sur le raidillon, la neige fondait par endroits. Les pierres allaient apparaître de nouveau. Accroupi au bord du plateau, l'instituteur contemplait l'étendue déserte. Il pensait à Balducci. Il lui avait fait de la peine, il l'avait renvoyé, d'une certaine manière, comme s'il ne voulait pas être dans le même sac. Il entendait encore l'adieu du gendarme et, sans savoir pourquoi, il se sentait étrangement vide et vulnérable. A ce moment, de l'autre côté de l'école, le prisonnier toussa. Daru l'écouta, presque malgré lui, puis, furieux, jeta un caillou qui siffla dans l'air avant de s'enfoncer dans la neige. Le crime imbécile de cet homme le révoltait, mais le livrer était contraire à l'honneur : d'y penser seulement le rendait fou d'humiliation. Et il maudissait à la fois les siens qui lui envoyaient cet Arabe et celui-ci qui avait osé tuer et n'avait pas su s'enfuir. Daru se leva, tourna en rond sur le terre-plein, attendit, immobile, puis entra dans l'école.

L'Arabe, penché sur le sol cimenté de l'appentis, se lavait les dents avec deux doigts. Daru le regarda, puis : « Viens », dit-il. Il rentra dans la chambre, devant le prisonnier. Il enfila une veste de chasse sur son chandail et chaussa des souliers de marche. Il attendit debout que l'Arabe eût remis son chèche et ses sandales. Ils passèrent dans l'école et l'instituteur montra la sortie à son compagnon. « Va », dit-il. L'autre ne bougea pas. « Je viens », dit Daru. L'Arabe sortit. Daru rentra dans la chambre et fit un paquet avec des biscottes, des dattes et du sucre. Dans la salle de classe, avant de sortir, il hésita une seconde devant son bureau, puis il franchit le seuil de l'école et boucla la porte. « C'est par là », dit-il. Il prit la direction de l'est, suivi par le prisonnier. Mais, à une faible distance de l'école, il lui sembla entendre un léger bruit derrière lui. Il revint sur ses pas, inspecta les alentours de la maison : il n'y avait personne. L'Arabe le regardait faire, sans paraître comprendre. « Allons », dit Daru.

Ils marchèrent une heure et se reposèrent auprès d'une sorte d'aiguille calcaire. La neige fondait de plus en plus vite, le soleil pompait aussitôt les flaques, nettoyait à toute allure le plateau qui, peu à peu, devenait sec et vibrait comme l'air lui-même. Quand ils reprirent la route, le sol résonnait sous leurs pas. De loin en loin, un oiseau fendait l'espace devant eux avec un cri joyeux. Daru buvait, à profondes aspirations, la lumière fraîche. Une sorte d'exaltation naissait en lui devant le grand espace familier, presque entièrement jaune maintenant, sous sa calotte de ciel bleu. Ils marchèrent encore une heure, en descendant vers le sud. Ils arrivèrent à une sorte d'éminence aplatie, faite de rochers friables. A partir de là, le plateau dévalait, à l'est, vers une plaine basse où l'on pouvait distinguer quelques arbres maigres et, au sud, vers des amas rocheux qui donnaient au paysage un aspect tourmenté.

Daru inspecta les deux directions. Il n'y avait que le ciel à l'horizon, pas un homme ne se montrait. Il se tourna vers l'Arabe, qui le regardait sans comprendre. Daru lui tendit un paquet : « Prends, dit-il. Ce sont des dattes, du pain, du sucre. Tu peux tenir deux jours. Voilà mille francs aussi. » L'Arabe prit le paquet et l'argent, mais il gardait ses mains pleines à hauteur de la poitrine, comme s'il ne savait que faire de ce qu'on lui donnait. « Regarde maintenant, dit l'instituteur, et il lui montrait la direction de l'est, voilà la route de Tinguit. Tu as deux heures de marche. A Tinguit, il y a l'administration et la police. Ils t'attendent. » L'Arabe regardait vers l'est, retenant toujours contre lui le paquet et l'argent. Daru lui prit le bras et lui fit faire, sans douceur, un quart de tour vers le sud. Au pied de la hauteur où ils se trouvaient, on devinait un chemin à peine dessiné. « Ça, c'est la piste qui traverse le plateau. A un jour de marche d'ici, tu trouveras les pâturages et les premiers nomades. Ils t'accueilleront et t'abriteront, selon leur loi. »

L'Arabe s'était retourné maintenant vers Daru et une sorte de panique se levait sur son visage : « Ecoute », dit-il. Daru secoua la tête : « Non, tais-toi. Maintenant, je te laisse. » Il lui tourna le dos, fit deux grands pas dans la direction de l'école, regarda d'un air indécis l'Arabe immobile et repartit. Pendant quelques minutes, il n'entendit plus que son propre pas, sonore sur la terre froide, et il ne détourna pas la tête. Au bout d'un moment, pourtant, il se retourna. L'Arabe était toujours là, au bord de la colline, les bras pendants maintenant, et il regardait l'instituteur. Daru sentit sa gorge se nouer. Mais il jura d'impatience, fit un grand signe, et repartit. Il était déjà loin quand il s'arrêta de nouveau et regarda. Il n'y avait plus personne sur la colline.

Daru hésita. Le soleil était maintenant assez haut dans le ciel et commençait de lui dévorer le front. L'instituteur revint sur ses pas, d'abord un peu incertain, puis avec décision. Quand il parvint à la petite colline, il ruisselait de sueur. Il la gravit à toute allure et s'arrêta, essoufflé, sur le sommet. Les champs de roche, au sud, se dessinaient nettement sur le ciel bleu, mais sur la plaine, à l'est, une buée de chaleur montait déjà. Et dans cette brume légère, Daru, le cœur serré, découvrit l'Arabe qui cheminait lentement sur la route de la prison.

Un peu plus tard, planté devant la fenêtre de la salle de classe, l'instituteur regardait sans la voir la jeune lumière bondir des hauteurs du ciel sur toute la surface du plateau. Derrière lui, sur le tableau noir, entre les méandres des fleuves français s'étalait, tracée à la craie par une main malhabile, l'inscription qu'il venait de lire : « Tu as livré notre frère. Tu paieras. » Daru regardait le ciel, le plateau et, au-delà, les terres invisibles qui s'étendaient jusqu'à la mer. Dans ce vaste pays qu'il avait tant aimé, il était seul.

Albert CAMUS.

DIONNE WARWICK

(Suite de la p. 50.) et de gentillesse qui fait le charme des Noirs américains. Sa longue silhouette élancée, des yeux noirs et expressifs, son sourire fin me ravirent tout au long de l'entretien. Assise, devant la glace, elle répondait en se maquillant à mon reflet dans le miroir.

— Les Français sont tellement sympathiques que je les quitte avec tristesse. Quel public merveilleux, quelle chaleur, quelle réceptivité ! J'aimerais pouvoir rester toujours chez vous. Paris est une ville merveilleuse, tellement différente de ce que nous connaissons. Je garde des souvenirs inoubliables. Merci de m'avoir adoptée et choyée comme vous l'avez fait ; je vous adore.

Que dire, qu'ajouter ? Je me sens un peu gêné soudain, timide. J'ai peur de ne pas être à la hauteur d'un enthousiasme aussi débordant, de poser une question qui la mette mal à l'aise, d'être le Français qui ait gâché l'excellente impression de Dionne. Car ce ne sont pas des phrases de convention, de ces mots que tous les artistes étrangers se croient obligés de prononcer. L'accent de sincérité ne trompe pas, et le regard profond n'a pas cillé une seule fois.

— Hélas ! mon métier me réclame, je dois aller plus loin, il me faut satisfaire tout le monde. Je dois entreprendre une tournée de cinq semaines en Angleterre dès que j'aurai terminé ici. Mais je reviendrai.

— Parlons un peu de toi, de ton métier.

— Oh ! mon métier... Je l'adore. J'ai eu envie de chanter depuis que j'étais une toute petite fille. Toute ma famille chantait et je n'aurais pas voulu être l'enfant raté. Tu comprends quelle fut ma joie lorsque je fus enfin admise pour la première fois dans une chorale. J'avais six ans, c'était à East Grange dans le New Jersey où je suis née. J'étais si heureuse ! Dès ce moment je me suis promis de devenir un jour une grande vedette.

— Tu ne t'es pas contentée d'être une chanteuse de « gospel », tu as fait des études musicales, je crois ?

— Bien sûr ! c'était nécessaire. Tu sais, c'est terminé l'époque où les musiciens noirs jouaient comme ça, avec leur cœur et d'oreille sans connaître une note. Maintenant nous allons à l'université, nous avons gardé le cœur, c'est une affaire de sang, mais nous avons acquis la technique. J'ai fait sept ans de piano à Hartford. J'aurais pu devenir pianiste, mais je préférais le chant. Sitôt mes études finies j'ai donc formé un groupe d'accompagnement qui a eu la chance d'être très vite remarqué. C'est ainsi qu'avant de devenir soliste moi-même j'ai accompagné de grandes vedettes : les Shirelles, Chuck Jackson...

— Comment en es-tu venue à enregistrer sous ton propre nom ?

— Oh ! c'était mon ambition secrète. Aussi, lorsque Burt Bacharach et Hal David, qui sont des compositeurs célèbres chez nous, m'ont présenté « Don't make me over » en me persuadant de l'enregistrer, je me suis laissée convaincre assez facilement. Ils prétendaient que j'étais la seule qui pouvait le faire, que la chanson était taillée à mes mesures. C'était très gentil. Heureusement, cela a marché au-delà de nos espérances. Depuis, Burt et Hal écrivent presque toutes mes chansons.

On a de la peine, maintenant, à imaginer qui d'autre aurait pu créer « Don't make me over » tant Dionne l'a marqué de sa personnalité. Ce premier titre a fait le tour du monde, il l'a hissée d'un coup au premier rang. Mais la jolie chanteuse noire n'a pas été la vedette d'un seul succès. « Anyone who had a heart » a suivi presque immédiatement et a battu tous les records tant cet air met en valeur les possibilités de grave et d'aigu de sa voix merveilleuse. D'autres « hits » assirent définitivement sa réputation. Nous nous souvenons de « This empty place », « I cry alone », « Any old time of day », « I could make your mine », « Shall I tell her », etc. Ce qui a fait la célébrité de Dionne Warwick c'est la puissance et la richesse de son timbre, c'est aussi sa féminité ; elle diffuse un charme extraordinaire, chacun de ses gestes est empreint d'une élégance étonnante. Pour la contempler je laisse tomber quelque temps la conversation, pendant qu'elle se maquille les yeux. Dans cette position n'importe quelle femme est ridicule, n'importe laquelle mais pas Dionne. Ses sourcils haut plantés, ses pommettes saillantes, son cou mince et flexible lui donnent une grâce un peu féline. Je l'admire en silence ; elle me lance un regard étonné.

— Cela me surprendrait bien si tu ne me demandais pas quels sont les chanteurs que je préfère. C'est une question que vous posez tous.

— Euh... (un point pour Dionne mais ça n'est pas un match). Evidemment tu as l'habitude des interviews. Si nous posons cette question c'est parce que cela intéresse nos lecteurs, cela donne une excellente indication sur ta personnalité et la façon dont tu conçois ton métier.

— Eh bien, pour moi les plus grands restent encore pour longtemps sans doute Louis Armstrong et Ella Fitzgerald. Ce sont mes modèles, mes classiques en quelque sorte. En dehors de cela je suis une mordue de Sammy Davis Junior, de Frank Sinatra et de Nancy Wilson. Depuis que je suis venue ici j'ai appris à aimer les chanteurs français qui sont trop peu connus aux U.S.A. à mon avis. Tout d'abord il y a Johnny et Françoise que je trouve formidables pour ce qu'ils ont apporté de nouveau, de typiquement français à la chanson de rythme. Peut-être ne pouvez-vous pas vous en apercevoir ; il faut être étranger pour cela. J'adore également Sacha Distel qui est si gentil, Hugues Aufray, Salvador, tellement drôle, et les Surfs, ils sont merveilleux ces petits-là ; quel courage ! il existe, cependant, une différence de classe entre les artistes américains et les européens, surtout dans la présentation et la tenue en scène, encore que Johnny... mais tout de même. C'est nous qui avons inventé le show-business, cela se sent malgré tout, vois-tu.

— Pourtant toi, on t'a justement reproché ton manque de jeux de scène ?...

— Oh ! je ne parlais pas de moi, je suis encore une nouvelle venue. Mon propre cas est différent, je porte tous mes efforts sur la voix. Je ne suis pas une fantaisiste ou une chanteuse de variétés ; mon rêve serait de faire des « blues » ou du « gospel » ; à quoi servirait-il que je gesticule ?

Et de fait, la grande sobriété de Dionne renforce encore l'intensité de son chant. Elle avance, recule à petits pas, joint les mains en prière, les écarte dans un geste d'offrande et c'est à peu près tout. Et pourtant sa présence force tous les regards à converger vers elle.

— Mais ton métier n'est pas toute ta vie ; que fais-tu entre deux tournées ?

— Je rentre chez moi à New York. Je m'enferme dans ma maison, je lis, je regarde la télévision. Parce que je suis très fatiguée, pour me délasser je ne lis pas de livres très compliqués : des « policiers », des romans d'espionnage. Lorsque je suis un peu reposée je sors, je vais danser dans les clubs ou au cinéma. J'adore le cinéma; mes vedettes préférées sont toutes des hommes: Steve Mac Queen, Dean Martin, Paul Newman et Jean-Paul Belmondo; il était formidable dans « A bout de souffle ». Quand je peux prendre de longues vacances j'aime aller en Floride et nager toute la journée. J'aime bien le bowling aussi. Tu vois, rien de bien exceptionnel; je suis une fille comme les autres.

— Tu as des défauts aussi comme les autres ?

— Bien sûr, je fume trop, bien que cela me soit déconseillé : deux paquets de cigarettes par jour. Tout le monde me dit que c'est mauvais pour ma voix, mais je ne peux m'empêcher d'avoir toujours une cigarette entre les doigts. Je suis trop fière et j'ai un sale caractère. Comme je suis très dure avec moi-même, j'ai tendance à l'être avec les autres. Je suis très autoritaire, cela m'a valu bien des ennuis avec les garçons ; en général ils ont horreur de cela. Pour la même raison, mes rapports avec les journalistes ne sont pas excellents. Il m'est arrivé de prendre congé d'un interviewer comme cela, brusquement, simplement parce qu'il m'avait posé une question trop indiscrète. Tu vois, tu as de la chance. Mais tu es français, ça n'est pas pareil; ici, vous restez dans les limites de la décence. Tu ne peux pas imaginer le culot des reporters américains.

— Tu te calomnies certainement. Tu sembles beaucoup plus gentille que tu veux bien le dire.

— Oh ! non; j'ai vraiment un caractère impossible. Mais après tout je suis comme cela et les gens qui m'aiment n'ont qu'à me prendre comme je suis. Je ne me le reproche pas trop. Dans le fond ça n'est pas mon plus grand défaut. Il en est un qui m'a torturée jour et nuit pendant mon séjour ici ; seulement, celui-là, je peux y remédier : je ne sais pas un traître mot de français. Mais ça va changer, tu le verras dès mon prochain passage à Paris.

Robert MADJAR.

SYLVIE-JOHNNY-HUGUES

(suite de la page 61) un coup au cœur ! Je ne connaissais pas cette voix pleine, sûre, juste, qui m'emplit les oreilles. Je n'avais plus entendu Sylvie « en direct » depuis plusieurs mois, et la transformation est totale. Aujourd'hui, elle a non seulement — et plus que jamais — ce timbre sensuel qui captive, ce swing racé qui fait mal, elle a aussi la technique la plus éprouvée, la sûreté, le punch des plus grands. Ce soir, pour la première fois, peut-être, je suis fier d'être un fan de Sylvie depuis la première heure. Derrière elle, Eddie dirige avec « classe » l'orchestre qui l'accompagne. Certains éléments ont changé : plusieurs musiciens de Johnny se sont joints à l'ancienne formation d'Eddie. Marc Hemmler tient l'orgue électrique et Jean Tosan le saxophone ténor. Un nouveau guitariste soliste, également : il s'appelle Micky Jones (un Anglais brun, beau garçon, racé, habillé avec goût) et connaît son affaire : il joue « dirty » (revoir dictionnaire). Et à la batterie il y a maintenant Tommy Brown, un Anglais lui aussi, excellent batteur de rock, qui jouait et chantait auparavant chez les Gladiators.

Dans la salle, j'ai pu le remarquer à l'entracte, il y a des parents, des croulants aussi, venus là par désœuvrement ou par simple curiosité ; et Sylvie va les conquérir ce soir, comme demain, comme après-demain et tous les autres soirs. Je sais d'ores et déjà qu'elle est maintenant admise par tous et que les cinq ou six énergumènes qui s'acharnent à la siffler font partie du dernier carré des (faux) durs, espèce en voie de disparition. Après le gala — cinq rappels, un triomphe — je peux, enfin, approcher Sylvie dans sa loge et la féliciter.

— Je ne regrette pas mes 200 bornes dans le brouillard. C'était terrible, tu sais !

— Tu crois ? Merci ! (rire clair, coupé d'une petite toux. Elle transpire à grosses gouttes). Tu sais à quoi je pense ? J'aimerais bien pouvoir chanter en pantalon, ce serait drôlement sympa ! Elle porte, il faut le dire, un extraordinaire pantalon de velours côtelé, de couleur bordeaux, coupé à l'anglaise et orné de deux poches arrière genre blue-jean avec des fermetures éclair dorées. Tee-shirt à rayures. Et puis, cette blondeur qui éclate sur ses yeux clairs, ses fossettes rieuses. Elle est belle.

— Maintenant, je vais aller me coucher directement, m'annonce-t-elle en bâillant, car je suis complètement vannée. On se revoit demain matin, O.K. ? Enfin, quand je dis matin...

— O.K. ! J'ai pigé...

Carlos arrive sur ces entrefaites, plus enjoué et dynamique que jamais, et il raccompagne Sylvie à l'hôtel avec toute la discrétion et l'aisance que n'ont pas ceux qui pratiquent, généralement, ce métier. Carlos, c'est un type à part. On pourrait sûrement écrire un livre sur lui et il ne faudrait pas tarir d'éloges. J'aurai l'occasion de l'apprécier à chaque minute de ces quatre jours itinérants.

Le lendemain on me réveille à l'aube (12 heures), en m'apportant un substantiel petit déjeuner. Je ne me presse pas trop malgré tout pour me lever, car la halte de ce soir aura lieu à Amiens, et il y a tout au plus 70 kilomètres à parcourir. C'est d'Amiens, d'ailleurs, que je rapporterai mes meilleurs souvenirs. Hugues Aufray devait y faire une séance de dédicaces à la maison de la presse. Je le suivis. Pour être la presse, ce fut la presse. La vitrine faillit bien y passer et je ne jurerais pas que quelques képis de gendarme n'aient pas été piétinés. Un millier de jeunes (de tous âges) s'étaient rassemblés, piaffant, hurlant, poussant, chantant, pour « voir » Hugues et en obtenir des autographes. 400 photos partirent en vingt-cinq minutes, tandis que Hugues, cramponné à sa petite table, mais souriant, me confiait, l'air radieux :

— Ça fait quelque chose de voir ça, quand on a connu les petits cabarets, les petits cachets, les petits bides. C'est bouleversant, en un sens...

De l'autre côté de la vitrine (décidément très solide), les agents s'excitent et je me prends à relever quelques phrases tout à fait extraordinaires :

— Si j'en prends un à pousser, je lui fiche un procès-verbal. (Le malheureux ! Ils étaient 1.500 à pousser !) Ou encore :

— Dis, Nénette, t'as vu qui c'est qui pousse à gauche là-bas ? C'est le prof' de philo...

— T'es dingue, non ?... Zut (en fait, elle avait dit autre chose), mais c'est bien lui. Ça alors... !

Cet enthousiasme à la fois sympathique et délirant est un signe : on reconnait là l'authenticité d'une valeur. Hugues est maintenant une grande vedette, et il recevait ce jour-là, à Amiens, un accueil d'idole.

Il m'a confié un peu plus tard :

— Tu as vu ? La plupart de ces jeunes avaient sous le bras un numéro de « Salut les Copains ». Ça veut dire que ce public-là m'a adopté et j'en suis fou de joie. C'est avant tout eux qui comptent, tu comprends ?...

Hugues, c'est un type formidable. Vedette, il l'est, mais il sait surtout être lui-même avec constance, fermeté, sincérité. En le découvrant, on découvre un homme. Un homme jeune, qui a vécu et a tiré parti de l'expérience. Certains se seraient aigris au fil des jours de vache maigre. Hugues, lui, a profité de la malchance et de l'insuccès de jadis. Je dirai même qu'il est demeuré le plus gai des artistes. La même nuit, après le gala, nous nous sommes tous retrouvés (la tournée au grand complet, c'est-à-dire une trentaine de personnes) autour d'une grande table, dans une formidable ambiance de camaraderie. Sylvie était très en forme, Thierry Vincent euphorique (il l'est toujours), Pierre Vassiliu réceptif et Hugues inspiré : le repas se termina aux premières lueurs de l'aube par un jeu inédit inventé par Hugues, au cours duquel un cameraman audacieux aurait pu filmer Carlos en danseuse espagnole, Hugues en ivrogne et Thierry Vincent en... strip-teaseuse. C'était vraiment une soirée extraordinaire, et cela à tous points de vue, puisque Eddie Vartan a même réussi à se faire battre aux échecs par Gong-Gong (le guitariste basse de Sylvie), alors qu'il est réputé imbattable. (Un conseil : ne le prenez jamais au poker !) Mais les meilleures choses ont une fin et, le lendemain, une autre ville nous attendait : Maubeuge. En remontant vers la frontière belge, le caractère nordique du paysage devient plus frappant encore. Mais ce qu'il y a de plus paradoxal dans cette contrée grise et froide, c'est que le public y est d'une extraordinaire chaleur. Au réveil, j'avais trouvé un Thierry Vincent déprimé.

— On a des ennuis de bagnole avec Micky. Tu ne pourrais pas, par hasard, nous emmener à Maubeuge ?

C'est ainsi que nous avons failli saboter le gala ! Parce que nous étions pressés, le câble de l'accélérateur a cru bon de recasser, l'embrayage de patiner terriblement et pour tout dire nous avons failli écraser une vache. Lorsque nous sommes enfin arrivés, à grand vrombissement de moteur, à la salle des fêtes du Hautmont (c'est la banlieue de Maubeuge), le présentateur ouvrait le spectacle et Thierry n'a eu que le temps d'enfiler sa tenue de scène. J'ai pu, néanmoins, constater que, pour un débutant, il se défendait parfaitement. Son jeu de scène est détendu, et il possède deux tubes qui ne laissent personne insensible : « La vie sans toi » et « Je n' peux l'acheter ».

— Mais ce qui me manque le plus, pour l'instant, m'a-t-il avoué, c'est la possibilité de faire sur scène un nombre plus important de chansons. Quatre titres, ce n'est pas suffisant pour accrocher le public. J'espère qu'on me fera confiance... En tout cas, c'est un bon rodage. Au fait, que penses-tu de la dernière chanson de Vassiliu ?

— « Ma Cousine » ? C'est extra. Aucun rapport avec le rock, mais c'est un genre agréable...

— Agréable ? C'est le pied, tu veux dire, renchérit Carlos, qui arrive en essorant son pantalon.

— Dis donc, qu'est-ce qui t'est arrivé, mon pote ? T'as pris une douche tout habillé ?

— Ne m'en parle pas ! Je bouquinais tranquillement mon Bugs Bunny assis dans le lavabo, là-bas (geste du doigt indiquant une sorte de grand évier surmonté d'un tuyau de douche), quand ce taré de Tatave (Tatave, ai-je oublié de dire, est un des guitaristes d'Hugues Aufray... et un sacré inventeur de gags) a ouvert la flotte au maximum. J'en ai pris plein le falzar. Tu viens ? On va voir Sylvie dans sa loge...

Sylvie se coiffe devant une petite glace, tout en écoutant quelques plages de Lonnie Donegan sur un pick-up portatif.

— Alors, que penses-tu de la tournée ? me demande-t-elle en faisant une grimace à son miroir.

— Terrible, je dois dire. L'ambiance est formidable, sans parler du spectacle qui « déménage assez sérieux ». Dommage que je doive repartir demain !

— Tu ne viens pas avec nous dans les villes de l'Est ? Tu n'as pas envie d'une bonne choucroute ?

— Moi, je veux bien, tu sais. Mais ça n'est pas possible, car si je mets le « canard » en retard, Daniel sera vert de rage.

— Moi, ce qui me chagrine c'est que je ne pourrai pas assister à la première de (suite page 160)

SYLVIE-JOHNNY-HUGUES

(suite de la p. 159) « Patate ». C'est après-demain, je crois ? Je voudrais bien savoir quelle tête je fais dans ce film. Et puis, on voit aussi la tête de Carlos ! Ça doit être complètement raté !

S'ensuivent des vociférations de l'intéressé et une salve d'éclats de rire. Je m'esquive, car un écho m'a fait dresser l'oreille, les guitares sèches du skiffle group d'Hugues Aufray viennent d'attaquer... Dans une salle sinon pleine, du moins extraordinairement chaleureuse, le « solitaire navigateur du skiffle » est en train de se préparer un nouveau triomphe. Il ne partira qu'au bout de seize chansons et force rappels, ce qui est une authentique performance. Peut-être parce que sa musique est rassurante, son sourire sans contrainte et sa sincérité évidente, il étonne et enthousiasme. Si le public est sensible à la fraîcheur spontanée de Sylvie, il ne l'est pas moins à la chaleur réfléchie de Hugues, de même qu'il sait l'être à la verve savoureuse de Pierre Vassiliu. Trois vedettes, parfaitement dissemblables, mais qui portent leur charge avec quelque majesté : celle des vrais artistes.

Le dernier recueillement du soir c'est, ici, de se taire lorsque Sylvie interprète, dans un tout petit rond de lumière, « La plus belle pour aller danser », « La vie sans toi » ou « Dum di la ». Pour « Watching you », « Te voici » ou « Sha la la », le swing reprend ses droits et plusieurs centaines de jeunes tapent dans leurs mains en cadence. Certains ne se doutent pas que leur voisin, qui tape si fort, n'est autre que Thierry Vincent ou Hugues Aufray, qui vont, d'ailleurs, s'esquiver avant la fin comme ils sont venus : dans le noir.

Sur la route de Paris, le lendemain, lorsque je branche la radio de bord pour me distraire, je tombe sur l'O.R.T.F. (comme on dit), qui diffuse « Santiano ». Coïncidence ! J'étais justement en train de me dire que je venais de passer quelques jours sur un grand bateau, au milieu d'un équipage aguerri et dynamique, millionnaire de chansons et de rires, pour qui voyager est un art de vivre. Une seule ombre au tableau : le speaker vient d'annoncer : « C'était Hugues Aufray, un de nos plus paisibles yéyés qui... » Ce taré n'a rien compris...

Eric VINCENT.

BOBBY SOLO

(Suite de la p. 94.) rancunier et ces colères ne durent jamais. Par contre, je crois que je suis franc et honnête, j'ai des goûts simples et je suis fidèle à mes amis. Dans la vie, une seule chose m'intéresse : chanter. »

Quelques minutes après que nous ayons fait connaissance, j'ai peine à croire que je me trouve en compagnie d'une des vedettes les plus redoutées du show-business. Il faut dire que nous avons trouvé un magnifique terrain d'entente : le rock'n roll, et principalement lorsqu'il est chanté par Elvis Presley ! C'est pour Bobby un sujet de conversation inépuisable, et il en parle avec un plaisir d'autant plus évident qu'il a en la matière des connaissances stupéfiantes.

— Depuis l'âge de dix ans, m'explique-t-il, je suis impressionné par les qualités vocales, la personnalité écrasante et la réussite extraordinaire de ce grand personnage et c'est à lui sans doute que je dois d'être aujourd'hui une vedette de la chanson. Il a toujours été (et est encore) mon modèle, celui à qui on voudrait ressembler, celui qu'on voudrait égaler un jour et qu'inconsciemment, on imite. Je possède tous ses disques et j'ai chez moi des centaines de revues — dont « Salut les Copains » — ayant publié des reportages le concernant. Je connais sa vie de A à Z, presque aussi bien que lui-même sans doute, et je suis capable de chanter n'importe laquelle de ses chansons. C'est d'ailleurs en pensant à quelques-uns des titres de son répertoire que j'ai composé : « Una lacrima sul viso », chanson qui m'a conduit au succès.

— Comment as-tu débuté, qu'est-ce qui t'a donné l'idée d'enregistrer un disque ?

— Le hasard, en grande partie. Je devais accompagner un ami chez les disques Festival, et à un moment donné, nous sommes passés devant un studio où une fille enregistrait. Poussé par la curiosité, je me suis approché et j'ai écouté. L'expérience m'a semblé tellement drôle, et tellement facile, que j'ai demandé, à mon tour, la permission d'essayer. Un des techniciens a bien voulu perdre un peu de temps, et voilà ! Quelques minutes plus tard, il partait en courant chercher un directeur artistique, qui, lui-même, partait immédiatement chercher le directeur de la maison. Une heure après, je signais un contrat d'exclusivité pour cette maison.

» Le disque qui fut l'aboutissement de cette entrevue avait été pressé à 30.000 exemplaires. Quinze jours après sa sortie, on en gravait encore 300.000 ; puis, ensuite, un million. Aujourd'hui, j'ai vendu 1.700.000 « Una lacrima sul viso », pour l'Italie seulement.

— Quel a été ton premier gala professionnel ?

— Le Festival de San Remo, qui est, en Italie, une des manifestations les plus célèbres. Je m'en souviendrai longtemps, car, ce jour-là, j'étais malade, si malade même que je suis passé en play-back (je mimais la chanson, tandis que le disque jouait derrière moi), ce qui, pourtant, n'est pas dans les traditions du Festival ! En tout cas, je ne regrette pas cette petite supercherie, car ce gala m'a fait connaître de toute l'Italie. Il y a aussi un autre gala (c'était il y a un an environ) qui m'a beaucoup impressionné. Il se déroulait au stadium de Gênes — le seul endroit assez grand de la ville — et il était absolument gratuit. Comme je n'avais fait qu'un seul disque à l'époque, j'ai été obligé de chanter des chansons d'Elvis Presley — les seules que j'avais à mon répertoire — et les 40.000 jeunes qui se trouvaient sur place ce jour-là ont tout cassé, mais alors tout ! Pour ma part, j'étais fou de joie !

— A part Elvis Presley, quels sont tes chanteurs préférés ?

— Tous les chanteurs de rock : Eddie Cochran, Buddy Holly, Bill Haley, Jerry Lee Lewis, Little Richard, Cliff et Johnny Hallyday.

— Mais alors, pourquoi ne chantes-tu pas du rock toi-même ?

— Parce que, d'une part, je ne fais pas ce que je veux. Et d'autre part, jusqu'à maintenant, mon succès n'est basé que sur les chansons lentes. Pourtant, petit à petit, j'espère ajouter à mon répertoire des titres de plus en plus rythmés, jusqu'à ce que le public s'y habitue. Mon rêve serait de développer en Europe la vogue du rhythm and blues. A ce propos, j'ai composé, pendant mon séjour en France, une chanson : « Christine ». Je vais la chanter, pour la première fois, ce soir à l'Olympia. Viens m'écouter, et tu verras si ce n'est pas du rock !

— Quels sont, actuellement, les disques que tu écoutes le plus souvent ?

— « Are you lone some tonight », « The girl of my best friend » et « It feel so right », d'Elvis Presley. Pour moi, ces chansons ne vieillissent pas.

— J'ai appris que tu avais deux sœurs, Fiorenca et Cinzia ; que pensent-elles de ta carrière de chanteur ?

— Absolument rien. Pour ma famille, ma carrière n'a rien changé. J'habite toujours avec elle, je n'ai pas acheté de voiture, je vis toujours de la même manière. Je donne cinquante pour cent environ de mon argent à des œuvres d'infirmes. Quant à mes sœurs, elles sont, de toute façon, bien trop fans d'Elvis pour s'apercevoir que moi aussi je chante !

— En tournée, par qui es-tu accompagné sur scène ?

— J'ai trois musiciens attitrés, des vieux du jazz qui ont joué avec Oscar Peterson, Miles Davis et d'autres. Gianni Marchetti, pianiste et arrangeur ; Roberto Podio, batteur, et Maurizio Maiorana, bassiste. Je joue moi-même de la guitare d'accompagnement et je fais quelques solos. Quand nous avons besoin de musiciens supplémentaires, nous prenons des professionnels du coin.

— Actuellement, quels sont tes projets ?

— Je pars demain pour le Danemark ; puis j'irai, immédiatement après, au Japon et au Brésil, où je suis actuellement numéro 1. Le 27 janvier, je serai au Palladium de Londres, où j'ai un show avec les Beatles. Fin janvier, je dois, d'ailleurs, tourner un film avec eux.

— Quand tu n'es pas en tournée, de quoi est fait ton emploi du temps d'une journée ?

— Ce n'est pas difficile : je chante toute la journée.

— Mais encore ? Quand tu te lèves, par exemple, que fais-tu ?

— Je chante .

— Et après ?

— Je fais des vocalises !

— Bon, je n'insiste pas. Mais, dis-moi, quel âge as-tu ?

— Je suis né le 18 mars 1945, à Rome, et j'ai toujours habité cette ville.

— Tu as donc l'âge de faire le service militaire. Quand pars-tu ?

— Pour l'instant, j'ai obtenu un sursis de deux ans, car j'avais beaucoup de travail. D'ici là, de l'eau passera sous les ponts. Crois-moi, ce n'est pas demain que tu verras en uniforme le soldat Roberto Satti, ou Bobby Solo, si tu préfères.

— Très bien. Avant de nous quitter, une dernière question. Si tu n'avais pas été chanteur, quel métier aurais-tu exercé ?

— Je ne sais pas. Je crois bien que j'aurais été chauffeur de camion, comme... enfin, comme qui tu sais !

Rolland GAILLAC.

Vous qui aimez les timbres à l'effigie de vos vedettes préférées, vous en avez trouvé dans le n° 9 de S.L.C. (Johnny), le n° 14 (Sylvie et Eddy), le n° 17 (Sheila), le n° 18 (Petula et Claude), le n° 19 (Françoise), le n° 21 (Frank Alamo et Michel Paje) et le n° 24 (Richard Anthony et Dick Rivers). Ce mois-ci, voici Johnny en soldat. ATTENTION ! pour que vos lettres soient admises par les P. et T., il faut coller ces timbres S.L.C. non au recto, mais au verso.



Edité par Union des Editions Modernes, S.A.R.L. au capital de 100.000 F. — Comité de direction : D. Filipacchi et F. Ténot (directeurs de la publication) ; Jean Hohman, M. Hermann (administrateurs). — Loi 49.956 du 16-7-49 sur les publications destinées à la jeunesse. — Dépôt à la date de parution. — Commission paritaire n° 39.264. — Composition SIRLO. — Imprimerie C.D.D., Maisons-Alfort (Seine). — Imprimé en France.